





ŒUVRES

CHOISIES

DE QUINAULT.

TOME II.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,

RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

1824.

ŒUVRES

CHOISIES

DE QUINAULT,

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOUVELLE NOTICE

SUR SA VIE ET SES OUVRAGES.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ CRAPELET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

M DCCC XXIV.


LIBRARY
JUN 5 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

ISIS,

TRAGÉDIE LYRIQUE EN CINQ ACTES,

Représentée en 1677.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA RENOMMÉE.

Chœur de la suite de la Renommée.

Les Rumeurs, les Bruits, etc.

Cinq Trompettes.

Vingt-six suivans de la Renommée.

NEPTUNE.

Suite de Neptune, Tritons et autres Dieux de la mer.

Six Tritons jouans de la flûte.

Deux Tritons chantans.

Huit Dieux marins de la suite de Neptune, dansans.

APOLLON.

Suite d'Apollon; les neuf Muses et les Arts libéraux.

Cinq Muses chantantes.

CLIO.

CALLIOPE.

MELPOMÈNE.

THALIE.

URANIE.

Quatre Muses qui jouent des instrumens.

Deux dessus de flûte.

ÉRATO.

EUTERPE.

Deux dessus de violon.

TERPSICHORE.

POLYMNIE.

Les sept Arts libéraux.

PROLOGUE.

Le théâtre représente le palais de la Renommée; il est ouvert de tous côtés pour recevoir les nouvelles de ce qui se fait de considérable sur la terre et de ce qui se passe de mémorable sur la mer, que l'on découvre dans l'enfoncement. La divinité qui préside dans ce palais y paraît accompagnée de sa suite ordinaire. Les Rumeurs et les Bruits, qui portent, comme elle, chacun une trompette à la main, y viennent en foule de divers endroits du monde.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA RENOMMÉE, SUITE DE LA RENOMMÉE, LES RUMEURS ET LES BRUITS.

LA RENOMMÉE, CHŒUR DE LA SUITE DE LA RENOMMÉE, DES RUMEURS ET DES BRUITS.

Publions en tous lieux
Du plus grand des héros la valeur triomphante;
Que la terre et les cieux
Retentissent du bruit de sa gloire éclatante.

LA RENOMMÉE.

C'est lui dont les dieux ont fait choix
Pour combler le bonheur de l'empire françois.
En vain pour le troubler tout s'unit, tout conspire;
C'est en vain que l'Envie a ligué tant de rois.
Heureux l'empire
Qui suit ses lois!

LE CHŒUR.

Heureux l'empire
Qui suit ses lois!

LA RENOMMÉE.

Il faut que partout on l'admire:
Parlons de ses vertus, racontons ses exploits;
A peine y pourrons-nous suffire
Avec toutes nos voix.

LA RENOMMÉE ET LE CHŒUR.

Heureux l'empire
Qui suit ses lois!
Il faut le dire
Cent et cent fois:
Heureux l'empire
Qui suit ses lois!

SCÈNE II.

NEPTUNE, LA RENOMMÉE; DEUX TRITONS chantans; TROUPE DE DIEUX MARINS jouans des instrumens et dansans; CHŒUR DE LA SUITE DE LA RENOMMÉE.

(Les Tritons et les autres dieux marins accompagnent Neptune, qui sort de la mer, et qui entre dans le palais de la Renommée.)

DEUX TRITONS chantans.

C'EST le dieu des eaux qui va paroître;
Rangeons-nous près de notre maître:
Enchaînons les vents
Les plus terribles;
Que le bruit des flots cède à nos chants.
Régnez, Zéphyrs paisibles;
Ramenez le doux printemps.

Fuyez loin d'ici, cruels orages;
Rien ne doit troubler ces rivages.
Enchaînons les vents
Les plus terribles, etc.

NEPTUNE, parlant à la Renommée.

Mon empire a servi de théâtre à la guerre;
Publiez des exploits nouveaux :
C'est le même vainqueur, si fameux sur la terre,
Qui triomphe encor sur les eaux.

NEPTUNE ET LA RENOMMÉE.

Célébrez / Célébrons } son grand nom sur la terre et sur l'onde;
Qu'il ne soit pas borné par les plus vastes mers;
Qu'il vole jusqu'au bout du monde;
Qu'il dure autant que l'univers.

(Le chœur répète ces quatre derniers vers.)

SCÈNE III.

APOLLON, NEPTUNE, LA RENOMMÉE,
LES NEUF MUSES, LES ARTS LIBÉRAUX,
SUITE DE NEPTUNE, SUITE DE LA RENOMMÉE.

CALLIOPE.

Cessez, pour quelque temps, bruit terrible des armes,
Qui troublez le repos de cent climats divers.

CALLIOPE, CLIO, MELPOMÈNE, THALIE ET URANIE.

Ne troublez pas les charmes
De nos divins concerts.

(Érato, Euterpe, Terpsichore et Polymnie forment un concert d'instrumens.)

MELPOMÈNE.

Recommençons nos chants, allons les faire entendre
Dans une auguste cour.

THALIE ET CALLIOPE.

La Paix, la douce Paix n'ose encore descendre
Du céleste séjour.

CALLIOPE, CLIO, MELPOMÈNE, THALIE ET URANIE.

Près du vainqueur allons attendre
Son bienheureux retour.

(Les Arts accompagnent Apollon, et se réjouissent du bonheur que ce dieu, qui les conduit, leur fait espérer.)

APOLLON, parlant à la Renommée.

Ne parlez pas toujours de la guerre cruelle;
Parlez des plaisirs et des jeux.
Les Muses et les Arts vont signaler leur zèle;
Je vais favoriser leurs vœux :
Nous préparons une fête nouvelle
Pour le héros qui les appelle
Dans un asile heureux.
Ne parlez pas toujours de la guerre cruelle;
Parlez des plaisirs et des jeux.

LA RENOMMÉE, NEPTUNE, APOLLON, LES MUSES ET LE CHŒUR.

Ne parlons pas toujours de la guerre cruelle;
Parlons des plaisirs et des jeux.

LA RENOMMÉE, NEPTUNE, APOLLON, LES MUSES, LES TRITONS ET LE CHŒUR DE LA SUITE DE LA RENOMMÉE.

Hâtez-vous, Plaisirs, hâtez-vous;
Hâtez-vous de montrer vos charmes les plus doux.

LA RENOMMÉE.

Il n'est pas encor temps de croire
Que les paisibles jeux ne seront plus troublés:
Rien ne plaît au héros qui les a rassemblés,
A l'égal des exploits d'éternelle mémoire.
Ennemis de la paix, tremblez;
Vous le verrez bientôt courir à la victoire:
Vos efforts redoublés
Ne serviront qu'à redoubler sa gloire.

LA RENOMMÉE, NEPTUNE, APOLLON, LES MUSES, LES TRITONS ET LE CHOEUR DE LA SUITE DE LA RENOMMÉE.

Hâtez-vous, Plaisirs, hâtez-vous;
Hâtez-vous de montrer vos charmes les plus doux.

(Dans le temps que le chœur chante et que les instrumens jouent, la suite de Neptune danse avec celle d'Apollon, et toutes ces divinités vont ensemble prendre part à la nouvelle fête que le dieu du Parnasse a préparée avec les Muses et les Arts.)

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE.

HIÉRAX, amant de la nymphe Io, et frère d'Argus.
PIRANTE, ami d'Hiérax.
IO, nymphe, fille du fleuve Inachus, aimée de Jupiter, persécutée par Junon, et reçue enfin au rang des divinités célestes sous le nom d'Isis.
MICÈNE, nymphe, confidente d'Io.
MERCURE.
CHOEURS DES DIVINITÉS DE LA TERRE ET DES ÉCHOS.
TROUPE DE DIVINITÉS DE LA TERRE, DES EAUX ET DES RICHESSES SOUTERRAINES.
JUPITER.
IRIS, confidente de Junon.
JUNON.
HÉBÉ, fille de Junon, et déesse de la jeunesse.
CHOEURS ET TROUPES DES JEUX ET DES PLAISIRS de la suite d'Hébé.
CHOEUR ET TROUPE DE NYMPHES de la suite de Junon.
ARGUS.
UNE NYMPHE représentant SYRINX.
CHOEUR ET TROUPE DE NYMPHES compagnes de Syrinx.
UN DES SYLVAINS représentant le dieu PAN.
CHOEUR ET TROUPE DE BERGERS suivans de Pan.
CHOEUR ET TROUPE DE SATYRES de la suite de Pan.
CHOEUR ET TROUPE DE SYLVAINS suivans de Pan.
ÉRINNYS, furie.
CHOEUR ET TROUPE DE PEUPLES DES CLIMATS GLACÉS.
DEUX CONDUCTEURS DES CHALYBES travaillant à forger l'acier.
CHOEUR ET TROUPE DE CHALYBES.
SUITE DES PARQUES; la Guerre, les Fureurs de la Guerre, la Famine, les Maladies violentes et languissantes, l'Incendie, l'Inondation, etc.
LES TROIS PARQUES.
CHOEURS DES DIVINITÉS CÉLESTES.
CHOEUR ET TROUPE DE PEUPLES D'ÉGYPTE.

ISIS,

TRAGÉDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente des prairies agréables, où le fleuve Inachus serpente.

SCÈNE I.

HIÉRAX, seul.

Cessons d'aimer une infidèle;
Évitons la honte cruelle
De servir, d'adorer qui ne nous aime plus;
Achevons de briser les nœuds qu'elle a rompus:
Dégageons-nous, sortons d'un si funeste empire.
Hélas! malgré moi je soupire!
Ah, mon cœur! quelle lâcheté!
Quel charme te retient dans un honteux martyre?
Tu n'as pas craint des fers qui nous ont tant coûté;
As-tu peur de la liberté?
Revenez, liberté charmante;
Vous n'êtes que trop diligente
Lorsqu'il faut dans un cœur faire place à l'amour;

Mais que vous êtes lente
Lorsqu'un juste dépit presse votre retour !

SCÈNE II.

PIRANTE, HIÉRAX.

PIRANTE.

C'EST trop entretenir vos tristes rêveries ;
Venez, tournez vos pas vers ces rives fleuries ;
Regardez ces flots argentés
Qui, dans ces vallons écartés,
Font briller l'émail des prairies :
Interrompez vos soupirs ;
Tout doit être ici tranquille ;
Ce beau séjour est l'asile
Du repos et des plaisirs.

HIÉRAX.

Depuis qu'une nymphe inconstante
A trahi mon amour et m'a manqué de foi,
Ces lieux, jadis si beaux, n'ont plus rien qui m'enchante ;
Ce que j'aime a changé, tout est changé pour moi.

PIRANTE.

La fille d'Inachus hautement vous préfère
A mille autres amans de votre sort jaloux ;
Vous avez l'aveu de son père
Par les soins d'Argus, votre frère :
La puissante Junon se déclare pour vous.

HIÉRAX.

Si l'ingrate m'aimoit, je serois son époux.
Cette nymphe légère

De jour en jour diffère
Un hymen qu'autrefois elle avoit cru si doux.
L'inconstante n'a plus l'empressement extrême
De cet amour naissant qui répondoit au mien :
Son changement paroît en dépit d'elle-même ;
Je ne le connois que trop bien :
Sa bouche quelquefois dit encor qu'elle m'aime ;
Mais son cœur ni ses yeux ne m'en disent plus rien.

PIRANTE.

Se peut-il qu'elle dissimule ?
Après tant de sermens, ne la croyez-vous pas ?

HIÉRAX.

Je ne les crus que trop, hélas !
Ces sermens qui trompoient mon cœur tendre et crédule.
Ce fut dans ces vallons, où, par mille détours,
Inachus prend plaisir à prolonger son cours ;
Ce fut sur son charmant rivage
Que sa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la Nymphe jura de ne changer jamais ;
Mais le zéphyr léger et l'onde fugitive
Ont enfin emporté les sermens qu'elle a faits.
Je la vois, l'infidèle.

PIRANTE.

Éclaircissez-vous avec elle.

SCÈNE III.

LA NYMPHE IO, MICÈNE, HIÉRAX, PIRANTE.

IO.

M'AIMEZ-VOUS ? puis-je m'en flatter ?

HIÉRAX.

Cruelle ! en voulez-vous douter ?
En vain votre inconstance éclate ;
En vain elle m'anime à briser tous les nœuds :
Je vous aime toujours, ingrate,
Plus que vous ne voulez, et plus que je ne veux.

IO.

Je crains un funeste présage.
Un aigle dévorant vient de fondre, à mes yeux,
Sur un oiseau qui, dans ces lieux,
M'entretenoit d'un doux ramage.
Différez notre hymen, suivons l'avis des cieux.

HIÉRAX.

Notre hymen ne déplâît qu'à votre cœur volage :
Répondez-moi de vous, je vous réponds des dieux.
Vous juriez autrefois que cette onde rebelle
Se feroit vers sa source une route nouvelle,
Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé :
Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine ;
C'est le même penchant qui toujours les entraîne ;
Leur cours ne change point, et vous avez changé.

IO.

Laissez-moi revenir de mes frayeurs secrètes ;

J'attends de votre amour cet effort généreux.

HIÉRAX.

Je veux ce qui vous plaît, cruelle que vous êtes !
Vous n'abusez que trop d'un amour malheureux.

IO.

Non ; je vous aime encor.

HIÉRAX.

Quelle froideur extrême !
Inconstante ! est-ce ainsi qu'on doit dire qu'on aime ?

IO.

C'est à tort que vous m'accusez ;
Vous avez vu toujours vos rivaux méprisés.

HIÉRAX.

Le mal de mes rivaux n'égale point ma peine ;
La douce illusion d'une espérance vaine
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur ;
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur :
Comme eux, à votre humeur sévère
Je ne suis point accoutumé.
Quel tourment de cesser de plaire,
Lorsqu'on a fait l'essai du plaisir d'être aimé !
Je ne le sens que trop, votre cœur se détache,
Et je ne sais qui me l'arrache.
Je cherche en vain l'heureux amant
Qui me dérobe un bien charmant
Où j'ai cru devoir seul prétendre :
Je sentirois moins mon tourment,
Si je trouvois à qui m'en prendre.
Vous fuyez mes regards, vous ne me dites rien ;
Il faut vous délivrer d'un fâcheux entretien :

Ma présence vous blesse, et c'est trop vous contraindre.

IO.

Jaloux, sombre et chagrin, partout où je vous vois,
Vous ne cessez point de vous plaindre:
Je voudrois vous aimer autant que je le dois,
Et vous me forcez à vous craindre.

IO ET HIÉRAX.

Non, il ne tient qu'à vous
De rendre notre sort plus doux.

IO.

Non, il ne tient qu'à vous
De rendre
Mon cœur plus tendre.

HIÉRAX.

Non, il ne tient qu'à vous
De rendre mon cœur moins jaloux.

IO ET HIÉRAX.

Non, il ne tient qu'à vous
De rendre notre sort plus doux.

SCÈNE IV.

IO, MICÈNE.

MICÈNE.

Ce prince trop long-temps dans ses chagrins s'obstine.
On pardonne au premier transport
D'un amour qui se plaint à tort,
Et qui sans raison se mutine;
Mais à la fin
On se chagrine

Contre un amour chagrin.

IO.

Je veux bien te parler enfin sans artifice;
Ce prince infortuné s'alarme avec justice.
Le maître souverain de la terre et des cieux
Entreprend de plaire à mes yeux:
Du cœur de Jupiter l'Amour m'offre l'empire;
Mercure est venu me le dire;
Je le vois chaque jour descendre dans ces lieux.
Mon cœur, autant qu'il peut, fait toujours résistance;
Et, pour attaquer ma constance,
Il ne falloit pas moins que le plus grand des dieux.

MICÈNE.

On écoute aisément Jupiter qui soupire;
C'est un amant qu'on n'ose mépriser;
Et du plus grand des cœurs le glorieux empire
Est difficile à refuser.

IO.

Lorsqu'on me presse de me rendre
Aux attraits d'un amour nouveau,
Plus le charme est puissant, et plus il seroit beau
De pouvoir m'en défendre.
Quoi! tu veux me quitter! d'où vient ce soin pressant?

MICÈNE.

C'est pour vous seule ici que Mercure descend.

SCÈNE V.

MERCURE, IO; CHOEUR DES DIVINITÉS DE LA TERRE ET CHOEUR DES ÉCHOS.

MERCURE, sur un nuage.

Le dieu puissant qui lance le tonnerre,
Et qui des cieux tient le sceptre en ses mains,
A résolu de venir sur la terre
Chasser les maux qui troublent les humains.
Que la terre avec soin à cet honneur réponde:
Échos, retentissez dans ces lieux pleins d'appas;
Annoncez qu'aujourd'hui, pour le bonheur du monde,
Jupiter descend ici-bas.

(Les chœurs répètent les quatre derniers vers dans le temps que Mercure descend sur la terre.)

MERCURE, parlant à Io.

C'est ainsi que Mercure,
Pour abuser des dieux jaloux,
Doit parler hautement à toute la nature;
Mais il doit s'expliquer autrement avec vous.
C'est pour vous voir, c'est pour vous plaire,
Que Jupiter descend du céleste séjour;
Et les biens qu'ici-bas sa présence va faire
Ne seront dus qu'à son amour.

IO.

Pourquoi du haut des cieux ce dieu veut-il descendre?
Mes vœux sont engagés, mon cœur a fait un choix;
L'Amour tôt ou tard peut prétendre
Que tous les cœurs se rangent sous ses lois:

C'est un hommage qu'il faut rendre;
Mais c'est assez de le rendre une fois.

MERCURE.

Ce seroit, en aimant, une contrainte étrange,
Qu'un cœur, pour mieux choisir, n'osât se dégager :
Quand c'est pour Jupiter qu'on change,
Il n'est pas honteux de changer.
Que tout l'univers se pare
De ce qu'il a de plus rare;
Que tout brille dans ces lieux :
Que la terre partage
L'éclat et la gloire des cieux;
Que tout rende hommage
Au plus grand des dieux.

SCÈNE VI.

(Les Divinités de la terre, des eaux et des richesses souterraines viennent, magnifiquement parées, pour recevoir Jupiter et pour lui rendre hommage.)

CHŒUR DES DIVINITÉS.

Que la terre partage
L'éclat et la gloire des cieux;
Que tout rende hommage
Au plus grand des dieux.

(Vingt-quatre Divinités chantantes, huit Divinités de la terre, huit Divinités des eaux, huit Divinités des richesses souterraines.)

(Douze Divinités dansantes, quatre Divinités de la terre, quatre Divinités des eaux, quatre Divinités des richesses souterraines.)

JUPITER, descendant du ciel.

Les armes que je tiens protégent l'innocence;
L'effort n'en est fatal qu'à l'orgueil des Titans.

Vous qui suivez mes lois, vivez sous ma puissance,
Toujours heureux, toujours contens.
Jupiter vient sur la terre,
Pour la combler de bienfaits :
Il est armé du tonnerre ;
Mais c'est pour donner la paix.

(Le chœur des Divinités répète ces quatre derniers vers dans le temps que Jupiter descend.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre devient obscurci par des nuages épais qui l'environnent de tous côtés.

SCÈNE I.

IO, seule.

Où suis-je? d'où vient ce nuage?
Les ondes de mon père et son charmant rivage
Ont disparu tout à coup à mes yeux!
Où puis-je trouver un passage?
La jalouse reine des cieux
Me fait-elle si tôt acheter l'avantage
De plaire au plus puissant des dieux?
Que vois-je? quel éclat se répand dans ces lieux!

(Jupiter paroît, et les nuages qui obscurcissoient le théâtre sont illuminés et peints des couleurs les plus brillantes et les plus agréables.)

SCÈNE II.

JUPITER, IO.

JUPITER.

Vous voyez Jupiter; que rien ne vous étonne;
C'est pour tromper Junon et ses regards jaloux
Qu'un nuage vous environne:
Belle nymphe, rassurez-vous.

Je vous aime, et, pour vous le dire,
Je sors avec plaisir de mon suprême empire.
La foudre est dans mes mains, les dieux me font la cour;
Je tiens tout l'univers sous mon obéissance:
Mais si je prétends en ce jour
Engager votre cœur à m'aimer à son tour,
Je fonde moins mon espérance
Sur la grandeur de ma puissance
Que sur l'excès de mon amour.

IO.

Que sert-il qu'ici-bas votre amour me choisisse?
L'honneur m'en vient trop tard; j'ai formé d'autres nœuds:
Il falloit que ce bien, pour combler tous mes vœux,
Ne me coûtât point d'injustice,
Et ne fît point de malheureux.

JUPITER.

C'est une assez grande gloire
Pour votre premier vainqueur,
D'être encor dans votre mémoire,
Et de me disputer si long-temps votre cœur.

IO.

La gloire doit forcer mon cœur à se défendre.
Si vous sortez du ciel pour chercher les douceurs
D'un amour tendre,
Vous pourrez aisément attaquer d'autres cœurs,
Qui feront gloire de se rendre.

JUPITER.

Il n'est rien dans les cieux, il n'est rien ici-bas
De si charmant que vos appas:
Rien ne peut me toucher d'une flamme si forte;

Belle nymphe, vous l'emportez
Sur les autres beautés
Autant que Jupiter l'emporte
Sur les autres divinités.
Verrez-vous tant d'amour avec indifférence?
Quel trouble vous saisit? où tournez-vous vos pas?

IO.

Mon cœur en votre présence
Fait trop peu de résistance :
Contentez-vous, hélas!
D'étonner ma constance,
Et n'en triomphez pas.

JUPITER.

Eh! pourquoi craignez-vous Jupiter qui vous aime?

IO.

Je crains tout, je me crains moi-même.

JUPITER.

Quoi! voulez-vous me fuir?

IO.

C'est mon dernier espoir.

JUPITER.

Écoutez mon amour.

IO.

Écoutez mon devoir.

JUPITER.

Vous avez un cœur libre, et qui peut se défendre.

IO.

Non; vous ne laissez pas mon cœur en mon pouvoir.

JUPITER.

Quoi! vous ne voulez pas m'entendre?

IO.

Je n'ai que trop de peine à ne le pas vouloir.
Laissez-moi.

JUPITER.

Quoi! si tôt?

IO.

Je devois moins attendre:
Que ne fuyois-je, hélas! avant que de vous voir!

JUPITER.

L'Amour pour moi vous sollicite,
Et je vois que vous me quittez.

IO.

Le devoir veut que je vous quitte,
Et je sens que vous m'arrêtez.

SCÈNE III.

MERCURE, JUPITER, IO.

MERCURE.

Iris est ici-bas, et Junon elle-même
Pourroit vous suivre dans ces lieux.

JUPITER.

Pour la nymphe que j'aime
Je crains ses transports furieux.

MERCURE.

Sa vengeance seroit funeste,
Si votre amour étoit surpris.

JUPITER.

Va, prends soin d'arrêter Iris;
Mon amour prendra soin du reste.

(Io tâche à fuir Jupiter, qui la suit.)

SCÈNE IV.

MERCURE, IRIS.

MERCURE.

ARRÊTEZ, belle Iris; différez un moment
D'accomplir en ces lieux ce que Junon désire.

IRIS.

Vous m'arrêterez vainement,
Et vous n'aurez rien à me dire.

MERCURE.

Mais si je vous disois que je veux vous choisir
Pour attacher mon cœur d'une éternelle chaîne?

IRIS.

Je vous écouterois peut-être avec plaisir;
Mais je vous croirois avec peine.

MERCURE.

Refusez-vous d'unir votre cœur et le mien?

IRIS.

Jupiter et Junon nous occupent sans cesse;
Nos soins sont assez grands sans que l'Amour nous blesse:
Nous n'avons pas tous deux le loisir d'aimer bien.

MERCURE.

Si je fais ma première affaire
De vous voir et de vous plaire?

IRIS.

Je ferai mon premier devoir
De vous plaire et de vous voir.

MERCURE.

Un cœur fidèle

A pour moi de charmans appas :
Vous avez mille attraits, vous n'êtes que trop belle;
Mais je crains que vous n'ayez pas
Un cœur fidèle.

IRIS.

Pourquoi craignez-vous tant
Que mon cœur se dégage ?
Je vous permets d'être inconstant,
Sitôt que je serai volage.

MERCURE ET IRIS.

Promettez-moi de constantes amours ;
Je vous promets de vous aimer toujours.

MERCURE.

Que la feinte entre nous finisse.

IRIS.

Parlons sans mystère en ce jour.

MERCURE ET IRIS.

Le moindre artifice
Offense l'Amour.

IRIS.

Quel soin presse ici-bas Jupiter de descendre?

MERCURE.

Le seul bien des mortels lui fait quitter les cieux.
Mais quel soupçon nouveau Junon peut-elle prendre ?
Ne suivroit-elle point Jupiter en ces lieux ?

IRIS.

Dans les jardins d'Hébé Junon vient de se rendre.

(Junon paroît au milieu d'un nuage qui s'avance.)

MERCURE.

Un nuage entr'ouvert la découvre à mes yeux.

Iris parle ainsi sans mystère ?
C'est ainsi que je puis me fier à sa foi ?

IRIS.

Ne me reprochez pas que je suis peu sincère ;
Vous ne l'êtes pas plus que moi.

MERCURE ET IRIS.

Gardez pour quelque autre
Votre amour trompeur ;
Je reprends mon cœur,
Reprenez le vôtre.

(Le nuage s'approche de terre, et Junon descend.)

SCÈNE V.

JUNON, IRIS.

IRIS.

J'ai cherché vainement la fille d'Inachus.

JUNON.

Ah ! je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.
Non, Iris, ne la cherchons plus.
Jupiter, dans ces lieux, m'a donné de l'ombrage ;
J'ai traversé les airs, j'ai percé le nuage
Qu'il opposoit à mes regards :
Mais en vain j'ai tourné les yeux de toutes parts ;
Ce dieu, par son pouvoir suprême,
M'a caché la nymphe qu'il aime,
Et ne m'a laissé voir que des troupeaux épars.
Non, non ; je ne suis point une crédule épouse,
Qu'on puisse tromper aisément :
Voyons qui feindra mieux de Jupiter amant,

Ou de Junon jalouse.
Il est maître des cieux, la terre suit sa loi;
Sous sa toute-puissance il faut que tout fléchisse :
Mais puisqu'il ne prétend s'armer que d'artifice,
Tout Jupiter qu'il est, il est moins fort que moi.
Dans ces lieux écartés, vois, que la terre est belle!

IRIS.

Elle honore son maître, et brille sous ses pas.

JUNON.

L'Amour, cet Amour infidèle,
Qui du plus haut des cieux l'appelle,
Fait que tout lui rit ici-bas.
Près d'une maîtresse nouvelle,
Dans le fond des déserts on trouve des appas,
Et le ciel même ne plaît pas
Avec une épouse immortelle.

SCÈNE VI.

JUPITER, JUNON, MERCURE, IRIS.

JUPITER.

Dans les jardins d'Hébé vous deviez en ce jour
D'une nouvelle nymphe augmenter votre cour.
Quel dessein si pressant dans ces lieux vous amène?

JUNON.

Je ne vous suivrai pas plus loin.
Je viens de votre amour attendre un nouveau soin.
Ne vous étonnez pas qu'on vous quitte avec peine,
Et que de Jupiter on ait toujours besoin :
Vous m'aimez, et j'en suis certaine.

JUPITER.

Souhaitez, je promets
Que vos vœux seront satisfaits.

JUNON.

J'ai fait choix d'une nymphe, et déjà la déesse
De l'aimable jeunesse
Se prépare à la recevoir;
Mais je n'ose, sans vous, disposer de personne:
Si j'ai quelque pouvoir,
Je n'en prétends avoir
Qu'autant que votre amour m'en donne.
Ce don de votre main me sera précieux.

JUPITER.

J'approuve vos désirs; que rien n'y soit contraire.
Mercure, ayez soin de lui plaire,
Et portez à son gré mes ordres en tous lieux;
Que tout suive les lois de la reine des cieux.

MERCURE ET IRIS.

Que tout suive les lois de la reine des cieux.

JUPITER.

Parlez, que votre voix hautement se déclare.

JUNON.

La nymphe qui me plaît ne vous déplaira pas;
Vous ne verrez point ici-bas
De mérite plus grand, ni de beauté plus rare:
Les honneurs que je lui prépare
Ne lui sont que trop dus:
Enfin, Junon choisit la fille d'Inachus.

JUPITER.

La fille d'Inachus!

JUNON.

Déclarez-vous pour elle.
Peut-on voir à ma suite une nymphe plus belle,
Plus capable d'orner ma cour,
Et de marquer pour moi le soin de votre amour?
Vous me l'avez promise, et je vous la demande.

JUPITER.

Vous ne sauriez combler d'une gloire trop grande
La nymphe que vous choisissez.
Junon commande;
Allez, Mercure, obéissez.

IRIS.

Junon commande;
Allez, Mercure, obéissez.

SCÈNE VII.

(Le théâtre représente les jardins d'Hébé, déesse de la jeunesse.)

HÉBÉ; TROUPE DE JEUX ET DE PLAISIRS, TROUPE DE NYMPHES DE LA SUITE DE JUNON.

SIX NYMPHES DE JUNON suivantes, VINGT-QUATRE JEUX ET PLAISIRS chantans, NEUF JEUX ET PLAISIRS dansans.

(Des Jeux et des Plaisirs s'avancent en dansant devant la déesse Hébé.)

HÉBÉ.

Les plaisirs les plus doux
Sont faits pour la jeunesse.
Venez, Jeux charmans, venez tous;
Gardez-vous bien d'amener avec vous
La sévère Sagesse.

Les plaisirs les plus doux
Sont faits pour la jeunesse.
Fuyez, fuyez, sombre tristesse;
Noirs chagrins, fuyez loin de nous;
Vous êtes destinés pour l'affreuse vieillesse.
Les plaisirs les plus doux
Sont faits pour la jeunesse.

(Le chœur répète les deux derniers vers.)

(Les Jeux, les Plaisirs et les Nymphes de Junon se divertissent par des danses et par des chansons, en attendant la nouvelle Nymphe dont Junon veut faire choix.)

DEUX NYMPHES chantent ensemble.

Aimez, profitez du temps,
Jeunesse charmante;
Rendez vos désirs contens.
Tout rit, tout enchante
Dans les plus beaux ans.
L'Amour vous éclaire,
Marchez sur ses pas;
Cherchez à vous faire
Des nœuds pleins d'appas:
Que vous sert de plaire,
Si vous n'aimez pas?

Pourquoi craignez-vous d'aimer,
Beautés inhumaines?
Cessez de vous alarmer;
L'Amour a des peines
Qui doivent charmer.
Ce dieu vous éclaire;
Marchez sur ses pas;

Cherchez à vous faire
Des nœuds pleins d'appas :
Que vous sert de plaire,
Si vous n'aimez pas ?

LE CHŒUR.

Que ces lieux ont d'attraits !
Goûtons-en bien les charmes ;
L'Amour n'y fait jamais
Verser de tristes larmes ;
Les soins et les alarmes
N'en troublent point la paix.
Jouissons dans ces retraites
Des douceurs les plus parfaites :
Suivez-nous, charmans Plaisirs ;
Comblez tous nos désirs.

Voyons couler ces eaux
Dans ces rians bocages ;
Chantez, petits oiseaux,
Chantez sous ces feuillages ;
Joignez vos doux ramages
A nos concerts nouveaux.
Jouissons dans ces retraites
Des douceurs les plus parfaites :
Suivez-nous, charmans Plaisirs ;
Comblez tous nos désirs.

SCÈNE VIII.

IO, MERCURE, IRIS, HÉBÉ; LES JEUX, LES PLAISIRS, TROUPE DE NYMPHES DE LA SUITE DE JUNON.

MERCURE ET IRIS, conduisant Io.

Servez, nymphe, servez avec un soin fidèle
La puissante reine des cieux;
Suivez dans ces aimables lieux
La jeunesse immortelle;
Tout plaît et tout rit avec elle.

(Hébé et les Nymphes reçoivent Io.)

HÉBÉ ET LE CHŒUR DES NYMPHES.

Que c'est un plaisir charmant
D'être jeune et belle!
Triomphons à tout moment
D'une conquête nouvelle.
Que c'est un plaisir charmant
D'être jeune et belle!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la solitude où Argus fait sa demeure, près d'un lac et au milieu d'une forêt.

SCÈNE I.

ARGUS, IO.

ARGUS.

Dans ce solitaire séjour,
Vous êtes sous ma garde, et Junon vous y laisse :
Mes yeux veilleront tour à tour,
Et vous observeront sans cesse.

IO.

Est-ce là le bonheur que Junon m'a promis ?
Argus, apprenez-moi quel crime j'ai commis.

ARGUS.

Vous êtes aimable ;
Vos yeux devoient moins charmer ;
Vous êtes coupable
De vous faire trop aimer.

IO.

Ne me déguisez rien ; de quoi m'accuse-t-elle ?
Quelle offense à ses yeux me rend si criminelle ?
Ne pourrai-je apaiser son funeste courroux ?

ARGUS.

C'est une offense cruelle

De paroître belle
A des yeux jaloux.
L'amour de Jupiter a trop paru pour vous.

IO.

Je suis perdue, ô ciel! si Junon est jalouse.

ARGUS.

On ne plaît guère à l'épouse,
Lorsqu'on plaît tant à l'époux.
Vous n'en serez pas mieux d'être ingrate et volage:
Vous quittez un fidèle amant,
Pour recevoir un plus brillant hommage;
Mais c'est un avantage
Que vous paierez chèrement.
Vous n'en serez pas mieux d'être ingrate et volage.
J'ai l'ordre d'enfermer vos dangereux appas;
La déesse défend que vous voyiez personne.

IO.

Aux rigueurs de Junon Jupiter m'abandonne:
Non, Jupiter ne m'aime pas.

(Argus enferme Io.)

SCÈNE II.

HIÉRAX, ARGUS.

HIÉRAX, voyant Io qui entre dans la demeure d'Argus.

La perfide craint ma présence;
Elle me fuit en vain, et j'irai la chercher....

ARGUS, arrêtant Hiérax.

Non.

HIÉRAX.

Laissez-moi lui reprocher
Sa cruelle inconstance.

ARGUS.

Non, non, on ne la doit point voir.

HIÉRAX.

Quoi! Junon me devient contraire!

ARGUS.

L'ordre est exprès pour tous; perdez un vain espoir.

HIÉRAX.

L'amitié fraternelle a si peu de pouvoir?

ARGUS.

Non, je ne connois plus ni d'ami ni de frère;
Je ne connois que mon devoir.
Laissez la nymphe en paix, ce n'est plus vous qu'elle aime.

HIÉRAX.

Quel est l'heureux amant qui s'en est fait aimer?
Nommez-le-moi.

ARGUS.

Tremblez à l'entendre nommer;
C'est un dieu tout-puissant, c'est Jupiter lui-même.

HIÉRAX.

O dieux!

ARGUS.

Dégagez-vous d'un amour si fatal;
Sans balancer, il faut vous y résoudre:
C'est un redoutable rival
Qu'un amant qui lance la foudre.

HIÉRAX.

Dieux tout-puissans! ah! vous étiez jaloux

De la félicité que vous m'avez ravie !
Dieux tout-puissans ! ah ! vous étiez jaloux
De me voir plus heureux que vous !
Vous n'avez pu souffrir le bonheur de ma vie,
Et je voyois vos grandeurs sans envie :
J'aimois, j'étois aimé ; mon sort étoit trop doux.
Dieux tout-puissans ! ah ! vous étiez jaloux
De la félicité que vous m'avez ravie !
Dieux tout-puissans ! ah ! vous étiez jaloux
De me voir plus heureux que vous !

ARGUS.

Heureux qui peut briser sa chaîne !
Finissez une plainte vaine ;
Méprisez l'infidélité :
Un cœur ingrat vaut-il la peine
D'être tant regretté ?
Heureux qui peut briser sa chaîne !

HIÉRAX ET ARGUS.

Heureux qui peut briser sa chaîne !

ARGUS.

Liberté, liberté !

SCÈNE III.

ARGUS, HIÉRAX; UNE NYMPHE qui représente SYRINX; TROUPE DE NYMPHES en habit de chasse; LA NYMPHE SYRINX; HUIT NYMPHES compagnes de Syrinx, chantantes; QUATRE AUTRES NYMPHES, chantantes; SIX NYMPHES compagnes de Syrinx, dansantes.

SYRINX, CHŒUR DE NYMPHES.

Liberté, liberté!

(Une partie des Nymphes danse dans le temps que les autres chantent.)

ARGUS ET HIÉRAX.

Quelles danses! quels chants! et quelle nouveauté!

SYRINX ET LES NYMPHES.

S'il est quelque bien au monde,
C'est la liberté.

ARGUS ET HIÉRAX.

Que voulez-vous?

CHŒUR DE NYMPHES.

Liberté, liberté!

ARGUS ET HIÉRAX.

Que voulez-vous? il faut qu'on nous réponde.

SYRINX ET LES NYMPHES.

S'il est quelque bien au monde,
C'est la liberté.

SCÈNE IV.

ARGUS, HIÉRAX, SYRINX, MERCURE, déguisé en berger; TROUPE DE NYMPHES, TROUPE DE BERGERS, TROUPE DE SATYRES, TROUPE DE SYLVAINS.

MERCURE, CHOEURS DE NYMPHES, DE BERGERS ET DE SYLVAINS.

Liberté, liberté!

MERCURE, déguisé en berger, parlant à Argus.

De la nymphe Syrinx Pan chérit la mémoire;
Il en regrette encor la perte chaque jour :
Pour célébrer une fête à sa gloire,
Ce dieu lui-même assemble ici sa cour;
Il veut que du malheur de son fidèle amour
Un spectacle touchant représente l'histoire.

ARGUS.

C'est un plaisir pour vous; poursuivez, j'y consens;
Je ne m'oppose point à des jeux innocens.

(Argus va prendre place sur un siége de gazon proche de l'endroit où Io est enfermée, et fait placer Hiérax de l'autre côté.)

MERCURE, parlant à part à toute la troupe qu'il conduit.

Il donne dans le piége; achevez, sans remise,
Achevez de surprendre Argus et tous ses yeux :
Si vous tentez une grande entreprise,
Mercure vous conduit, l'Amour vous favorise,
Et vous servez le plus puissant des dieux.

(Mercure, les Bergers, les Satyres et les Sylvains rentrent derrière le théâtre.)

SCÈNE V.

ARGUS, HIÉRAX, SYRINX; TROUPE DE NYMPHES.

SYRINX ET LE CHOEUR DES NYMPHES.

Liberté ! liberté !
S'il est quelque bien au monde,
C'est la liberté.
Liberté ! liberté !

SYRINX.

L'empire de l'Amour n'est pas moins agité
Que l'empire de l'onde :
Ne cherchons point d'autre félicité
Qu'un doux loisir dans une paix profonde.

SYRINX ET LE CHOEUR.

S'il est quelque bien au monde,
C'est la liberté.
Liberté ! liberté !

(Dans le temps qu'une partie des Nymphes chante, le reste de la troupe danse.)

SCÈNE VI.

ARGUS, HIÉRAX, SYRINX; TROUPE DE NYMPHES, UN DES SYLVAINS représentant le dieu PAN, TROUPE DE BERGERS, TROUPE DE SATYRES, TROUPE DE SYLVAINS.

(Les Bergers et des Sylvains dansans et chantans viennent offrir des présens de fruits et de fleurs à la nymphe Syrinx, et tâchent de lui persuader de n'aller point à la chasse, et de s'engager sous les lois de l'Amour.)

DOUZE SATYRES chantans et portant des présens à Syrinx, QUATRE SATYRES jouant de la flûte; DOUZE BERGERS portant des présens à Syrinx, QUATRE BERGERS jouant de la flûte; QUATRE SYLVAINS dansans; QUATRE BERGERS HÉROÏQUES dansans, DEUX BERGERS chantans.

Quel bien devez-vous attendre,
Beauté qui chassez dans ces bois ?
Que pouvez-vous prendre
Qui vaille un cœur tendre
Soumis à vos lois?
Ce n'est qu'en aimant
Qu'on trouve un sort charmant.
Aimez enfin à votre tour;
Il faut que tout cède à l'Amour :
Il sait frapper d'un coup certain
Le cerf léger qui fuit en vain ;
Jusque dans les antres secrets,
Au fond des forêts,
Tout doit sentir ses traits.

Lorsque l'Amour vous appelle,
Pourquoi fuyez-vous ses plaisirs?
La rose nouvelle
N'en est que plus belle
D'aimer les zéphyrs.
Ce n'est qu'en aimant
Qu'on trouve un sort charmant.
Aimez enfin à votre tour;
Il faut que tout cède à l'Amour:
Il sait frapper d'un coup certain
Le cerf léger qui fuit en vain;
Jusque dans les antres secrets,
Au fond des forêts,
Tout doit sentir ses traits.

PAN.

Je vous aime, nymphe charmante;
Un amant immortel cherche à plaire à vos yeux.

SYRINX.

Pan est un dieu puissant: je révère les dieux;
Mais le nom d'amant m'épouvante.

PAN.

Pour vous faire trouver le nom d'amant plus doux
J'y joindrai le titre d'époux.
Je n'aurai pas de peine
A m'engager
Dans une aimable chaîne;
Je n'aurai pas de peine
A m'engager
Pour ne jamais changer.
Aimez un dieu qui vous adore;

Unissons-nous d'un nœud charmant.

SYRINX.

Un époux doit être encore
Plus à craindre qu'un amant.

PAN.

Dissipez de vaines alarmes;
Éprouvez l'amour et ses charmes;
Connoissez ses plus doux appas:
Non, ce ne peut être
Que faute de le connoître
Qu'il ne vous plaît pas.

SYRINX.

Les maux d'autrui me rendront sage.
Ah! quel malheur
De laisser engager son cœur!
Pourquoi faut-il passer le plus beau de son âge
Dans une mortelle langueur?
Ah! quel malheur!
Pourquoi n'avoir pas le courage
De s'affranchir de la rigueur
D'un funeste esclavage?
Ah! quel malheur
De laisser engager son cœur!

PAN.

Ah! quel dommage
Que vous ne sachiez pas aimer!
Que vous sert-il d'avoir tant d'attraits en partage,
Si vous en négligez le plus grand avantage?
Que vous sert-il de savoir tout charmer?
Ah! quel dommage

Que vous ne sachiez pas aimer!

CHOEUR DE SYLVAINS, DE SATYRES ET DE BERGERS.

Aimons sans cesse.

COEUR DE NYMPHES.

N'aimons jamais.

CHOEUR DE SYLVAINS, DE SATYRES ET DE BERGERS.

Cédons à l'Amour qui nous presse;
Pour vivre heureux, aimons sans cesse.

CHOEUR DE NYMPHES.

Pour vivre en paix,
N'aimons jamais.

SYRINX.

Le chagrin suit toujours les cœurs que l'Amour blesse.

PAN.

La tranquille sagesse
N'a que des plaisirs imparfaits.

COEUR DE SYLVAINS, DE SATYRES ET DE BERGERS.

Aimons sans cesse.

CHOEUR DE NYMPHES.

N'aimons jamais.

SYRINX.

On ne peut aimer sans foiblesse.

PAN.

Que cette foiblesse a d'attraits!

CHOEUR DE SYLVAINS, DE SATYRES ET DE BERGERS.

Aimons sans cesse.

CHOEUR DE NYMPHES.

N'aimons jamais.

CHOEUR DE SYLVAINS, DE SATYRES ET DE BERGERS.

Cédons à l'Amour qui nous presse;

Pour vivre heureux, aimons sans cesse.

CHŒUR DE NYMPHES.

Pour vivre en paix,
N'aimons jamais.

SYRINX.

Faut-il qu'en vains discours un si beau jour se passe?
Mes compagnes, courons dans le fond des forêts;
Voyons qui d'entre nous se sert mieux de ses traits:
Courons à la chasse.

LES CHŒURS.

A la chasse.
Courons à la chasse, à la chasse.

SYRINX, revenant sur le théâtre, suivie de Pan.

Pourquoi me suivre de si près?

PAN.

Pourquoi fuir qui vous aime?

SYRINX.

Un amant m'embarrasse.

SYRINX ET LES CHŒURS, derrière le théâtre.

Courons à la chasse, à la chasse.

PAN, revenant une seconde fois sur la scène, suivant toujours Syrinx.

Je ne puis vous quitter; mon cœur s'attache à vous
Par des nœuds trop forts et trop doux....

SYRINX.

Mes compagnes, venez!... C'est en vain que j'appelle.

PAN.

Écoutez, ingrate! écoutez
Un dieu charmé de vos beautés,
Qui vous jure un amour fidèle.

SYRINX, fuyant.

Je déclare à l'Amour une guerre immortelle.

TROUPE DE BERGERS, qui arrêtent Syrinx.

Cruelle ! arrêtez.

TROUPE DE SYLVAINS ET DE SATYRES, qui arrêtent Syrinx.

Arrêtez, cruelle !

SYRINX.

On me retient de tous côtés.

CHOEUR DE SATYRES, DE SYLVAINS ET DE BERGERS.

Cruelle ! arrêtez.

SYRINX.

Dieux, protecteurs de l'innocence ;
Naïades, nymphes de ces eaux,
J'implore ici votre assistance.

(Syrinx se jette dans les eaux.)

PAN, suivant Syrinx dans le lac où elle s'est jetée.

Où vous exposez-vous ? Quels prodiges nouveaux !
La nymphe est changée en roseaux !

(Le vent pénètre dans les roseaux, et leur fait former un bruit plaintif.)

Hélas ! quel bruit ! qu'entends-je ? ah ! quelle voix nouvelle !
La nymphe tâche encor d'exprimer ses regrets.
Que son murmure est doux ! que sa plainte a d'attraits !
Ne cessons point de nous plaindre avec elle.
Ranimons les restes charmans
D'une nymphe qui fut si belle ;
Elle répond encore à nos gémissemens :
Ne cessons point de nous plaindre avec elle.

(Pan donne des roseaux aux Bergers, aux Satyres et aux Sylvains, qui en forment un concert de flûtes.)

PAN.

Les yeux qui m'ont charmé ne verront plus le jour!
Étoit-ce ainsi, cruel Amour,
Qu'il falloit te venger d'une beauté rebelle?
N'auroit-il pas suffi de t'en rendre vainqueur,
Et de voir, dans tes fers, son insensible cœur
Brûler, avec le mien, d'une ardeur éternelle?
Que tout ressente mes tourmens.

PAN ET DEUX BERGERS, accompagnés du concert de flûtes.

Ranimons les restes charmans
D'une nymphe qui fut si belle;
Elle répond encore à nos gémissemens:
Ne cessons point de nous plaindre avec elle.

(Argus commence à s'assoupir; Mercure, déguisé en berger, s'approche de lui, et achève de l'endormir en le touchant de son caducée.)

PAN.

Que ces roseaux plaintifs soient à jamais aimés....

MERCURE.

Il suffit; Argus dort, tous ses yeux sont fermés:
Allons, que rien ne nous retarde;
Délivrons la nymphe qu'il garde.

SCÈNE VII.

IO, MERCURE, ARGUS, HIÉRAX; TROUPE DE SYLVAINS, DE SATYRES ET DE BERGERS.

MERCURE, faisant sortir Io de la demeure d'Argus, qu'il ouvre d'un coup de son caducée.

Reconnoissez Mercure, et fuyez avec nous:
Éloignez-vous d'Argus, avant qu'il se réveille.

HIÉRAX, arrêtant Io, et parlant à Mercure.

Argus avec cent yeux sommeille;
Mais croyez-vous
Endormir un amant jaloux?
Demeurez.

MERCURE.

Malheureux! d'où te vient cette audace?

HIÉRAX.

J'ai tout perdu, j'attends le trépas sans effroi;
Un coup de foudre est une grâce
Pour un malheureux comme moi.
Éveillez-vous, Argus; vous vous laissez surprendre.

ARGUS ET HIÉRAX.

Puissante reine des cieux,
Junon, venez nous défendre.

MERCURE, frappant Argus et Hiérax de son caducée.

Commencez d'éprouver la colère des dieux.

(Argus tombe mort, et Hiérax, changé en oiseau de proie, s'envole.)

CHOEUR DE SYLVAINS, DE SATYRES ET DE BERGERS.

Fuyons.

IO.

Vous me quittez! quel secours puis-je attendre?

CHOEUR DE SYLVAINS, DE SATYRES ET DE BERGERS.

Fuyons; Junon vient dans ces lieux.

SCÈNE VIII.

JUNON, sur son char; ARGUS, IO, ÉRINNYS, Furie.

JUNON.

Revois le jour, Argus; que ta figure change.

(Argus, transformé en paon, vient se placer devant le char de Junon.)

Et vous, nymphe, apprenez comment Junon se venge.
Sors, barbare Érinnys, sors du fond des enfers;
Viens, prends soin de servir ma vengeance fatale,
Et d'en montrer l'horreur en cent climats divers:
Épouvante tout l'univers
Par les tourmens de ma rivale;
Viens la punir au gré de mon courroux;
Redouble ta rage infernale,
Et fais, s'il se peut, qu'elle égale
La fureur de mon cœur jaloux.

(La Furie sort des enfers; elle poursuit Io; elle l'enlève, et Junon remonte dans le ciel.)

IO, poursuivie par la Furie.

O dieux! où me réduisez-vous?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'endroit le plus glacé de la Scythie.

SCÈNE I.

(Des Peuples paroissent transis de froid.)

CHOEURS DES PEUPLES DES CLIMATS GLACÉS.

L'HIVER qui nous tourmente
S'obstine à nous geler;
Nous ne saurions parler
Qu'avec une voix tremblante.
La neige et les glaçons
Nous donnent de mortels frissons.
Les frimas se répandent
Sur nos corps languissans;
Le froid transit nos sens;
Les plus durs rochers se fendent.
La neige et les glaçons
Nous donnent de mortels frissons.

SCÈNE II.

IO, ÉRINNYS, Furie; LES PEUPLES DES CLIMATS GLACÉS.

IO.

Laisse-moi, cruelle Furie!
Cruelle! laisse-moi respirer un moment.
Ah! barbare! plus je te prie,
Et plus tu prends plaisir d'augmenter mon tourment.

ÉRINNYS.

Soupire, gémis, pleure, crie;
Je me fais de ta peine un spectacle charmant.

IO.

Laisse-moi, cruelle Furie!
Cruelle! laisse-moi respirer un moment.
Quel horrible séjour! quel froid insupportable!
Tes serpens, animés par ta rage implacable,
Ne sont-ils pas d'assez cruels bourreaux?
Pour punir un cœur misérable,
Viens-tu chercher si loin des supplices nouveaux?

ÉRINNYS.

Malheureux habitans d'une demeure affreuse,
Connoissez de Junon le funeste courroux:
Par sa vengeance rigoureuse,
Vous voyez une malheureuse
Qui souffre cent fois plus que vous.

(Io et la Furie répètent les deux derniers vers.)

CHŒURS DES PEUPLES DES CLIMATS GLACÉS.

Ah! quelle peine

De trembler, de languir dans l'horreur des frimas!

IO.

Ah! quelle peine
D'éprouver tant de maux sans trouver le trépas!
Ah! quelle vengeance inhumaine!

ÉRINNYS.

Viens changer de tourmens, passe en d'autres climats.

(La Furie entraîne et enlève Io.)

IO.

Ah! quelle peine!

CHOEUR DES PEUPLES DES CLIMATS GLACÉS.

Ah! quelle peine
De trembler, de languir dans l'horreur des frimas!

SCÈNE III.

(Le théâtre représente des deux côtés les forges des Chalybes, qui travaillent à forger l'acier. La mer paroît dans l'enfoncement.)

HUIT CHALYBES dansans, DEUX CONDUCTEURS DES CHALYBES chantans, CHOEUR DES CHALYBES.

CHOEUR DES CHALYBES.

Tôt, tôt, tôt.

PREMIER CONDUCTEUR DES CHALYBES.

Que chacun avec soin s'empresse.

SECOND CONDUCTEUR.

Forgez; qu'on travaille sans cesse.

LES DEUX CONDUCTEURS.

Qu'on prépare tout ce qu'il faut:
Tôt, tôt, tôt.

(Le chœur des Chalybes répète ces deux derniers vers; et, dans le temps que plusieurs Chalybes travaillent dans les forges, quelques

autres vont et viennent avec empressement pour apporter l'acier des mines, et pour disposer ce qui est nécessaire au travail qui se fait.)

LES DEUX CONDUCTEURS ET LE CHOEUR DES CHALYBES.

Que le feu des forges s'allume;
Travaillons d'un effort nouveau;
Qu'on fasse retentir l'enclume
Sous les coups pesans du marteau.

SCÈNE IV.

IO, ÉRINNYS; LES CONDUCTEURS DES CHALYBES, TROUPE ET CHOEUR DES CHALYBES.

IO, au milieu des feux qui sortent des forges.

QUEL déluge de feux vient sur moi se répandre!
O ciel!

(Les Chalybes passent auprès d'Io avec des morceaux d'épées, de lances et de haches à demi forgées.)

Le ciel ne peut t'entendre;
Tu ne te plains pas assez haut.

LES DEUX CONDUCTEURS ET LE CHOEUR DES CHALYBES.

Tôt, tôt, tôt.

IO.

Junon seroit moins inhumaine;
Tu me fais trop souffrir, tu sers trop bien sa haine.

ÉRINNYS.

Au gré de son dépit jaloux,
Tes maux les plus cruels seront encor trop doux.

IO.

Hélas! quelle rigueur extrême!

C'est en vain que Jupiter m'aime ;
La haine de Junon jouit de mon tourment.
Que vous haïssez fortement,
Grands dieux! qu'il s'en faut bien que vous aimiez de même!

LES DEUX CONDUCTEURS ET LE CHŒUR DES CHALYBES.

Qu'on prépare tout ce qu'il faut :
Tôt tôt, tôt.

(Les feux des forges redoublent, et les Chalybes environnent Io avec des morceaux d'acier brûlans.)

IO.

Ne pourrai-je cesser de vivre?
Cherchons le trépas dans les flots.

ÉRINNYS.

Partout ma rage te doit suivre;
N'attends ni secours ni repos.

(Io fuit, et monte au haut d'un rocher, d'où elle se précipite dans la mer ; la Furie s'y jette après la Nymphe.)

CHŒUR DES CHALYBES.

Qu'on prépare tout ce qu'il faut :
Tòt, tôt, tôt.

SCÈNE V.

(Le théâtre représente l'antre des Parques.)

SUITE DES PARQUES; LA GUERRE, LES FUREURS DE LA GUERRE, LES MALADIES VIOLENTES ET LANGUISSANTES, LA FAMINE, L'INCENDIE, L'INONDATION, etc. chantans, dansans.

CHŒUR DE LA SUITE DES PARQUES.

Exécutons l'arrêt du sort;

Suivons ses lois les plus cruelles :
Présentons sans cesse à la Mort
Des victimes nouvelles.

LA GUERRE.

Que le fer,

LA FAMINE.

Que la faim,

L'INCENDIE.

Que les feux,

L'INONDATION.

Que les eaux,

(Tous ensemble.)

Que tout serve à creuser mille et mille tombeaux.

LES MALADIES VIOLENTES.

Qu'on s'empresse d'entrer dans les royaumes sombres
Par mille chemins différens.

LES MALADIES LANGUISSANTES.

Achevez d'expirer, infortunés mourans;
Cherchez un long repos dans le séjour des Ombres.

LE COEUR.

Exécutons l'arrêt du sort;
Suivons ses lois les plus cruelles :
Présentons sans cesse à la Mort
Des victimes nouvelles.

LA GUERRE.

Que le fer,

LA FAMINE.

Que la faim,

L'INCENDIE.

Que les feux,

L'INONDATION.

Que les eaux,

(Tous ensemble.)

Que tout serve à creuser mille et mille tombeaux.

(La suite des Parques témoigne le plaisir qu'elle prend à terminer le sort des humains.)

SCÈNE VI.

IO, ÉRINNYS; LA SUITE DES PARQUES.

IO, parlant à la suite des Parques.

C'EST contre moi qu'il faut tourner
Votre rigueur la plus funeste :
D'une vie odieuse arrachez-moi le reste;
Hâtez-vous de la terminer.

LE CHOEUR DE LA SUITE DES PARQUES.

C'est aux Parques de l'ordonner.

IO.

Favorisez mes vœux, déesses souveraines,
Qui réglez du Destin les immuables lois;
Finissez mes jours et mes peines;
Ne me condamnez pas à mourir mille fois.

(Le fond de l'antre des Parques s'ouvre, et les trois Parques en sortent.)

SCÈNE VII.

LES PARQUES, IO, ÉRINNYS; SUITE DES PARQUES.

LES PARQUES.

LE fil de la vie

De tous les humains,
Suivant notre envie,
Tourne dans nos mains.

IO.

Tranchez mon triste sort d'un coup qui me délivre
Des tourmens que Junon me contraint à souffrir.
Chacun vous fait des vœux pour vivre,
Et je vous en fais pour mourir.

ÉRINNYS.

Jupiter l'a soumise aux lois de son épouse;
Elle a rendu Junon jalouse :
L'amour d'un dieu puissant a trop su la charmer;
Elle est trop peu punie encore.

IO.

Est-ce un si grand crime d'aimer
Ce que tout l'univers adore?

LES PARQUES.

Nymphe, apaise Junon, si tu veux voir la fin
De ton sort déplorable :
C'est l'arrêt du Destin;
Il est irrévocable.

IO.

Hélas ! comment fléchir une haine implacable?

LES PARQUES, ÉRINNYS, LE CHŒUR DE LA SUITE DES PARQUES.

C'est l'arrêt du Destin;
Il est irrévocable.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente les rivages du Nil et l'une des embouchures par où ce fleuve se jette dans la mer.

SCÈNE I.

IO, ÉRINNYS.

IO, sortant de la mer, d'où elle est tirée par la Furie.

Terminez mes tourmens, puissant maître du monde :
Sans vous, sans votre amour, hélas !
Je ne souffrirois pas.
Réduite au désespoir, mourante, vagabonde,
J'ai porté mon supplice en mille affreux climats;
Une horrible Furie, attachée à mes pas,
M'a suivie au travers du vaste sein de l'onde.
Terminez mes tourmens, puissant maître du monde;
Voyez de quels maux ici-bas
Votre épouse punit mes malheureux appas :
Délivrez-moi de ma douleur profonde;
Ouvrez-moi, par pitié, les portes du trépas.
Terminez mes tourmens, puissant maître du monde;
Sans vous, sans votre amour, hélas !
Je ne souffrirois pas.
C'est Jupiter qui m'aime : ah ! qui le pourroit croire ?
Je ne suis plus dans sa mémoire ;

Il n'entend pas mes cris, il ne voit pas mes pleurs:
Après m'avoir livrée aux plus cruels malheurs,
Il est tranquille au comble de la gloire;
Il m'abandonne au milieu des douleurs.
A la fin, je succombe; heureuse si je meurs!

(Io tombe accablée de ses tourmens, et Jupiter, touché de pitié, descend du ciel.)

SCÈNE II.

JUPITER, IO, ÉRINNYS.

JUPITER.

Il ne m'est pas permis de finir votre peine,
Et ma puissance souveraine
Doit suivre du Destin l'irrévocable loi:
C'est tout ce que je puis, par un amour extrême,
Que de quitter le ciel et ma gloire suprême
Pour prendre part aux maux que vous souffrez pour moi.

IO.

Ah! mon supplice augmente encore!
Tout le feu des enfers me brûle et me dévore!
Mourrai-je tant de fois sans voir finir mon sort?

JUPITER.

Ma tendresse pour vous rend Junon inflexible.
Elle voit mon amour; il lui paroît trop fort:
Son courroux se redouble et devient invincible.

IO.

N'importe; en ma faveur soyez toujours sensible.

JUPITER.

C'est trop vous exposer à son jaloux transport;

J'irrite, en vous aimant, sa vengeance terrible.

IO.

Aimez-moi, s'il vous est possible,
Assez pour la forcer à me donner la mort.

(Junon descend sur la terre.)

SCÈNE III.

JUPITER, JUNON, IO, ÉRINNYS.

JUPITER.

Venez, déesse impitoyable;
Venez, voyez, reconnoissez
Cette nymphe mourante, autrefois trop aimable :
C'est assez la punir, c'est vous venger assez;
L'éclat de sa beauté ne la rend plus coupable :
Par la cruelle horreur du tourment qui l'accable,
Son crime et ses appas sont ensemble effacés.
Sans jalousie et sans alarmes,
Voyez ses yeux noyés de larmes,
Que l'ombre de la mort commence de couvrir.

JUNON.

Ils n'ont encor que trop de charmes,
Puisqu'ils savent vous attendrir.

JUPITER.

Une juste pitié peut-elle vous aigrir?
Votre courroux fatal ne doit-il point s'éteindre?

JUNON.

Ah! vous la plaignez trop, elle n'est pas à plaindre.
Non, elle ne peut trop souffrir.

JUPITER.

Je sais que c'est de vous que son sort doit dépendre:
Ce n'est qu'à vos bontés qu'elle doit recourir.
Il n'est rien que de moi vous ne deviez attendre,
Si je puis obliger votre haine à se rendre.

IO.

Ah! laissez-moi mourir.

JUPITER.

Prenez soin de la secourir.

JUNON.

Vous l'aimez d'un amour trop tendre:
Non, elle ne peut trop souffrir.

JUPITER.

Quoi! le cœur de Junon, quelque grand qu'il puisse être,
Ne sauroit triompher d'une injuste fureur?

JUNON.

De la terre et du ciel Jupiter est le maître,
Et Jupiter n'est pas le maître de son cœur!

JUPITER.

Eh bien! il faut que je commence
A me vaincre en ce jour.

JUNON.

Vous m'apprendrez à me vaincre à mon tour.

JUPITER ET JUNON.

JUNON. { J'abandonnerai ma vengeance,
Rendez-moi votre amour.

JUPITER. { Abandonnez votre vengeance,
Je vous rends mon amour.

JUPITER.

Noires ondes du Styx, c'est par vous que je jure;

Fleuve affreux, écoutez le serment que je fais.
Si cette nymphe enfin reprend tous ses attraits;
Si Junon fait cesser les tourmens qu'elle endure,
Je jure que ses yeux ne troubleront jamais
De nos cœurs réunis la bienheureuse paix.
Noires ondes du Styx, c'est par vous que je jure;
Fleuve affreux, écoutez le serment que je fais.

JUNON.

Nymphe, je veux finir votre peine cruelle;
Que la Furie emporte aux enfers avec elle
Le trouble et les horreurs dont vos sens sont saisis.

(La Furie s'enfonce dans les enfers, et Io se trouve délivrée de ses peines.)

Après un rigoureux supplice,
Goûtez les biens parfaits que les dieux ont choisis;
Et, sous le nouveau nom d'Isis,
Jouissez d'un bonheur qui jamais ne finisse.

JUPITER ET JUNON.

Dieux, recevez Isis au rang des immortels;
Peuples voisins du Nil, dressez-lui des autels.

(Les divinités du ciel descendent pour recevoir Isis; les Peuples d'Égypte lui dressent un autel, et la reconnoissent pour la divinité qui les doit protéger.)

DIVINITÉS qui descendent du ciel dans la gloire; PEUPLES D'ÉGYPTE chantans, QUATRE ÉGYPTIENNES chantantes, PEUPLES D'ÉGYPTE dansans, QUATRE ÉGYPTIENNES dansantes.

CHŒUR DES DIVINITÉS.

Venez, divinité nouvelle.

CHŒUR DES PEUPLES D'ÉGYPTE.

Isis, tournez sur nous vos yeux.
Voyez l'ardeur de notre zèle.

CHOEUR DES DIVINITÉS.

La céleste cour vous appelle.

CHŒUR DES PEUPLES D'ÉGYPTE.

Tout vous révère dans ces lieux.

(Jupiter et Junon prennent place au milieu des divinités, et y font placer Isis.)

JUPITER ET JUNON.

Isis est immortelle;
Isis va briller dans les cieux;
Isis jouit avec les dieux
D'une gloire éternelle.

(Jupiter, Junon et les divinités remontent au ciel, et y conduisent Isis, dans le temps que les chœurs des divinités et des Peuples d'Égypte répètent ces quatre derniers vers.)

FIN D'ISIS.

PROSERPINE,

TRAGÉDIE LYRIQUE EN CINQ ACTES,

Représentée en 1680.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA PAIX.

Suite de la Paix.

LA FÉLICITÉ, L'ABONDANCE, les Jeux et les Plaisirs.

Jeux chantans

Plaisirs chantans.

Jeux et Plaisirs dansans.

LA DISCORDE.

Suite de la Discorde.

La Jalousie, la Haine, le Dépit, la Rage, le Désespoir, les Chagrins, etc.

Suivans de la Discorde chantans.

Suivans de la Discorde dansans.

LA VICTOIRE.

Suite de la Victoire.

Troupe de Victoires et de Héros.

PROLOGUE.

Le théâtre représente l'antre de la Discorde ; on y voit la Paix enchaînée : la Félicité, l'Abondance, les Jeux et les Plaisirs y accompagnent la Paix, et sont enchaînés comme elle.

LA PAIX.

Héros, dont la valeur étonne l'univers,
Ah ! quand briserez-vous nos fers ?
La Discorde nous tient ici sous sa puissance :
La barbare se plaît à voir couler nos pleurs.
Soyez touché de nos malheurs ;
Vous êtes dans nos maux notre unique espérance.
Héros, dont la valeur étonne l'univers,
Ah ! quand briserez-vous nos fers ?

LE CHOEUR.

Héros, dont la valeur étonne l'univers,
Ah ! quand briserez-vous nos fers ?

(La Haine, la Rage, les Chagrins, la Jalousie, le Dépit, le Désespoir et toute la suite de la Discorde témoignent les douceurs qu'ils trouvent dans l'esclavage où ils ont réduit la Paix.)

LA DISCORDE.

Soupirez, triste Paix, malheureuse captive ;
Gémissez, et n'espérez pas

Qu'un héros que j'engage en de nouveaux combats
Écoute votre voix plaintive :
Plus il moissonne de lauriers,
Plus j'offre de matière à ses travaux guerriers.
J'anime les vaincus d'une nouvelle audace ;
J'oppose à la vive chaleur
De son indomptable valeur
Mille fleuves profonds, cent montagnes de glace.
La Victoire, empressée à conduire ses pas,
Se prépare à voler aux plus lointains climats ;
Plus il la suit, plus il la trouve belle ;
Il oublie aisément pour elle
La Paix et ses plus doux appas.

LA PAIX ET SA SUITE.

O rigueurs inhumaines !
Faut-il ne voir jamais finir le triste cours
De nos malheurs et de nos peines !

LA DISCORDE ET SA SUITE.

Vos plaintes seront vaines ;
N'espérez jamais de secours.

LA PAIX ET SA SUITE.

Quel tourment de languir toujours
Sous de cruelles chaînes !

LA DISCORDE ET SA SUITE.

Vos plaintes seront vaines, etc.

(On entend un bruit de trompettes et de timbales.)

LA DISCORDE.

Ce bruit que la Victoire en ces lieux fait entendre
M'avertit qu'elle y va descendre.
Quel plaisir de lui faire voir
Mon ennemie au désespoir !

(La Victoire descend ; elle est accompagnée d'un grand nombre de Victoires et de Héros.)

LA VICTOIRE.

Venez, aimable Paix, le vainqueur vous appelle :
La Victoire devient votre guide fidèle ;
Venez dans un heureux séjour...
Vous, Discorde affreuse et cruelle,
Portez ses fers à votre tour.

LA VICTOIRE ET SA SUITE.

Venez, aimable Paix, le vainqueur vous appelle.

(La suite de la Victoire déchaîne la Paix et les divinités qui l'accompagnent, et enchaîne la Discorde et sa suite.)

LA PAIX ET SA SUITE.

Ah ! quel bonheur charmant !

LA DISCORDE ET SA SUITE.

Ah ! quel affreux tourment !

LA DISCORDE, enchaînée.

Orgueilleuse Victoire, est-ce à toi d'entreprendre
De mettre la Discorde aux fers ?
A quels honneurs, sans moi, peux-tu jamais prétendre ?

LA VICTOIRE.

Ah ! qu'il est beau de rendre

La paix à l'univers !

LA DISCORDE.

Tes soins pour le vainqueur pouvoient plus loin s'étendre;
Que ne conduisois-tu le héros que tu sers
Où cent lauriers nouveaux lui sont encore offerts?
La Gloire au bout du monde auroit été l'attendre.

LA VICTOIRE.

Ah ! qu'il est beau de rendre
La paix à l'univers !
Après avoir vaincu mille peuples divers,
Quand on ne voit pus rien qui puisse se défendre,
Ah ! qu'il est beau de rendre, etc.

LA SUITE DE LA VICTOIRE ET LA SUITE DE LA PAIX.

Après avoir vaincu, etc.

LA DISCORDE.

O cruel esclavage !
Je ne verrai donc plus de sang et de carnage !
Ah ! pour mon désespoir faut-il que le vainqueur
Ait triomphé de son courage !
Faut-il qu'il ne laisse à ma rage
Rien à dévorer que mon cœur !
O cruel esclavage !

LA SUITE DE LA DISCORDE.

O cruel esclavage !

LA VICTOIRE.

Au fond d'un gouffre plein d'horreur,
Que sous des fers pesans la Discorde gémisse....
Partagez son supplice,
Vous qui partagez sa fureur....
Et vous, triste séjour, changez; que tout ressente
Le pouvoir plein d'appas de la Paix triomphante.

(La Discorde et sa suite s'abîment dans des gouffres qui s'ouvrent sous leurs pas, et l'affreuse retraite de la Discorde se change en un palais agréable.)

LA PAIX ET SA SUITE.

Ah! quel bonheur charmant!

LA DISCORDE ET SA SUITE, en s'abîmant.

Ah! quel affreux tourment!

LA VICTOIRE ET LA PAIX.

Le vainqueur est comblé de gloire:
On doit l'admirer à jamais:
Il s'est servi de la Victoire
Pour faire triompher la Paix.

LA SUITE DE LA VICTOIRE ET LA SUITE DE LA PAIX.

Le vainqueur, etc.

(La suite de la Paix témoigne sa joie en dansant et en chantant.)

LA FÉLICITÉ ET L'ABONDANCE, ensemble.

Il est temps que l'Amour nous enchaîne;
Il sait vaincre les plus fiers vainqueurs.

Rendons-nous, la fuite est vaine;
Ce dieu charme tous les cœurs:
Il n'a point de bien sans peine,
Mais peut-on trop payer ses douceurs?
Dans les fers qu'Amour veut que l'on prenne
Tout est doux jusqu'aux plus tristes pleurs.
Rendons-nous, etc.

LA PAIX.

On a quitté les armes:
Voici le temps heureux
Des plaisirs pleins de charmes;
Voici le temps heureux
Des plaisirs et des jeux.
On ne versera plus de larmes;
Tous les cœurs seront sans alarmes;
Et, si l'on craint encor des tourmens rigoureux,
Ce sera seulement dans l'empire amoureux.
On a quitté les armes, etc.

LE CHŒUR.

On a quitté les armes, etc.

LA FÉLICITÉ.

Que l'amour est doux à suivre!
Quel plaisir de s'enflammer!
Un jeune cœur ne commence de vivre
Que du moment qu'il commence d'aimer.

Malheureux qui se délivre
D'un tourment qui sait charmer !
On reconnoît que l'on cesse de vivre,
En même temps que l'on cesse d'aimer.

LE CHŒUR.

On a quitté les armes, etc.

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE.

CÉRÈS.

CYANÉ, nymphe de Sicile, confidente de Cérès.

CRINISE, dieu de fleuve de Sicile.

MERCURE.

ARÉTHUSE, nymphe aimée d'Alphée.

ALPHÉE, dieu de fleuve, amant d'Aréthuse.

PROSERPINE, fille de Jupiter et de Cérès.

TROUPE DE NYMPHES.

TROUPE DE DIEUX DES BOIS.

TROUPE D'HABITANS DE SICILE.

PLUTON, dieu des enfers.

ASCALAPHE, fils du fleuve Achéron, et confident de Pluton.

TROUPE DE DIVINITÉS INFERNALES.

TROUPE DE SUIVANS DE CÉRÈS.

LES OMBRES HEUREUSES.

LES TROIS JUGES DES ENFERS.

LES TROIS FURIES.

JUPITER.

L'AMOUR, L'HYMÉNÉE, VÉNUS, PALLAS, APOLLON ET MARS.

TROUPE DE DIVINITÉS CÉLESTES.

TROUPE DE DIVINITÉS DE LA SUITE DE PLUTON.

VERTUMNE, FLORE ET POMONE.

TROUPE DE DIVINITÉS DE LA TERRE.

PROSERPINE,

TRAGÉDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le palais de Cérès.

SCÈNE I.

CÉRÈS, CYANÉ, CRINISE.

CÉRÈS.

Goutons, dans ces aimables lieux,
Les douceurs d'une paix charmante.
Les superbes géans, armés contre les dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante;
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassoient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante :
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage mourante;
Jupiter est victorieux,
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.
Goûtons, etc.

CÉRÈS, CYANÉ ET CRINISE.

Goûtons, etc.

CÉRÈS.

Prenez soin d'assembler tout ce qui suit mes lois;
Honorons le vainqueur d'une commune voix.

CÉRÈS, CYANÉ ET CRINISE.

Honorons le vainqueur d'une commune voix.

(Cyané et Crinise vont de deux côtés différens appeler les divinités et les peuples de la Sicile, pour venir ensemble célébrer la victoire de Jupiter.)

SCÈNE II.

(Mercure descend du ciel.)

MERCURE, CÉRÈS.

CÉRÈS.

Mercure, quel dessein vous fait ici descendre?

MERCURE.

Jupiter, près de vous, m'ordonne de me rendre.

CÉRÈS.

Non, non; à vos discours je n'ose ajouter foi.
Jupiter, après sa victoire,
Songe à tenir en paix l'univers sous sa loi :
Il est trop occupé de sa nouvelle gloire;
Eh! le moyen de croire
Qu'il songe encore à moi?

MERCURE.

Dans les soins les plus grands dont son âme est remplie,
Il se souvient toujours que vous l'avez charmé :
Il est mal aisé qu'on oublie

Ce qu'on a tendrement aimé.
Il admire les dons que vous venez de faire
En cent climats divers.
L'abondante Sicile, heureuse de vous plaire,
De vos riches moissons voit tous ses champs couverts;
Mais la mère des dieux se plaint que la Phrygie,
Qu'elle a toujours chérie,
Ne se ressente pas de vos soins bienfaisans,
Et c'est Jupiter qui vous prie
D'y porter vos divins présens.
Quelle gloire de voir qu'un dieu si grand implore
Votre favorable secours !

CÉRÈS.

Peut-être qu'il m'estime encore;
Mais il m'avoit promis qu'il m'aimeroit toujours.
L'amour qui pour lui m'anime
Devient plus fort chaque jour;
Est-ce assez d'un peu d'estime
Pour le prix de tant d'amour?

MERCURE.

Il sent l'ardeur qu'un tendre amour inspire,
Avec plaisir il se laisse enflammer :
Mais un amant chargé d'un grand empire
N'a pas toujours le temps de bien aimer.

CÉRÈS.

Quand de son cœur je devins souveraine,
N'avoit-il pas le monde à gouverner?
Et ne trouvoit-il pas sans peine
Du temps de reste à me donner?
Je l'ai vu sous mes lois, ce dieu si redoutable,

Je l'ai vu plein d'empressement.
Ah! qu'il seroit aimable,
S'il aimoit constamment!

MERCURE.

Son amour craint de trop paroître;
Dans le ciel on l'observe avec des yeux jaloux.

CÉRÈS.

De quels dieux n'est-il pas le maître?
Ne les fait-il pas trembler tous?
Que vous l'excusez mal quand mon amour l'accuse!
S'il pouvoit avoir quelque excuse,
Mon cœur la trouveroit mille fois mieux que vous.
Allez; à ses désirs il faut que je réponde:
Je quitte une paix profonde
Qui m'offre ici mille appas;
Que ne quitteroit-on pas
Pour plaire au maître du monde?

CÉRÈS ET MERCURE.

Que ne quitteroit-on pas, etc.

(Mercure s'envole pour aller au ciel retrouver Jupiter.)

SCÈNE III.

ARÉTHUSE, CÉRÈS.

CÉRÈS.

La Phrygie a besoin de mes dons précieux,
Et je laisse avec vous Proserpine en ces lieux:
J'ai peine à la quitter, cette fille si chère....

ARÉTHUSE.

Je suis dans la Sicile une nymphe étrangère;

Je viens vous conjurer de m'en laisser partir.

CÉRÈS.

Non, Aréthuse, non, je n'y puis consentir.

ARÉTHUSE.

Alphée à mon repos a déclaré la guerre :
Diane, propice à mes vœux,
En vain, pour me cacher à ce fleuve amoureux,
Fit ouvrir le sein de la terre;
Il n'est point de détours dans l'ombre des enfers
Que son amour n'ait découverts.
Je l'ai trouvé partout; et sous des mers profondes
J'ai vu ses flots brûlans suivre mes froides ondes ;
Je veux le fuir encore au bout de l'univers.

CÉRÈS.

Les soins d'un amour extrême
Devroient moins vous alarmer;
Vous craignez trop qu'on vous aime :
Ne craignez-vous point d'aimer?
Vous rougissez, Aréthuse !
Votre rougeur vous accuse.
Il est aisé de voir, dans ce trouble fatal,
Le péril où l'Amour en ce lieu vous expose.

ARÉTHUSE.

Le dangereux Amour ! que je lui veux de mal
Du trouble qu'il me cause !

CÉRÈS.

Avec Alphée ici je veux vous arrêter.

ARÉTHUSE.

Eh ! de grâce, aidez-moi plutôt à l'éviter.
Je crains enfin qu'il ne m'engage,

Et sa constance me fait peur.
Non, si je le vois davantage,
Je ne réponds plus de mon cœur.

CÉRÈS.

Aimez sans vous contraindre;
Aimez à votre tour.
C'est déjà ressentir l'amour
Que de commencer à le craindre.

CÉRÈS ET ARÉTHUSE.

C'est déjà ressentir l'amour, etc.

CÉRÈS.

Je vais voir Proserpine, et partir promptement;
Demeurez avec elle en un lieu si charmant.
Pour fuir l'Amour qui vous appelle
Ne cherchez plus de vains détours:
Aimez un amant fidèle;
On n'en trouve pas toujours.

(Cérès va voir Proserpine avant que de partir pour aller en Phrygie.)

SCÈNE IV.

ARÉTHUSE.

Vaine fierté, foible rigueur,
Que vous avez peu de puissance
Contre l'amour et la constance!
Vaine fierté, foible rigueur,
Ah! que vous gardez mal mon cœur!
En vain par vos conseils je me fais violence;
Je combats vainement une douce langueur:
Hélas! vous m'engagez à faire résistance,

Et vous me laissez sans défense
Au pouvoir de l'Amour vainqueur.
Vaine fierté, foible rigueur,
Que vous avez peu de puissance
Contre l'amour et la constance!
Vaine fierté, foible rigueur,
Ah! que vous gardez mal mon cœur!...
Je vois Alphée, ô dieux! où sera mon asile?
Mon cœur est déjà charmé,
Et ma fuite est inutile:
Hélas! qu'il est difficile
De fuir un amant aimé!...
Il approche; je tremble. Ah! faut-il qu'il jouisse
Du trouble honteux où je suis?...
Pardonne, Amour, si je le fuis:
J'en ressens un cruel supplice;
Mais, n'importe, je veux l'éviter si je puis.

SCÈNE V.

ALPHÉE, ARÉTHUSE.

ALPHÉE.

Arrêtez, nymphe trop sévère;
Ne fuyez plus d'une course légère
Les soins trop empressés de mon cœur amoureux:
N'ayez plus contre moi ni chagrin ni colère;
J'ai résolu de ne vous plus déplaire,
Et je vais étouffer mon amour malheureux.

ARÉTHUSE.

Alphée!...

ALPHÉE.

Alphée enfin vous arrête, inhumaine!
Mais vous vous arrêtez pour voir briser sa chaîne.
C'en est fait, mes fers sont rompus.

ARÉTHUSE.

Alphée! est-il bien vrai?

ALPHÉE.

N'en doutez point, cruelle!
Je le reprends, ce cœur trop tendre et trop fidèle,
Ce cœur trop rebuté par de cruels refus.

ARÉTHUSE.

Alphée! est-il bien vrai que vous ne m'aimiez plus?

ALPHÉE.

Ingrate! il est trop vrai, mon cœur rompt avec peine
Des nœuds qu'il a trouvés si beaux;
Mais, de peur qu'il ne les reprenne,
Je le veux engager en des liens nouveaux.
J'ai vu l'aimable Proserpine:
On connoît, à l'éclat de sa beauté divine,
Que du maître des dieux elle a reçu le jour.
Rendez-lui grâce;
C'est elle qui vous débarrasse
De mon fâcheux amour.

ARÉTHUSE.

Si Proserpine est belle,
Son cœur est fier et rigoureux;
Votre chaîne nouvelle
Ne vous rendra pas plus heureux.

ALPHÉE.

N'importe; je veux bien souffrir sous son empire.

Vous ne m'avez déjà que trop accoutumé
Au rigoureux martyre
D'aimer sans être aimé.
Proserpine vous aime, et j'ose au moins prétendre
Que vous me servirez dans cet engagement.
Vous savez si mon cœur est tendre !
Vous avez éprouvé s'il aime constamment !

ARÉTHUSE, voulant fuir Alphée qui la suit.

Non, je ne veux jamais entendre
Parler ni d'amour, ni d'amant...
Me suivrez-vous sans cesse ?

ALPHÉE.

Me fuirez-vous toujours ?
L'ingrate Aréthuse me laisse
Sans espoir de secours !
C'est un feu nouveau qui me presse.

ARÉTHUSE.

Me suivrez-vous sans cesse ?

ALPHÉE.

Me fuirez-vous toujours ?

SCÈNE VI.

PROSERPINE, ALPHÉE, ARÉTHUSE, CYANÉ, CRINISE; TROUPES DE DIVINITÉS ET DE PEUPLES DE SICILE, NYMPHES ET DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX, chantantes; HABITANS DE SICILE chantans, UN CONDUCTEUR DE LA FÊTE ET DES HABITANS DE SICILE, dansans.

PROSERPINE.

Cérès va nous ôter sa divine présence;
Ces lieux vont perdre leurs attraits...
Cérès, favorable Cérès,
Faites cesser bientôt votre cruelle absence:
Cérès, favorable Cérès,
Écoutez nos tristes regrets.

LE CHŒUR.

Cérès, favorable Cérès, etc.

SCÈNE VII.

CÉRÈS, PROSERPINE, ALPHÉE, ARÉTHUSE, CYANÉ, CRINISE; TROUPES DE DIVINITÉS ET DE PEUPLES.

CÉRÈS, sur son char tiré par des dragons ailés.

Vous, qui voulez pour moi signaler votre zèle,
Ne troublez point la paix de cet heureux séjour.
Je presse mon départ pour hâter mon retour:
Accompagnez ma fille avec un soin fidèle;
Changez vos tristes chants en de charmans concerts;

Que j'entende en partant, dans le milieu des airs,
Éclater la gloire nouvelle
Du plus grand dieu de l'univers.

(Elle s'envole.)

SCÈNE VIII.

PROSERPINE, ALPHÉE, ARÉTHUSE, CYANÉ, CRINISE; TROUPES DE DIVINITÉS, TROUPE DE PEUPLES.

PROSERPINE ET LE CHŒUR.

Célébrons la victoire
Du plus puissant des dieux;
Qu'un trophée éternel conserve la mémoire
D'un triomphe si glorieux.
Célébrons la victoire
Du plus puissant des dieux;
Faisons retentir jusqu'aux cieux
Le bruit éclatant de sa gloire.
Célébrons, etc.

(On danse autour d'un trophée qu'on élève en l'honneur de Jupiter, et que l'on forme du débris des armes monstrueuses des géans vaincus.)

(Sur la fin de cette fête, on entend un tremblement de terre qui fait tomber une partie du palais de Cérès.)

PROSERPINE ET LE CHŒUR.

Ce palais va tomber : ô dieux! la terre s'ouvre!
Quels tremblemens affreux!
L'enfer découvre
Ses gouffres ténébreux...
Jupiter, lancez le tonnerre;

Renversez, par de nouveaux coups,
Le chef audacieux des enfans de la terre;
Il veut se relever pour s'armer contre vous.
Achevez d'étouffer la guerre :
Jupiter, lancez le tonnerre.

(Le tonnerre tombe sur le mont Etna, qui paroît dans l'éloignement, et ce coup achève d'accabler le chef des géans, qui s'efforçoit de se relever.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente les jardins de Cérès.

SCÈNE I.

CRINISE, ALPHÉE.

CRINISE.

JUPITER a dompté les géans pour jamais.
Ce beau séjour brille de nouveaux charmes;
Tout y ressent le retour de la Paix.
Ah! que le repos a d'attraits
Après de mortelles alarmes!

ALPHÉE.

La Paix, dans ces beaux lieux, m'offre en vain mille appas:
L'Amour en rend pour moi la douceur inutile;
Cruel Amour, hélas!
Que me sert-il de voir tout le monde tranquille,
Si mon cœur ne l'est pas?

CRINISE.

Vous changez, vous quittez une nymphe inhumaine:
Votre cœur ne risque rien
A choisir une autre chaîne;
C'est toujours un bien
De changer de peine.

ALPHÉE.

Heureux qui peut être inconstant!

Rebuté des rigueurs d'une haine éternelle,
J'ai voulu la quitter, cette beauté cruelle,
Et j'éprouve qu'en la quittant
Mon cœur est encor moins content.
J'ai feint de ressentir une flamme nouvelle :
J'ai fait voir à ses yeux un dépit éclatant;
Mais, hélas! dans le même instant,
Je brûlois en secret, je languissois pour elle,
Et je ne l'aimai jamais tant.
Qu'il coûte cher d'être fidèle!
Heureux qui peut être inconstant!

CRINISE ET ALPHÉE.

Qu'il coûte cher, etc.

CRINISE.

Quelqu'un vient; gardez le silence.

ALPHÉE.

C'est Ascalaphe qui s'avance.
Pour quelque soin pressant il quitte les enfers;
Il n'a de mon amour que trop de connoissance.
Où n'ai-je point porté la honte de mes fers?

(Crinise sort.)

SCÈNE II.

ASCALAPHE, ALPHÉE.

ALPHÉE.

Venez goûter ici le doux air qu'on respire.

ASCALAPHE.

Je dois suivre le dieu de l'infernal empire.
La terre, par ses tremblemens,

Vient d'ébranler les fondemens
De nos demeures sombres.
Pluton a voulu voir si la clarté des cieux
Ne s'ouvre point de passage en ces lieux
Pour aller aux enfers effaroucher les Ombres.
Il me permet de voir Aréthuse un moment.

ALPHÉE.

D'où vous vient tant d'empressement?

ASCALAPHE.

Je l'ai vue aux enfers; que je la trouvois belle!

ALPHÉE.

L'ingrate me fuyoit; elle est toujours cruelle!

ASCALAPHE.

Ses cruautés pour vous, ses soins pour fuir vos pas
Ont encore à mes yeux augmenté ses appas.

ALPHÉE.

Les flammes amoureuses
Descendent-elles jusqu'à vous?
L'Amour veut un séjour plus doux
Que vos demeures ténébreuses.

ASCALAPHE.

L'astre brillant qui vous luit
Finit son cours dans les ondes :
Il ne peut percer la nuit
De nos demeures profondes;
Mais il n'est point de séjour
Impénétrable à l'Amour.

ALPHÉE.

Qu'espérez-vous d'une âme si sévère?
Mon amour ne peut l'émouvoir.

ASCALAPHE.

Si vous ne savez pas le secret de lui plaire,
Un autre pourra le savoir.

ALPHÉE.

Saurez-vous de son cœur vaincre la résistance?
Est-ce aux enfers qu'on apprend ce secret?

ASCALAPHE.

On apprend aux enfers à garder le silence,
Et l'on y sait être discret:
La nymphe que je cherche avec soin vous évite;
Pour la trouver il faut que je vous quitte.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ALPHÉE.

Amans qui n'êtes point jaloux,
Que votre sort est doux!
L'Amour m'a fait gémir sous une dure chaîne;
Mais quand je me plaignois de ses funestes coups,
Je ne connoissois pas le plus cruel de tous.
Un autre aime Aréthuse, et ne craint point sa haine;
Et je vois sur moi seul tomber tout son courroux!
C'étoit peu du malheur d'aimer une inhumaine;
Le bonheur d'un rival a redoublé ma peine.
Amans qui n'êtes point jaloux,
Que votre sort est doux!

SCÈNE IV.

ARÉTHUSE, ALPHÉE.

ALPHÉE.

INGRATE! écoutez-moi; je ne veux plus me plaindre,
Je ne vous dirai rien qui vous puisse alarmer.

ARÉTHUSE.

Vous cessez de m'aimer;
Je cesse de vous craindre.

ALPHÉE.

Ascalaphe vous cherche ici;
Bientôt vous le verrez paroître:
Aréthuse, peut-être,
Vous le cherchez aussi?

ARÉTHUSE.

L'aimable Proserpine en votre âme a fait naître
Une nouvelle ardeur:
Si vous ne m'aimez plus, que vous sert de connoître
Le secret de mon cœur?

ALPHÉE.

Faut-il que votre cœur, à l'Amour moins rebelle,
Récompense un amant sans éprouver sa foi?
Si ce bien eût été le prix du plus fidèle,
Ah! vous savez, cruelle,
Qu'il n'étoit dû qu'à moi.

ARÉTHUSE.

Votre nouvelle chaîne est si belle et si forte!
Pourquoi songer encore à des liens rompus?
Que vous importe

Qu'un autre emporte
Un prix qui ne vous touche plus?

ALPHÉE.

Vous avez fui les soins de mon amour extrême;
Vous m'avez ôté tout espoir:
Si je disois que je vous aime,
Vous m'ôteriez encor le plaisir de vous voir.

ARÉTHUSE ET ALPHÉE.

C'est une} autre que moi qui règne dans votre âme;
C'est un }
Vous trouvez d'autres nœuds plus doux....
En vain je veux cacher ma flamme,
Mon amour paroît trop dans mes transports jaloux:
Non, je ne puis aimer que vous.

SCÈNE V.

ASCALAPHE, ARÉTHUSE, ALPHÉE.

ARÉTHUSE.

Est-il vrai que mon cœur soit en votre puissance?

ASCALAPHE.

Je vous aime sans espérance;
J'ai voulu soulager mon mal
Par le chagrin de mon rival.
Dans les enfers c'est ainsi qu'on en use;
Mes maux n'ont pu trouver d'autre adoucissement.
Pardonnez-moi, belle Aréthuse,
Je ne suis pas le seul qui se vante en aimant
De posséder un cœur qu'on lui refuse;
Mais Alphée aujourd'hui n'est plus tant rebuté;

Vous ne fuyez plus sa présence.

ARÉTHUSE.

Pour punir votre vanité,
Je veux que vous voyiez triompher sa constance.

ASCALAPHE.

En lui donnant la préférence,
Vous me rendez la liberté.
Le dépit qui me possède
Me guérira promptement;
Vous en faites mon tourment,
Et j'en ferai mon remède.

ALPHÉE, ARÉTHUSE ET ASCALAPHE, ensemble.

ALPHÉE, ARÉTHUSE. } Pour être heureux, il faut qu'on aime bien.
ASCALAPHE. Pour être heureux, il faut qu'on n'aime rien.

ASCALAPHE.

Mais Pluton va bientôt rentrer dans son empire;
Il passe en ces lieux : il admire
Les charmes d'un séjour si doux.

SCÈNE VI.

PLUTON, ARÉTHUSE, ASCALAPHE, ALPHÉE.

PLUTON.

DEMEUREZ, Aréthuse.... Alphée, éloignez-vous.
(Alphée se retire.)
Les efforts d'un géant qu'on croyoit accablé
Ont fait encor gémir le ciel, la terre et l'onde.
Mon empire s'en est troublé;
Jusqu'au centre du monde

Mon trône en a tremblé.
L'affreux Typhon, avec sa vaine rage,
Trébuche enfin dans des gouffres sans fonds.
L'éclat du jour ne s'ouvre aucun passage
Pour pénétrer les royaumes profonds
Qui me sont échus en partage.
Le ciel ne craindra plus que ses fiers ennemis
Se relèvent jamais de leur chute mortelle;
Et du monde ébranlé par leur fureur rebelle
Les fondemens sont raffermis.
Je puis faire goûter une paix éternelle
Aux peuples souterrains que le sort m'a soumis.
Mais par vos soins puis-je voir Proserpine
Avant que de quitter cet aimable séjour ?

ARÉTHUSE.

Cette fière beauté s'obstine
A fuir les amans et l'Amour.
Dans l'innocent repos de cette solitude,
Elle évite les dieux
De la terre et des cieux :
Jugez de son inquiétude
Si le dieu des enfers paroissoit à ses yeux !...
Caché sous cet épais feuillage,
Vous pourriez la voir un moment.

PLUTON.

Allez ; il suffira que votre soin l'engage
A venir dans ce lieu charmant ;
Et si je puis la voir, il n'importe comment.

(Aréthuse sort.)

SCÈNE VII.

PLUTON, ASCALAPHE.

ASCALAPHE.

J'ai peine à concevoir d'où vient le trouble extrême
Où le cœur de Pluton semble s'abandonner.

PLUTON.

Tu peux t'en étonner;
J'en suis surpris moi-même.
J'ai trouvé Proserpine en visitant ces lieux;
Les pleurs couloient de ses beaux yeux:
Elle fuyoit interdite et tremblante.
Pour implorer l'assistance des dieux,
Elle tournoit ses regards vers les cieux;
Sa douleur et son épouvante
Rendoient encor sa beauté plus touchante.
Les accens plaintifs de sa voix
Ont ému mon cœur inflexible.
Qu'un cœur fier est troublé, quand il devient sensible
Pour la première fois!

ASCALAPHE.

Contre l'Amour quel cœur peut se défendre?
Le temps d'aimer n'est pas connu:
Il faut l'attendre.
Quand ce temps fatal est venu,
Il faut se rendre.
Contre l'Amour quel cœur peut se défendre?

PLUTON.

De ce dieu si puissant je méprisois les feux;

J'éprouve enfin sa vengeance cruelle.
Je l'ai vu, ce dieu dangereux;
Il suivoit Proserpine, il voloit après elle;
J'ai vu de sa fatale main
Partir un trait de flamme:
J'ai voulu l'éviter en vain;
Le coup a pénétré jusqu'au fond de mon âme.

ASCALAPHE.

L'Amour a surmonté le maître des enfers;
Il n'a plus rien à vaincre après cette victoire.

PLUTON ET ASCALAPHE.

L'Amour, comblé de gloire,
Triomphe de tout l'univers.

SCÈNE VIII.

PROSERPINE, CYANÉ, ARÉTHUSE, PLUTON, ASCALAPHE; TROUPE DE NYMPHES DE LA SUITE DE PROSERPINE chantantes et dansantes.

PROSERPINE ET SES NYMPHES.

Les beaux jours et la paix
Sont revenus ensemble.

PLUTON.

La troupe des Nymphes s'assemble;
Retirons-nous sous ce feuillage épais.

(Pluton et Ascalaphe se retirent et se cachent; et Proserpine et ses Nymphes s'avancent en dansant et en chantant.)

Les beaux jours et la paix
Sont revenus ensemble;
On ne voit plus de cœur qui tremble;

Tout rit dans ces lieux pleins d'attraits.
Les beaux jours, etc.

(Proserpine et ses Nymphes continuent leurs danses et leurs chants.)

PROSERPINE.

Belles fleurs, charmant ombrage,
Il ne faut aimer que vous.

LE CHOEUR.

On ne trouve rien de doux
Quand on est dans l'esclavage.

PROSERPINE.

Belles fleurs, etc.

LE CHOEUR.

Les amans n'ont en partage
Que langueurs, que soins jaloux.

PROSERPINE.

Belles fleurs, etc.

LE CHOEUR.

Belles fleurs, etc.

PROSERPINE.

Quand un cœur est trop sensible,
Rien ne peut le rendre heureux.

LE CHOEUR.

Dans les plus aimables nœuds
On n'a point de bien paisible.

PROSERPINE.

Quand un cœur, etc.

LE CHOEUR.

C'est toujours un mal terrible
Que l'ardeur des plus beaux feux.

PROSERPINE.

Quand un cœur, etc.

LE CHŒUR.

Quand un cœur, etc.

PROSERPINE.

Que notre vie
Doit faire envie!
Le vrai bonheur
Est de garder son cœur.
Le jour n'éclaire
Que pour nous plaire:
Ces arbres verds
Ont le plus beau feuillage;
Et mille oiseaux divers,
Dans ce bocage,
Imitent nos concerts
Par leur ramage.
Que notre vie, etc.
Tout s'intéresse
Dans nos désirs;
Jamais l'Amour ne nous blesse:
Les doux plaisirs
Sont pour les cœurs sans foiblesse.
Que notre vie, etc.

LE CHŒUR.

Que notre vie, etc.
Pour nous défendre
D'un amour tendre,
Avec fierté,
Nous avons pris les armes;

Nos biens n'ont point coûté
De tristes larmes :
La liberté
N'a jamais que des charmes.
Que notre vie, etc.

PROSERPINE.

Nous reverrons bientôt Cérès dans ces beaux lieux;
Il faut lui préparer des guirlandes nouvelles.
Séparons-nous ; voyons qui sait le mieux
Assortir les fleurs les plus belles.

LE CHŒUR DES NYMPHES.

Voyons qui sait le mieux, etc.

(Les Nymphes s'écartent ; Proserpine et Cyané cueillent des fleurs.)

SCÈNE IX.

PLUTON, PROSERPINE, ASCALAPHE, CYANÉ ;
TROUPE DE DIVINITÉS DES ENFERS.

PLUTON.

Infernales divinités,
Secondez mon amour; sortez.

(Une troupe de divinités infernales sort de la terre, et le char de Pluton paroît en même temps.)

PROSERPINE.

Ciel ! prenez ma défense.

PROSERPINE ET CYANÉ.

O ciel ! protégez l'innocence.

PLUTON, ASCALAPHE ET LES DIVINITÉS INFERNALES.

Proserpine, ne craignez pas
Un dieu charmé de vos appas.

CYANÉ, retenant Proserpine.

Quelle barbare violence !

PLUTON.

Nymphe, crains ma vengeance :
Sous peine de perdre la voix,
Garde-toi de parler de tout ce que tu vois.

(L'écharpe de Proserpine demeure dans les mains de Cyané, et Pluton fait placer Proserpine près de lui sur son char.)

PROSERPINE.

Ciel ! prenez ma défense.

PROSERPINE ET CYANÉ.

O ciel ! protégez l'innocence.

PLUTON, ASCALAPHE ET LES DIVINITES INFERNALES, descendant aux enfers avec Proserpine.

Proserpine, ne craignez pas
Un dieu charmé de vos appas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le mont Etna vomissant des flammes, et les lieux d'alentour.

SCÈNE I.

ALPHÉE, ARÉTHUSE, CRINISE; TROUPES DE NYMPHES, TROUPE DE DIEUX DES BOIS.

(Tous ensemble.)

PROSERPINE, répondez-nous;
Hélas! en quels lieux êtes-vous?
O disgrâce cruelle!
L'écho fidèle
Au fond des bois
Répond à notre voix....
Proserpine, ah! faut-il qu'en vain on vous appelle!
Proserpine, répondez-nous, etc.

(Crinise, les Nymphes et les Dieux des bois se retirent.)

SCÈNE II.

ARÉTHUSE, ALPHÉE.

ARÉTHUSE.

N'AUROIS-JE point innocemment
Causé tant de cris et de larmes?
D'un désir curieux je n'ai point pris d'alarmes:

Qui croiroit que Pluton pût devenir amant?
Il demandoit à voir Proserpine un moment;
Je crains qu'il n'ait trop vu ses charmes.
Ce n'est que par mes soins que Cérès peut savoir
Si le dieu des enfers tient sa fille captive:
Il m'est permis d'aller sur l'infernale rive.
Adieu : dans peu de temps j'espère vous revoir.

ALPHÉE.

Pouvez-vous oublier qu'il faut que je vous suive?
J'ai sans cesse suivi vos pas,
Quand j'excitois votre colère;
Quand j'ai cessé de vous déplaire,
Pourrois-je ne vous suivre pas?

ARÉTHUSE.

Du maître des enfers je veux aller me plaindre;
Craignez, en me suivant, d'attirer son courroux.

ALPHÉE.

Pour moi rien n'est tant à craindre
Que d'être éloigné de vous.
Que l'absence de ce qu'on aime
Est un supplice rigoureux
Pour les cœurs amoureux!
Tout autre mal cède à ce mal extrême;
Et l'enfer même
N'a rien de plus affreux
Que l'absence de ce qu'on aime.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Le bonheur est partout où l'Amour est en paix.
Ne nous quittons jamais.

SCÈNE III.

ALPHÉE, ARÉTHUSE, CRINISE; TROUPE DE NYMPHES ET DE DIEUX DES BOIS.

(Tous ensemble.)

Cérès revient : ah ! quelle peine !
Cachons-nous à ses yeux.
Sa fille n'est plus dans ces lieux ;
Son espérance est vaine.
Que lui pourrons-nous dire ? ô dieux !
Cérès revient : ah ! quelle peine !
Cachons-nous à ses yeux.

(Les Nymphes et les Dieux des bois se cachent : Alphée et Aréthuse descendent aux enfers ; le char volant de Cérès s'arrête, et la déesse en descend.)

SCÈNE IV.

CÉRÈS.

Je vais revoir ma fille ; elle est dans ces campagnes :
Je viens d'y voir les nymphes ses compagnes.
Je vais goûter près d'elle un sort doux et charmant.
Hélas ! qu'un tendre amour accroît l'empressement
De la tendresse maternelle !
Proserpine est pour moi le gage précieux
De l'amour du plus grand des dieux :
C'est Jupiter que j'aime en elle.
J'ai rendu les humains heureux ;
Mes travaux ont comblé leurs vœux :
Il m'est permis enfin d'être heureuse moi-même.

Après avoir acquis un immortel honneur :
Quand chacun par mes soins goûte un bonheur extrême,
Qu'il m'est doux de songer à mon propre bonheur !...
Les nymphes de ces lieux semblent fuir ma présence...
Proserpine ! ma fille ! ah ! quel triste silence !
Est-ce ainsi qu'on devoit, dans cet heureux séjour,
Se réjouir de mon retour ?...
Venez, nymphes, venez ; que ma fille s'avance :
Venez, dieux des bois, venez tous !

SCÈNE V.

CÉRÈS, CRINISE ; TROUPE DE NYMPHES ET DE DIEUX DES BOIS.

CÉRÈS.

Ma fille n'est pas avec vous ?
Quoi donc ! est-ce le soin que vous en deviez prendre ?
Rendez-moi Proserpine... Au lieu de me la rendre,
Vous m'offrez seulement des soupirs et des pleurs.

LE CHŒUR.

O Cérès ! ô mère trop tendre !
Ah ! quelles seront vos douleurs !

CÉRÈS.

Ciel ! on m'ôte ma fille ! Et qui l'ose entreprendre ?

TROUPE DE NYMPHES.

Nous n'avons pu l'apprendre,
Et l'on a pris le temps que nous cueillions des fleurs.

CÉRÈS.

J'ai cru qu'un doux repos devoit ici m'attendre :
Je n'y retrouve, hélas ! que de cruels malheurs.

LE CHŒUR.

O Cérès ! etc.

SCÈNE VI.

CYANÉ, CÉRÈS, CRINISE; TROUPE DE NYMPHES ET DE DIEUX DES BOIS.

CYANÉ.

Je ressens vos ennuis, et j'en suis trop atteinte;
Quoi qu'il puisse arriver, vous allez tout savoir:
Il faut que mon devoir
L'emporte sur ma crainte.

CÉRÈS.

Parle, ma chère Cyané;
Soulage un cœur infortuné.

CYANÉ.

J'ai suivi Proserpine, et j'ai pris sa défense:
Hélas ! tous mes efforts pour elle ont été vains;
Son écharpe est entre mes mains.

CÉRÈS.

Ce cher et triste objet presse encor ma vengeance:
Hâte-toi de nommer l'ennemi qui m'offense.

CYANÉ.

C'est... c'est...

CÉRÈS.

Achève.

CYANÉ.

C'est...

(La voix lui manque, et elle est transformée en ruisseau.

CÉRÈS ET LE CHOEUR.

Ah! quel malheur nouveau!
Cyané perd la voix, et n'est plus qu'un ruisseau.

SCÈNE VII.

CÉRÈS, CRINISE; TROUPE DE NYMPHES ET DE DIEUX DES BOIS.

CÉRÈS.

O malheureuse mère!

LE CHOEUR.

O trop malheureuse Cérès!

CÉRÈS.

Les dieux n'ont pu souffrir qu'une nymphe sincère
M'ait découvert mes ennemis secrets!
Je ne saurai donc pas sur qui lancer les traits
De ma juste colère!
On me ravit une fille si chère!
Jupiter dans les cieux, sourd à mes vains regrets,
Ne ressent plus qu'il est son père!
O malheureuse mère!

LE CHOEUR.

O trop malheureuse Cérès!

CÉRÈS.

Ah! quelle injustice cruelle!
O dieux! pourquoi m'arrachez-vous
Un bien que je trouvois si doux?
De cette audace criminelle
Est-ce Apollon ou Mars que je dois soupçonner?
Leurs mères en fureur n'ont pu me pardonner

D'avoir une fille si belle.
Dois-je accuser l'Amour ? et sert-il aujourd'hui
A me ravir un bien que je tenois de lui ?
Trahiroit-il mon cœur fidèle ?
Ah ! quelle injustice cruelle ! etc.
Par mes soins les champs de Cybèle
De fruits et de moissons viennent d'être couverts :
De mes dons précieux la richesse nouvelle
Brille, par mes travaux, en cent climats divers;
Et quand de tant de biens j'ai comblé l'univers,
Les dieux percent mon cœur d'une douleur mortelle.
Ah ! quelle injustice cruelle ! etc.
Après un si sensible outrage,
Mon cœur désespéré s'abandonne à la rage.
Du monde trop heureux je veux troubler la paix :
Brûlons, ravageons tout; détruisons mes bienfaits.

SCÈNE VIII.

CÉRÈS; TROUPE DE NYMPHES ET DE DIEUX CHAMPÊTRES, TROUPE DE SUIVANS DE CÉRÈS, TROUPE DE PEUPLES DE SICILE.

(Les suivans de Cérès rompent les arbres, en prennent des branches, et en font des flambeaux, qu'ils allument au feu qui sort du mont Etna; ils brûlent les blés, malgré les efforts et les cris des Nymphes, des Dieux champêtres et des peuples.)

CÉRÈS, tenant deux flambeaux allumés.

Que tout se ressente
De la fureur que je sens.

LE CHŒUR.

Quel crime avons-nous fait ? Divinité puissante,

Écoutez les clameurs des peuples gémissans.

CÉRÈS.

J'ai fait du bien à tous ; ma fille est innocente,
Et pour toucher les dieux nos cris sont impuissans :
J'entendrai sans pitié les cris des innocens.
Que tout se ressente, etc.

LE CHŒUR.

Ah ! quelle épouvantable flamme !
Ah ! quel ravage affreux !

CÉRÈS.

Portons partout l'horreur qui règne dans mon âme ;
Portons partout d'horribles feux.

LE CHŒUR.

Ah ! quelle épouvantable flamme ! etc.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente les Champs-Élysées.

SCÈNE I.

OMBRES HEUREUSES, chantant et jouant de la flûte.

CHŒUR DES OMBRES HEUREUSES.

Loin d'ici, loin de nous,
Tristes ennuis, importunes alarmes;
Gardez-vous, gardez-vous
D'interrompre la paix dont nous goûtons les charmes:
Gardez-vous, gardez-vous
De troubler un bonheur si doux.

DEUX OMBRES HEUREUSES.

O bienheureuse vie!
Vous ne nous serez point ravie,
O doux plaisirs dont nos vœux sont comblés!
Vous ne serez jamais troublés.

DEUX AUTRES OMBRES HEUREUSES.

Ah! que ces demeures sont belles!
Que nous y passons d'heureux jours!
Quelle félicité pour les amans fidèles!
Ici les amours éternelles
Ont toujours les douceurs des nouvelles amours.
Ah! que ces demeures sont belles! etc.

DEUX AUTRES OMBRES HEUREUSES.

Dans ces beaux lieux tout nous enchante;
Les plaisirs y suivent nos pas,
Et plus on en jouit, plus le désir augmente
D'en goûter les appas.

LE CHŒUR DES OMBRES HEUREUSES.

O bienheureuse vie! etc.

SCÈNE II.

PROSERPINE, ASCALAPHE; LES OMBRES HEUREUSES.

PROSERPINE.

Ma chère liberté, que vous aviez d'attraits!
En vous perdant, hélas! que mon âme est atteinte
De douleur, de trouble et de crainte!
Ma chère liberté, que vous aviez d'attraits!
Faut-il vous perdre pour jamais?...
Ombres, que j'interromps, souffrez ma triste plainte;
Ce n'est pas pour mon cœur que vos plaisirs sont faits.
Plaignez-vous avec moi du dieu qui m'a contrainte
De troubler la douceur de votre heureuse paix.
Ma chère liberté, etc.

ASCALAPHE.

Aimez qui vous aime;
Rien n'est si charmant.
Pluton n'est pas un dieu sujet au changement:
Il vous offre son cœur avec son diadême.
Aimez qui vous aime, etc.

LE CHŒUR DES OMBRES.

Aimez qui vous aime, etc.

PROSERPINE.

Que n'est-il satisfait de sa grandeur suprême !
J'étois heureuse sans amant ;
Mon cœur se contentoit de régner sur lui-même.

ASCALAPHE ET LES OMBRES.

Aimez qui vous aime, etc.

PROSERPINE.

Ah ! sans la liberté, sans sa douceur extrême,
Tout autre bien est un cruel tourment.

ASCALAPHE ET LES OMBRES.

Aimez qui vous aime, etc.

(Les Ombres heureuses sortent.)

SCÈNE III.

ARÉTHUSE, ALPHÉE, PROSERPINE, ASCALAPHE.

PROSERPINE.

Est-ce une illusion dont le charme m'abuse ?
Est-ce toi, ma chère Aréthuse ?

ARÉTHUSE.

Pluton veut qu'avec vous nous demeurions ici ;
Nous suivons, sans effort, la loi qu'il nous impose.

ALPHÉE.

Ce dieu veut soulager le chagrin qu'il vous cause,
Et croit que, par nos soins, il peut être adouci.

ARÉTHUSE.

Il attend, pour vous voir, que de votre colère

Les premiers transports soient calmés.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Le dieu que vous charmez
Ne songe qu'à vous plaire.

PROSERPINE, à Aréthuse.

Que devient pour l'amour ton mépris éclatant?
Cet amant près de toi goûte un bonheur paisible.

ARÉTHUSE.

Rien n'est impossible
A l'amour constant.
En vain je présumois tant
D'avoir un cœur invincible.
Rien n'est impossible, etc.

ALPHÉE.

Qu'un amant fidèle est content
D'engager ce qu'il aime à devenir sensible!

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Rien n'est impossible, etc.

ASCALAPHE.

Pluton pourra trouver un favorable instant
Où son amour pour vous deviendra moins terrible.

ASCALAPHE, ARÉTHUSE ET ALPHÉE.

Rien n'est impossible, etc.
Voyez ce beau séjour, ces charmantes campagnes,
Ces vallons écartés, ces paisibles forêts.

PROSERPINE.

Ne reverrai-je plus Cérès?
Ne reverrai-je plus mes fidèles compagnes?

ASCALAPHE.

Vous avez, par malheur, goûté de quelques grains

D'un fruit de ces lieux souterrains.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Pluton le sait, il vient de nous le dire.

ASCALAPHE.

J'ai pris soin de l'en avertir.
Par l'arrêt du destin, le dieu de cet empire
Peut vous voir désormais autant qu'il le désire.

ALPHÉE, ARÉTHUSE ET ASCALAPHE.

Jamais, s'il n'y veut consentir,
Du séjour des enfers vous ne pourrez sortir.

PROSERPINE.

Je ne verrai jamais la lumière céleste!
(à Ascalaphe.)
Dans une ardente soif, par un secours funeste,
C'est toi qui m'as montré ce fruit si dangereux!
Tu m'as caché l'arrêt du destin rigoureux!
Perfide! c'est toi qui m'abuses,
Et c'est toi-même qui m'accuses!
Ah! du moins le destin exaucera les vœux
De ma juste vengeance,
Tu ne surprendras plus la crédule innocence;
Tu seras un objet affreux,
Et d'un présage malheureux.
Va, cruel, va languir dans l'horreur des ténèbres;
Va; deviens, s'il se peut, aussi triste que moi;
Que tes cris soient des cris funèbres:
Que le sombre chagrin, que le mortel effroi
Ne se lassent jamais de voler après toi.

(Ascalaphe est transformé en hibou, et s'envole; Alphée et Aréthuse se retirent en voyant arriver Pluton.)

SCÈNE IV.

PLUTON, PROSERPINE.

PROSERPINE.

Venez-vous contre moi défendre un téméraire?

PLUTON.

Votre pouvoir ici ne sera point borné;
On n'est point innocent quand on peut vous déplaire:
Épuisez, s'il se peut, sur cet infortuné
Tous les traits de votre colère.

PROSERPINE.

Tout ressent ici-bas mon trouble et ma terreur;
Les Ombres, sans trembler, ne peuvent plus m'entendre.
Ne souffrez pas que ma fureur
De cet heureux séjour fasse un séjour d'horreur;
A la clarté du ciel hâtez-vous de me rendre.

PLUTON.

Ne regrettez point tant la lumière des cieux.
Des astres faits pour nous éclairent ces beaux lieux:
Jamais un verdoyant feuillage
Ne cesse de parer les arbres de nos bois:
Sans cesse dans nos champs nous trouvons à la fois
Des fruits, des fleurs et de l'ombrage;
Et le temps affreux des frimas
Est la seule saison que l'on n'y connoît pas.

PROSERPINE.

Mon triste cœur ne peut connoître
La douceur des appas qu'on voit ici paroître.
Hélas! ces lieux si beaux où je frémis d'effroi

Sont toujours les enfers pour moi.

PLUTON.

Je suis roi des enfers; Neptune est roi de l'onde:
Nous regardons, avec des yeux jaloux,
Jupiter plus heureux que nous;
Son sceptre est le premier des trois sceptres du monde.
Mais, si de votre cœur j'étois victorieux,
Je serois plus content d'adorer vos beaux yeux,
Au milieu des enfers, dans une paix profonde,
Que Jupiter, le plus heureux des dieux,
N'est content d'être roi de la terre et des cieux.

PROSERPINE.

Que deviendra Cérès, à qui je suis si chère?
Quelle surprise, hélas! quelle douleur amère!
Hélas!

PLUTON.

Ne donnerez-vous
Des soupirs qu'à votre mère?
Aimez, beauté trop sévère:
Les soupirs d'amour sont doux.

PROSERPINE.

D'un insensible cœur que pouvez-vous attendre?

PLUTON.

J'ignorois le pouvoir des traits qui m'ont surpris;
Mon cœur ne connoissoit rien de doux ni de tendre.
Ne pourrai-je vous apprendre
Ce que vous m'avez appris?

PROSERPINE.

Dieu cruel! vous n'aimez que les pleurs et les cris.
Deviez-vous aux enfers me contraindre à descendre?

Vous m'ôtez le bonheur qui m'étoit destiné !

PLUTON.

Est-ce à moi qu'il faut vous en prendre ?
Accusez-en l'amour que vous m'avez donné.

PROSERPINE.

Voulez-vous me causer d'éternelles alarmes ?

PLUTON.

Voulez-vous me causer d'éternels déplaisirs ?

PROSERPINE.

Laissez-moi suivre en paix mes innocens désirs.

PLUTON.

Laissez-moi la douceur de voir toujours vos charmes.

PROSERPINE.

Voyez couler mes larmes.

PLUTON.

Écoutez mes soupirs.

PLUTON.
Mon amour fidèle
Ne touche point votre cœur !
Ah ! quelle rigueur !

PROSERPINE.
Ma douleur mortelle
Ne touche point votre cœur !
Ah ! quelle rigueur !

PLUTON.

N'importe, fussiez-vous cent fois plus inhumaine,
Mon amour entreprend de vaincre votre haine.

SCÈNE V.

PLUTON, PROSERPINE; CHŒUR D'OMBRES HEUREUSES, CHŒUR DE DIVINITÉS INFERNALES, DIVINITÉS INFERNALES DE LA SUITE DE PLUTON chantant, LES TROIS JUGES DES ENFERS, DIVINITÉS INFERNALES dansant, OMBRES HEUREUSES dansant.

PLUTON.

Que l'on suspende ici les tourmens éternels
Des plus criminels:
Qu'aux enfers, en ce jour, tout soit exempt de peine...
Vous, qu'un heureux repos suit après le trépas...
Et vous, dieux mes sujets, venez, hâtez vos pas;
Rendez hommage à votre reine,
Admirez ses divins appas...
Régnez, aimable souveraine,
Régnez à jamais ici-bas.

LES CHŒURS DES OMBRES HEUREUSES ET DES DIVINITÉS INFERNALES.

Rendons hommage à notre reine,
Admirons ses divins appas...
Régnez, aimable souveraine, etc.

(Les Ombres heureuses et les Divinités infernales rendent hommage à Proserpine, et lui apportent de riches présens : elles témoignent leur joie par leurs danses et par leurs chants.)

CHŒUR DES OMBRES HEUREUSES.

C'est assez de regrets;
C'est verser trop de larmes:

Goûtez les attraits
D'un destin plein de charmes;
Pluton aime mieux que Cérès.
Une mère
Vaut-elle un époux?
L'amour doit toujours plaire;
Les soins en sont doux.
Un cœur est trop sauvage,
S'il change l'usage
D'un bien si charmant,
Et c'est grand dommage
D'en faire un tourment.
Triomphez dans ces lieux;
C'est pour vous que soupire
L'un des plus grands dieux.
Possédez son empire;
Tout cède au pouvoir de vos yeux.
Une mère, etc.

LE CHOEUR DES DIVINITÉS INFERNALES ET DES OMBRES HEUREUSES.

Dans les enfers,
Tout rit, tout chante:
On vous doit, beauté charmante,
La douceur de nos concerts.
Un dieu sévère
Par vos yeux est enflammé;
Tout son empire vous révère:
Qu'il est doux d'avoir charmé
Un cœur qui n'a jamais aimé!

Que vos appas
Auront de gloire !
Ils étendent leur victoire
Jusqu'où règne le trépas.
Un dieu sévère, etc.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le palais de Pluton.

SCÈNE I.

PLUTON; LES TROIS JUGES DES ENFERS, LES TROIS FURIES; TROUPE DE DIVINITÉS INFERNALES.

PLUTON.

Vous, qui reconnoissez ma suprême puissance,
Donnez-moi des conseils, donnez-moi du secours.
L'orgueilleux Jupiter m'offense :
Il veut rompre aujourd'hui l'heureuse intelligence
Que nous avions juré de conserver toujours.
Les dieux ont aimé tous, et le dieu du ciel même
S'est laissé cent fois enflammer.
C'est la première fois que j'aime,
Et l'on veut me ravir ce qui m'a su charmer.
Ah ! c'est une rigueur extrême
De condamner un cœur à ne jamais aimer.
C'est votre reine qu'on demande;
Jupiter veut que je la rende,
Et Mercure prétend l'enlever d'ici-bas.
Pouvons-nous endurer que l'on nous la ravisse?

LE CHOEUR.

Non, non; c'est une injustice

Que nous ne souffrirons pas.

PLUTON.

Et par quel droit faut-il que Jupiter s'obstine
A troubler le bonheur que l'Amour me destine?
Mon pouvoir n'est-il pas indépendant du sien?
Gardons Proserpine;
Les enfers ne rendent rien.

LE CHOEUR.

Gardons Proserpine, etc.

LES TROIS JUGES DES ENFERS.

Proserpine a goûté des fruits de votre empire:
Elle est à vous; on ne peut vous l'ôter;
Aux arrêts du Destin les dieux doivent souscrire:
C'est vainement qu'on y veut résister.

PLUTON.

Que le ciel menace, qu'il tonne;
Il faut que rien ne nous étonne:
Nous avons pour nous en ce jour
Le Destin et l'Amour.

LE CHOEUR.

Que le ciel menace, qu'il tonne, etc.

LES TROIS FURIES.

Plutôt que de souffrir l'injure
Que le ciel veut faire aux enfers,
Renversons toute la nature;
Périsse l'univers!

LE CHOEUR.

Renversons toute la nature, etc.

UNE DES FURIES.

Retirons les géans de leur prison obscure;

Des Titans enchaînés il faut briser les fers.

LES FURIES ET LE CHŒUR.

Renversons toute la nature, etc.

(Pluton, les Juges des enfers, les Furies et les Divinités infernales disparoissent.)

SCÈNE II.

Le théâtre représente une solitude.

CÉRÈS.

Déserts écartés, sombres lieux,
Cachez mes soupirs et mes larmes.
Mon désespoir a trop de charmes
Pour les impitoyables dieux.
Déserts écartés, etc.
Les dieux étoient jaloux de mon sort glorieux;
C'est un doux spectacle à leurs yeux
Que les malheurs cruels dont je suis poursuivie.
Ils se font un plaisir de mes cris furieux.
Jupiter m'a livrée à leur barbare envie:
Jupiter me trahit! ma fille m'est ravie!
Je perds ce que j'aimois le mieux!
Infortunée, hélas! le jour m'est odieux,
Et je suis pour jamais condamnée à la vie!
Ah! je ne puis souffrir la lumière des cieux;
Mon désespoir a trop de charmes
Pour les impitoyables dieux.
Déserts écartés, etc.

SCÈNE III.

CÉRÈS, VOIX INFERNALES.

CÉRÈS.

Quels abîmes se sont ouverts!
Qu'entends-je ? quel affreux murmure !

VOIX INFERNALES.

Renversons toute la nature;
Périsse l'univers!

CÉRÈS.

Le ciel n'est point touché des maux que j'ai soufferts.
L'enfer prendroit-il part aux peines que j'endure?

VOIX INFERNALES.

Renversons, etc.
Périsse l'univers!

SCÈNE IV.

ALPHÉE, ARÉTHUSE, CÉRÈS.

(Alphée et Aréthuse sortant des enfers.)

CÉRÈS.

Ne m'apprendrez-vous point où ma fille peut être?

ARÉTHUSE.

Votre ennemi secret veut se faire connoître:
Enfin vous pouvez tout savoir.
De l'empire infernal le redoutable maître
Tient votre fille en son pouvoir.

CÉRÈS.

L'enfer retient ma fille ! ô ciel ! ô sort barbare !

L'éternelle nuit nous sépare !
Ma chère Proserpine...! O regrets superflus !
Hélas ! je ne la verrai plus !
Dieux ! ma fille n'est point coupable ;
Pourquoi Pluton inexorable
Veut-il dans les enfers l'accabler de douleur ?

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

C'est quelquefois un grand malheur
Que d'être trop aimable.

CÉRÈS.

Pluton l'aime ! et l'Amour, pour me désespérer,
Fait soupirer un cœur qui doit être inflexible !

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Quel cœur se peut assurer
D'être toujours insensible ?
Quel cœur se peut assurer
De ne jamais soupirer ?

ALPHÉE.

Le dieu qui pour elle soupire
Est un des trois grands dieux maîtres de l'univers.

ARÉTHUSE.

Elle est reine d'un vaste empire.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Il est beau de régner même dans les enfers.

CÉRÈS.

Quelque honneur qu'aux enfers on s'empresse à lui rendre,
Elle n'en peut sortir, et je n'y puis descendre.
Je la perds, je perds tout espoir :
Je ne pourrai jamais la voir.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Jupiter la demande; et l'enfer, plein d'alarmes,
Pour la garder a pris les armes.

CÉRÈS.

Jupiter n'est donc pas insensible aux regrets
De la malheureuse Cérès ?
Obtenez, dieu puissant, que ma fille revienne;
Sans troubler votre paix j'irois suivre ses pas,
Si je pouvois passer dans la nuit du trépas.
Ne souffrez plus que l'enfer la retienne,
Grand dieu! c'est votre fille aussi bien que la mienne;
C'est votre fille, hélas!
Ne l'abandonnez pas.

(Mercure descend du ciel.)

SCÈNE V.

MERCURE, CÉRÈS, ALPHÉE, ARÉTHUSE.

MERCURE.

Tous les dieux sont d'accord, pour vous tout s'intéresse:
Proserpine verra le jour;
Elle suivra Cérès et Pluton tour à tour.
Elle partagera son temps et sa tendresse
Entre la nature et l'amour.
Vous verrez votre fille; et Jupiter lui-même
A pris soin qu'à vos vœux le sort ait répondu.

CÉRÈS.

Après une peine extrême,
Qu'un bien qu'on avoit perdu
Est doux, quand il est rendu
Par les soins de ce qu'on aime!

MERCURE.

L'Hymen assemble tous les dieux
De l'empire infernal, de la terre et des cieux.

(Le ciel s'ouvre, Jupiter paroît accompagné des Divinités célestes. Pluton et Proserpine sortent des enfers sur un trône où Cérès va prendre place près de sa fille. Une troupe de Divinités infernales richement parées accompagnent Pluton, et une troupe de Divinités de la terre vient prendre part à la joie de Cérès et à la gloire de Proserpine.)

SCÈNE VI.

JUPITER, PLUTON, PROSERPINE, CÉRÈS, MERCURE, ALPHÉE, ARÉTHUSE; TROUPES DE DIVINITÉS CÉLESTES, TERRESTRES ET INFERNALES; DIVINITÉS CÉLESTES, qui jouent de divers instrumens, et qui accompagnent Jupiter dans la gloire; DIVINITÉS CÉLESTES, qui chantent dans les machines; TROUPE DE DIVINITÉS TERRESTRES ET INFERNALES, chantant; TROUPE DE DIVINITÉS INFERNALES, dansant.

JUPITER.

CÉRÈS, que de vos pleurs le triste cours finisse;
Qu'avec Pluton Proserpine s'unisse.
Que l'on enchaîne pour jamais
La Discorde et la Guerre.
Dans les enfers, dans les cieux, sur la terre,
Tout doit jouir d'une éternelle paix.

LES CHŒURS.

Que l'on enchaîne pour jamais, etc.

(Les Divinités célestes, terrestres et infernales témoignent, par leurs chants et par leurs danses, la joie qu'elles ont de voir l'intelligence rétablie entre les plus grands dieux du monde par le mariage de Pluton et de Proserpine.)

FIN DE PROSERPINE.

PERSÉE,

TRAGÉDIE LYRIQUE EN CINQ ACTES,

Représentée en 1682.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA VERTU.

PHRONIME, suivant de la Vertu.

MÉGATHYME, autre suivant de la Vertu.

TROUPE DE SUIVANS DE LA VERTU.

TROUPE DE SUIVANTES DE LA VERTU.

L'INNOCENCE.

LES PLAISIRS INNOCENS.

LA FORTUNE.

LA MAGNIFICENCE.

L'ABONDANCE.

TROUPE DE SUIVANS DE LA FORTUNE.

TROUPE DE SUIVANTES DE LA FORTUNE.

PROLOGUE.

Le théâtre représente un bocage.

PHRONIME ET MÉGATHYME.

PHRONIME.

La Vertu veut choisir ce lieu pour sa retraite:
C'est un heureux séjour; tout y plaît à mes yeux.

MÉGATHYME.

La Vertu fait trouver dans les plus tristes lieux
Une félicité secrète.

PHRONIME.

Sans la Vertu, sans son secours,
On n'a point de bien véritable.
Elle est toujours aimable;
Il faut l'aimer toujours.

MÉGATHYME.

Elle éternise la mémoire
D'un héros qui la suit.
La gloire où la Vertu conduit
Est la parfaite gloire.

PHRONIME ET MÉGATHYME.

Suivons partout ses pas.

On ne peut la connoître
Sans aimer ses appas.
Le bonheur ne peut être
Où la Vertu n'est pas.

(La Vertu s'avance au milieu d'une troupe de suivans et de suivantes. L'Innocence et les Plaisirs innocens accompagnent la Vertu.)

PHRONIME, MÉGATHYME ET LE CHŒUR.

O Vertu charmante!
Votre empire est doux.
Avec vous, tout nous contente;
On n'est point heureux sans vous.
O Vertu charmante,
Votre empire est doux!

LA VERTU.

Ne vous abusez point par une vaine attente:
On n'a pas aisément les prix que je présente;
Ils coûtent mille efforts, ils font mille jaloux.
L'inconstante Fortune à me nuire est constante;
Lorsque l'on suit mes pas, on s'expose à ses coups:
On trouve en son fatal courroux
Une hydre toujours renaissante.

MÉGATHYME.

Avec vous rien n'épouvante.

PHRONIME.

On n'est point heureux sans vous.

MÉGATHYME, PHRONIME ET LE CHOEUR.

O Vertu charmante, etc.

LA VERTU.

Fuyons de la grandeur la pompe embarrassante;
La retraite a des biens dont la douceur enchante,
Et qui sont réservés pour nous.
Jouissons du bonheur d'une vie innocente;
C'est le bien le plus grand de tous.

MÉGATHYME, PHRONIME ET LE CHOEUR.

O Vertu charmante, etc.

(L'Innocence, les Plaisirs innocens et toute la suite de la Vertu témoignent leur joie en dansant et en chantant.)

PHRONIME ET MÉGATHYME.

La grandeur brillante,
Qui fait tant de bruit,
N'a rien qui nous tente;
Le repos la fuit.
Malheureux qui la suit!...
Fortune volage,
Laissez-nous en paix!
Vous ne donnez jamais
Qu'un pompeux esclavage:
Tous vos biens n'ont que de faux attraits.
Dans un doux asile
Nous bornons nos vœux:
Notre sort est tranquille;

C'est un bien qui doit nous rendre heureux.
La Vertu couronne
Ses amans constans :
Heureux qui lui donne
Ses soins et son temps!
Ses vœux seront contens....
Fortune volage, etc.

(Le lieu champêtre que la Vertu a choisi pour retraite est tout à coup embelli d'ornemens magnifiques. On voit sortir de terre un parterre de fleurs, deux rangs de statues, des berceaux dorés et des fontaines jaillissantes.)

LA VERTU.

Qui nous fait voir ici tant de magnificence?...
C'est la Fortune qui s'avance.

(On entend le bruit éclatant d'un grand nombre d'instrumens. La Fortune s'approche; l'Abondance et la Magnificence l'accompagnent avec une suite richement parée. Tout se réjouit, et tout danse autour de la Fortune.)

LA VERTU.

Me cherchez-vous quand je vous fuis?
Fortune, je sais trop que vous m'êtes contraire.
Non, ce n'est pas un soin qui vous soit ordinaire
D'embellir les lieux où je suis.

LA FORTUNE.

Effaçons du passé la mémoire importune;
J'ai toujours contre vous vainement combattu :
Un auguste héros ordonne à la Fortune

D'être en paix avec la Vertu.

LA VERTU.

Ah ! je le reconnois sans peine ;
C'est le héros qui calme l'univers.

LA FORTUNE.

Lui seul pour vous pouvoit vaincre ma haine ;
Il vous révère, et je le sers.
Je l'aime constamment, moi qui suis si légère.
Partout suivant ses vœux avec ardeur je cours.
Vous paroissez toujours sévère ;
Et vous êtes toujours
Ses plus chères amours.

LA VERTU.

Mes biens brillent moins que les vôtres.
Vous trouvez tant de cœurs qui n'adorent que vous !
Vous les enchantez presque tous.

LA FORTUNE.

Vous régnez sur un cœur qui vaut seul tous les autres.
Ah ! s'il m'eût voulu suivre, il eût tout surmonté :
Tout trembloit, tout cédoit à l'ardeur qui l'anime.
C'est vous, Vertu trop magnanime,
C'est vous qui l'avez arrêté.

LA VERTU.

Son grand cœur s'est mieux fait connoître ;
Il a fait sur lui-même un effort généreux :

Il veut rendre le monde heureux.
Il préfère au bonheur d'en devenir le maître
La gloire de montrer qu'il mérite de l'être.

LA VERTU ET LA FORTUNE.

Sans cesse combattons à qui servira mieux
Ce héros glorieux.

LA VERTU, LA FORTUNE ET LES CHŒURS.

Les dieux ne l'ont donné que pour le bien du monde.
Que ses travaux sont grands! que ses destins sont beaux!
Dans une paix profonde
Il trouve une source féconde
De triomphes nouveaux:
Les dieux ne l'ont donné que pour le bien du monde.

LA FORTUNE.

Que jusque dans les jeux tout nous parle de lui.
Les dieux, qui méditoient leur plus parfait ouvrage,
Autrefois dans Persée en tracèrent l'image:
J'obtiendrai qu'Apollon le ranime aujourd'hui.

LA VERTU ET LA FORTUNE.

Mille nouveaux concerts doivent se faire entendre:
Tout promet au mérite un favorable sort.
Quel bien ne doit-on pas attendre
De notre heureux accord?

(La suite de la Vertu et la suite de la Fortune se réunissent, et témoignent leur joie par leurs danses et par leurs chants.)

UNE SUIVANTE DE LA VERTU ET UNE SUIVANTE DE LA FORTUNE, ensemble.

Quel heureux jour pour nous!
Tout suit notre envie.
Quel heureux jour pour nous!
Que notre sort est doux!
La Vertu voit en paix tous ceux qui l'ont suivie:
La Fortune pour eux perd son fatal courroux.
Quel heureux jour pour nous, etc.
Tous nos jours seront beaux; goûtons, goûtons la vie.
Rien ne trouble nos vœux, le ciel les comble tous.
Quel heureux jour pour nous, etc.

LA VERTU, LA FORTUNE ET LES CHŒURS.

Heureuse intelligence,
Douce et charmante paix,
Comblez notre espérance.
Douce et charmante paix,
Puissiez-vous durer à jamais!

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE.

PERSÉE, fils de Jupiter et de Danaé, amant d'Andromède.
CÉPHÉE, roi d'Éthiopie.
CASSIOPE, reine, et épouse de Céphée.
MÉROPE, sœur de Cassiope.
ANDROMÈDE, fille unique de Céphée et de Cassiope.
PHINÉE, frère de Céphée, à qui Andromède a été promise.
Troupe de suivans de Céphée.
Troupe de suivans de Cassiope.
Troupe d'Éthiopiens et d'Éthiopiennes.
Quadrilles de jeunes Hommes choisis pour disputer les prix des jeux Junoniens.
Quadrilles de jeunes Filles choisies pour les mêmes jeux.
AMPHIMÉDON, CORITÉ, PROTÉNOR, } Éthiopiens.
MERCURE.
Troupe de Cyclopes.
Troupe de Nymphes guerrières de la suite de Pallas.
Troupe de Divinités infernales.
MÉDUSE, EURYALE, STÉNONE, } les trois Gorgones.
Troupe de Monstres formés du sang de Méduse.
IDAS, un des courtisans de Céphée.
Troupe de Matelots.
Troupe de Matelottes.
Le Grand-Prêtre du dieu Hyménée.
Suite du Grand-Prêtre.
Troupe de Courtisans de Céphée.
Troupe de Combattans du parti de Phinée.
Troupe de Combattans du parti de Céphée et de Persée.
VÉNUS.
L'AMOUR.
Troupe d'Amours.
L'Hyménée.
Les Graces.
Les Jeux.

PERSÉE,

TRAGÉDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique magnifiquement ornée, et disposée pour y célébrer des jeux en l'honneur de Junon.

SCÈNE I.

CÉPHÉE, CASSIOPE, MÉROPE, SUITE.

CÉPHÉE.

Je crains que Junon ne refuse
D'apaiser sa haine pour nous :
Je crains, malgré nos vœux, que l'affreuse Méduse
Ne revienne servir son funeste courroux.
L'Éthiopie en vain à mes lois est soumise :
Quelle espérance m'est permise,
Si le ciel contre nous veut toujours être armé ?
Que me sert toute ma puissance ?
Contre ce monstre affreux mon peuple est sans défense :
Qui le voit est soudain en rocher transformé ;
Et si Junon, que votre orgueil offense,
N'arrête sa vengeance,

Je serai bientôt roi d'un peuple inanimé.

CASSIOPE.

Heureuse épouse, heureuse mère,
Trop vaine d'un sort glorieux,
Je n'ai pu m'empêcher d'exciter la colère
De l'épouse du dieu de la terre et des cieux!
J'ai comparé ma gloire à sa gloire immortelle.
La déesse punit ma fierté criminelle;
Mais j'espère fléchir son courroux rigoureux.
J'ordonne les célèbres jeux
Qu'à l'honneur de Junon en ces lieux on prépare:
Mon orgueil offensa cette divinité;
Il faut que mon respect répare
Le crime de ma vanité.

CÉPHÉE.

Je vais, avec Persée, implorer l'assistance
Du dieu dont il tient la naissance:
Il est fils du plus grand des dieux.
Apaisez de Junon la colère fatale;
Ce seroit pour elle en ces lieux
Un objet odieux
Qu'un fils de sa rivale.

CASSIOPE.

Par un cruel châtiment
Les dieux nous font voir leur haine:
On les irrite aisément,
On les apaise avec peine.

CÉPHÉE.

Les dieux punissent la fierté.
Il n'est point de grandeur que le ciel irrité

N'abaisse quand il veut, et ne réduise en poudre;
Mais un prompt repentir
Peut arrêter la foudre
Toute prête à partir.

MÉROPE.

Puissions-nous désarmer le ciel qui nous ménace!

CÉPHÉE, CASSIOPE ET MÉROPE.

O dieux, qui punissez l'audace!
Dieux, redoutables ennemis!
Nous vous demandons grâce:
Pardonnez à des cœurs soumis.

(Céphée sort.)

SCÈNE II.

CASSIOPE, MÉROPE.

CASSIOPE.

Phinée est destiné pour épouser ma fille.
Vous savez mes desseins pour vous,
Ma sœur; par votre hymen, il m'auroit été doux
D'unir Persée à ma famille;
Mais je le veux en vain, l'Amour n'y consent pas:
Aux yeux de ce héros ma fille a trop d'appas.

MÉROPE.

Le fils de Jupiter l'adore:
Croyez-vous que je sois encore
A m'en apercevoir?
J'y prends trop d'intérêt pour ne le pas savoir.
Je goûtois une paix heureuse
Avant que ce héros parût dans cette cour:

Par une espérance trompeuse,
Falloit-il me livrer au pouvoir de l'Amour?

CASSIOPE.

Cachez bien la foiblesse où votre cœur s'engage.

MÉROPE.

Mon vainqueur encore aujourd'hui
Ignore de mon cœur le funeste esclavage:
Je mourrois de honte et de rage
Si l'ingrat connoissoit l'amour que j'ai pour lui.

CASSIOPE.

De chagrin et de colère
Votre cœur est déchiré:
Vous perdez l'espoir de plaire.
Peut-on trop tôt se défaire
D'un amour désespéré?
Appelez le dépit; que votre amour lui cède:
Sortez, par son secours, d'un tourment si fatal.

MÉROPE.

Le triste secours qu'un remède
Plus cruel encor que le mal!

CASSIOPE.

Pour prendre soin des jeux il faut que je vous quitte;
Par mes conseils votre douleur s'irrite.

CASSIOPE ET MÉROPE.

Le temps seul peut guérir
Les maux que l'Amour fait souffrir.

(Cassiope sort.)

SCÈNE III.

MÉROPE.

Ah ! je garderai bien mon cœur,
Si je puis le reprendre.
Venez, juste dépit, venez, c'est trop attendre ;
Brisez des fers pleins de rigueur.
Hâtez-vous de me rendre
De mon premier repos la charmante douceur.
Ah ! je garderai bien mon cœur,
Si je puis le reprendre.
Hélas ! mon cœur soupire, et ce soupir trop tendre
Va, malgré mon dépit, rappeler ma langueur :
L'Amour est toujours mon vainqueur,
Et je veux en vain m'en défendre.
Ah ! j'ai trop engagé mon cœur ;
Je ne puis le reprendre....
Andromède vient voir les jeux ;
Phinée avec elle s'avance :
L'espoir de leur hymen flatte encore mes vœux,
Et c'est ma dernière espérance.

SCÈNE IV.

ANDROMÈDE, PHINÉE, MÉROPE.

ANDROMÈDE ET PHINÉE.

Croyez-moi, croyez-moi.

ANDROMÈDE.

Cessez de craindre.

PHINÉE.

Cessez de feindre.

ANDROMÈDE.

Je veux vous aimer, je le doi.

PHINÉE.

Vous ne m'aimez pas, je le voi.

ANDROMÈDE.

Cessez de craindre.

PHINÉE.

Cessez de feindre.

ANDROMÈDE ET PHINÉE.

Croyez-moi, croyez-moi.

MÉROPE.

Vous êtes tous deux aimables,
Et vous vous aimez tous deux :
Quels différends sont capables
De rompre de si beaux nœuds ?
Que ne souffriront point les amans misérables,
Si l'amour a des maux pour les amans heureux ?

ANDROMÈDE.

Sans raison son chagrin éclate.

PHINÉE.

Perdrai-je sans chagrin mon espoir le plus doux ?
Condamnez une ingrate.

ANDROMÈDE.

Condamnez un amant jaloux.

PHINÉE.

Persée a su lui plaire, et d'une vaine excuse
Elle veut éblouir mon amour outragé.
Elle m'aimait.... Non, je m'abuse,

Non, puisqu'elle a si tôt changé,
Jamais son cœur pour moi ne fut bien engagé.

ANDROMÈDE.

Le devoir sur mon cœur vous donne un juste empire:
Vous ne devez pas craindre un changement fatal.
Un amant assuré du bonheur qu'il désire
Peut-il être jaloux d'un malheureux rival?

PHINÉE.

Non, je ne puis souffrir qu'il partage une chaîne
Dont le poids me paroît charmant:
Quand vous l'accableriez du plus cruel tourment,
Je serois jaloux de sa peine.
Mais il ne fait point voir le dépit éclatant.
S'il est si malheureux, sa constance m'étonne:
L'amour que l'espoir abandonne
Est moins tranquille et moins constant.

ANDROMÈDE.

Quel plaisir prenez-vous à vous troubler vous-même,
Et de quoi votre amour peut-il être alarmé?
Je fuis votre rival avec un soin extrême:
A-t-on accoutumé
De fuir ce que l'on aime?

PHINÉE.

Vous suivez à regret la gloire et le devoir,
En fuyant un amant à vos yeux trop aimable.
Vous l'avez trouvé redoutable,
Puisque vous craignez de le voir.

ANDROMÈDE.

Tout vous fait peur, tout vous irrite;
Vous m'apprenez à craindre un héros glorieux.

Je ne veux point voir son mérite;
Votre importun soupçon veut-il m'ouvrir les yeux ?

PHINÉE.

Ah ! si vous le flattiez de la moindre espérance,
Le dieu qu'il vous fait croire auteur de sa naissance,
Dût-il faire éclater son foudroyant courroux,
Ne le sauveroit pas de mon transport jaloux.

ANDROMÈDE.

Juste ciel !

PHINÉE.

Vous tremblez ! Persée a su vous plaire,
Si son péril peut vous troubler.

ANDROMÈDE.

Le ciel n'est que trop en colère,
Et vous bravez un dieu qui peut vous accabler.
C'est pour vous que je dois trembler.

PHINÉE.

Ne vous servez point d'artifice.

ANDROMÈDE.

Ne me faites point d'injustice:
Je veux vous aimer, je le doi.

PHINÉE.

Vous ne m'aimez pas, je le voi.

ANDROMÈDE.

Cessez de craindre.

PHINÉE.

Cessez de feindre.

ANDROMÈDE ET PHINÉE.

Croyez-moi, croyez-moi.

MÉROPE.

Il craint autant qu'il aime;
Vous devez l'excuser.
L'amour extrême
Sert d'excuse lui-même
Aux craintes qu'il a su causer.

MÉROPE, ANDROMÈDE ET PHINÉE.

Ah ! que l'amour cause d'alarmes !
Ah ! que l'amour auroit d'attraits,
S'il ne troubloit jamais
La douceur de ses charmes !
Ah ! que l'amour auroit d'attraits,
Si l'on aimoit toujours en paix !

ANDROMÈDE.

Mon devoir est pour vous; mon devoir peut suffire
A vous faire un tranquille espoir.

PHINÉE.

Ne ferez-vous jamais parler que le devoir ?
L'amour n'a-t-il rien à me dire ?

ANDROMÈDE.

Les jeux vont commencer; plaçons-nous pour les voir.

SCÈNE V.

CASSIOPE, ANDROMÈDE, MÉROPE, PHINÉE; TROUPE DE SUIVANS DE CASSIOPE qui portent les prix; QUADRILLES DE JEUNES PERSONNES choisies pour les jeux; CHOEUR DE SPECTATEURS.

CASSIOPE.

O Junon ! puissante déesse

Qu'on ne peut assez révérer !
J'assemble en votre nom cette aimable jeunesse
Que le flambeau d'hymen doit bientôt éclairer.
Chacun va montrer son adresse
Pour disputer les prix que j'ai fait préparer.
Ne gardez pas pour nous une haine implacable :
Si l'orgueil me rendit coupable,
Je reconnois mon crime, et veux le réparer.
Voyez d'un regard favorable
Les jeux qu'en votre honneur nous allons célébrer.

LE CHŒUR.

Laissez calmer votre colère.
O Junon ! exaucez nos vœux.
Si nous pouvions vous plaire,
Que nous serions heureux !

(On commence les jeux en disputant le prix de la danse.)

SCÈNE VI.

AMPHIMÉDON, CORITÉ, PROTÉNOR, ET LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

AMPHIMÉDON.

FUYONS, nos vœux sont vains, et Junon les refuse.
De nouveaux malheureux, en rochers convertis,
Ne nous ont que trop avertis
Qu'ils ont vu paroître Méduse.

CORITÉ.

Méduse revient dans ces lieux !

PROTÉNOR.

Gardons-nous de la voir; la mort est dans ses yeux.

(Tous ensemble, en fuyant.)

Fuyons ce monstre terrible;
Sauvons-nous, s'il est possible:
Sauvons-nous, hâtons nos pas,
Fuyons un affreux trépas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente les jardins du palais de Céphée.

SCÈNE I.

CASSIOPE, MÉROPE, PHINÉE.

CASSIOPE.

Faut-il que contre nous tout le ciel s'intéresse?
Dieux! ne puis-je espérer de vous fléchir jamais?

PHINÉE.

J'ai conduit ici la princesse.

MÉROPE.

Persée a ramené le roi dans ce palais.

PHINÉE.

Méduse se retire, elle nous laisse en paix.

CASSIOPE.

Elle peut revenir, elle peut nous surprendre.
Junon s'obstine à se venger;
Contre elle aucun des dieux n'a soin de nous défendre:
Mon seul espoir est d'engager
Jupiter à nous protéger.

PHINÉE.

Je vous entends; je sais quelle est votre espérance.
Persée a beau vanter sa divine naissance;
Après votre promesse, après le choix du roi,

Andromède doit être à moi.

CASSIOPE.

Le ciel punit mon crime; il est inexorable.
J'ai besoin de secours dans un mortel effroi.

PHINÉE.

Ah! si le ciel est équitable,
Vous trouveroit-il moins coupable,
Si vous m'aviez manqué de foi?

MÉROPE.

Il est aimé de ce qu'il aime.
Vous avez approuvé ses vœux :
Briserez-vous des nœuds
Que vous avez formés vous-même?
Que le désespoir est affreux
Pour un amour extrême
Qui s'étoit flatté d'être heureux!

PHINÉE ET MÉROPE.

Briserez-vous des nœuds
Que vous avez formés vous-même?

SCÈNE II.

CÉPHÉE, CASSIOPE, PHINÉE, MÉROPE;
SUITE.

PHINÉE.

Seigneur, vous m'avez destiné
A l'hymen fortuné
De l'aimable Andromède.
A l'amour de Persée on veut que je la cède;
M'ôterez-vous un bien que vous m'avez donné?

CÉPHÉE.

Au fils de Jupiter on peut céder sans honte.

PHINÉE.

Et croyez-vous aussi la fable qu'il raconte?
Croyez-vous qu'un dieu souverain,
Qui sur tout l'univers préside,
Se laisse par l'amour changer en or liquide
Pour entrer en secret dans une tour d'airain?
Par ce prodige imaginaire,
Persée est révéré du crédule vulgaire :
Il se dit fils du dieu dont le ciel suit la loi :
Mais je ne prétends pas l'en croire sur sa foi.

CÉPHÉE.

Votre incrédulité n'aura donc plus d'excuse,
Mon frère; sa valeur va vous ouvrir les yeux.
Reconnoissez le fils du plus puissant des dieux :
Il offre de couper la tête de Méduse.

MÉROPE, CASSIOPE ET PHINÉE.

La tête de Méduse! ô cieux!

CÉPHÉE.

Ma fille est le prix qu'il demande.

CASSIOPE ET CÉPHÉE.

Quel prix peut trop payer cet effort glorieux?

PHINÉE.

Le succès n'est pas sûr; souffrez que je l'attende :
Souffrez que cependant mon amour se défende
D'abandonner un bien si précieux;
Persée encor n'est pas victorieux.

(Il sort.)

SCÈNE III.

CÉPHÉE, CASSIOPE, MÉROPE.

CÉPHÉE.

L'ESPOIR dans nos cœurs doit renaître....
Dieux, que Junon engage à servir son courroux,
Dieux irrités, apaisez-vous.
La vengeance du ciel n'a que trop su paroître.
Le fils de Jupiter veut combattre pour nous :
O ciel! favorisez le fils de votre maître.

(Ils répètent tous les trois ensemble les deux derniers vers, et puis Céphée et Cassiope s'en vont.)

SCÈNE IV.

MÉROPE.

HÉLAS! il va périr! dois-je en trembler? Pourquoi
Pour l'amant d'Andromède ai-je pris tant d'effroi?
Faut-il que mon dépit s'oublie?
Quel intérêt ai-je à sa vie?
Il vivroit pour une autre, il est perdu pour moi....
Cependant, quand je songe à son péril extrême,
Quand je le vois chercher un horrible trépas,
Sans songer qu'il ne m'aime pas,
Je sens seulement que je l'aime.

SCÈNE V.

ANDROMÈDE, MÉROPE.

ANDROMÈDE, rêvant.

Infortunés, qu'un monstre affreux
A changés en rochers par ses regards terribles,
Vous ne ressentez plus vos destins rigoureux,
Et vos cœurs endurcis sont pour jamais paisibles.
Hélas! les cœurs sensibles
Sont mille fois plus malheureux.

MÉROPE, à part.

Andromède semble interdite;
Elle vient rêver en ces lieux:
Ah! je reconnois dans ses yeux
Le même trouble qui m'agite.

ANDROMÈDE, rêvant.

Il ne m'aime que trop, et tout me sollicite
De l'aimer à mon tour;
C'est du plus grand des dieux qu'il a reçu le jour.
Dans nos périls mortels l'amour le précipite:
Le moyen de tenir contre tant de mérite
Et contre tant d'amour?

MÉROPE, à Andromède.

Ah! vous aimez Persée; il cause vos alarmes;
N'en désavouez point vos larmes:
Vos tendres sentimens se sont trop exprimés.
Vous l'aimez.

ANDROMÈDE.

Vous l'aimez.

L'espoir de son hymen avoit charmé votre âme,
Et je sais les projets que vous aviez formés;
Je vois que le dépit n'éteint pas votre flamme;
Persée est en péril, et vous vous alarmez.
Vous l'aimez.

MÉROPE.

Vous l'aimez.

ANDROMÈDE ET MÉROPE.

Ah! qu'un tendre cœur est à plaindre
D'être réduit à feindre!
Quel tourment ne fait point souffrir
Un malheureux amour que l'on ne peut éteindre,
Et que l'on n'ose découvrir!
Ah! qu'un tendre cœur est à plaindre
D'être réduit à feindre!

MÉROPE.

Il est vrai, le dépit veut en vain m'animer;
Je sens que la pitié désarme ma colère.
Persée est un ingrat qui ne me peut aimer:
Il n'a pas laissé de me plaire.
Il vous a trop aimée, hélas!
Comment ne l'aimeriez-vous pas?

ANDROMÈDE.

L'amour qu'il a pour moi l'engage
A chercher à se perdre avec empressement:
Ne me reprochez point ce funeste avantage;
Je le paierai bien chèrement.

MÉROPE.

Unissons nos regrets, le même amour nous lie.
Qu'importe à qui de nous Persée offre ses vœux?

Nous l'allons perdre toutes deux ;
Son péril nous réconcilie.

ANDROMÈDE ET MÉROPE.

Ce héros s'expose pour nous ;
Sa perte est infaillible.
Ah! qu'il vive, s'il est possible,
Quand il vivroit pour vous.

ANDROMÈDE.

Il faut que mon amour se cache et se trahisse....
O ciel! il va partir! il me cherche en ces lieux.

MÉROPE.

Je veux m'épargner le supplice
D'être témoin de vos adieux.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

PERSÉE, ANDROMÈDE.

PERSÉE.

Belle princesse, enfin vous souffrez ma présence.

ANDROMÈDE.

Seigneur, on me l'ordonne, et je suis mon devoir.

PERSÉE.

Vous voulez me faire savoir
Que je ne dois ce bien qu'à votre obéissance.
N'importe, rien ne peut ébranler ma constance.
J'ai su jusqu'à ce jour vous aimer sans espoir.
Je vais avec plaisir prendre votre défense,
Quand je n'aurois pour récompense
Que la seule douceur que je sens à vous voir.

ANDROMÈDE.

Non, ne vous flattez pas; je veux ne vous rien taire:
Vous m'aimez vainement: Phinée a su me plaire;
Il est choisi pour être mon époux;
Nos deux cœurs sont unis: quel prix espérez-vous
D'une entreprise dangereuse?
Quand vous seriez vainqueur, votre âme est généreuse,
Et vous ne voudrez pas rompre des nœuds si doux.

PERSÉE.

Je serai malheureux, désespéré, jaloux;
Mais je mourrai content si vous vivez heureuse.

ANDROMÈDE.

O dieux!

PERSÉE.

De mes regards vos beaux yeux sont blessés;
Vous souffrez à me voir, mon amour vous outrage.
Je vais chercher Méduse, et je vous aime assez
Pour ne vous pas contraindre à souffrir davantage.

ANDROMÈDE.

Quoi! pour jamais vous me quittez!
Persée, arrêtez, arrêtez.

PERSÉE.

Qu'entends-je? ô cieux! belle princesse!
Que vois-je? vous versez des pleurs!

ANDROMÈDE.

Ah! par l'excès de mes douleurs
Connoissez, s'il se peut, l'excès de ma tendresse.
Voyez à quoi j'avois recours
Pour vous ôter l'ardeur qui vous fait entreprendre
Un combat funeste à vos jours.

Hélas! que n'ai-je pu me rendre
Indigne de votre secours?
Que n'êtes-vous moins magnanime?
Méduse d'un regard porte un trépas certain.

PERSÉE.

Vous pourriez être sa victime.

ANDROMÈDE.

Tout l'effort des mortels contre elle seroit vain.

PERSÉE.

Le fils de Jupiter, lorsque l'amour l'anime,
Doit aller au-delà de tout l'effort humain.

ANDROMÈDE.

Par les frayeurs d'un amour tendre
Ne serez-vous point désarmé ?

PERSÉE.

J'ignorois votre amour, et j'allois vous défendre;
Puis-je à vous secourir être moins animé,
Quand je sais que je suis aimé?

ANDROMÈDE.

Quoi! vous partez?

PERSÉE.

L'amour m'appelle.

ANDROMÈDE.

Vous méprisez mes pleurs! mes cris sont superflus!

PERSÉE.

Vous me verrez comblé d'une gloire immortelle.

ANDROMÈDE.

Hélas! nous ne vous verrons plus!

PERSÉE ET ANDROMÈDE.

Ah! votre péril est extrême!

Je vois votre danger, je ne vois pas le mien....
Dieux ! sauvez ce que j'aime !
Et pour moi-même
Je ne demande rien.
Dieux ! sauvez ce que j'aime !
(Andromède sort.)

SCÈNE VII.

MERCURE, sortant des enfers; PERSÉE.

MERCURE.

PERSÉE, où courez-vous? qu'allez-vous entreprendre?

PERSÉE.

Un peuple infortuné m'engage à le défendre;
C'est à la gloire que je cours.
Si je meurs, mon trépas sera digne d'envie;
Je laisse le soin de mes jours
Au dieu qui m'a donné la vie.

MERCURE.

Ce dieu juste et puissant favorise vos vœux,
Et c'est par ma voix qu'il s'explique :
Il reconnoît son sang à l'effort généreux
Que vous allez tenter, d'une ardeur héroïque,
Pour secourir des malheureux;
Mais ce n'est point en téméraire
Qu'il faut dans le péril précipiter vos pas.
L'assistance des dieux vous sera nécessaire :
Ils veulent vous l'offrir, ne la négligez pas.
Je viens d'apprendre à toute la nature
Que Jupiter s'intéresse à vos jours :

La jalouse Junon vainement en murmure,
Et tout, jusqu'aux enfers, vous promet du secours.

SCÈNE VIII.

MERCURE, PERSÉE; TROUPE DE CYCLOPES.

(Des Cyclopes viennent en dansant donner à Persée, de la part de Vulcain, une épée et des talonnières ailées semblables à celles de Mercure.)

UN DES CYCLOPES.

C'EST pour vous que Vulcain, de ses mains immortelles,
A forgé cette épée et préparé ces ailes.
Hâtez-vous de vous signaler
Par une célèbre victoire:
Chacun doit aller à la gloire;
Mais un héros y doit voler.

SCÈNE IX.

MERCURE, PERSÉE; TROUPE DE NYMPHES GUERRIÈRES, TROUPE DE CYCLOPES.

(Une des Nymphes guerrières présente à Persée, de la part de Pallas, un bouclier de diamant; elle chante en lui faisant ce présent, et les autres Nymphes guerrières dansent.)

UNE NYMPHE GUERRIÈRE.

LE plus vaillant guerrier s'abuse
D'oser tout espérer de l'effort de son bras.
Si vous voulez vaincre Méduse,
Portez le bouclier de la sage Pallas.
Que la valeur et la prudence,
Quand elles sont d'intelligence,

Achèvent d'exploits glorieux!
Le monstre le plus furieux
Leur fait vainement résistance.
La paix ne peut régner que par leur assistance;
L'univers leur doit son bonheur.
Rien ne peut mieux donner un immortel honneur
Que la valeur et la prudence,
Quand elles sont d'intelligence.

SCÈNE X.

MERCURE, PERSÉE; TROUPES DE DIVINITÉS INFERNALES, DE CYCLOPES ET DE NYMPHES GUERRIÈRES.

(Les divinités infernales sortent des enfers, et apportent le casque de Pluton, qu'elles présentent à Persée. Une de ces divinités chante, et les autres dansent.)

UNE DIVINITÉ INFERNALE.

Ce casque vous est présenté
Au nom du souverain de l'empire des Ombres.
Au milieu du péril, pour votre sûreté,
Il répandra sur vous l'épaisse obscurité
Qui règne en nos demeures sombres.
Ce don mystérieux doit apprendre aux humains
Comme on peut s'assurer d'un succès favorable :
Il faut cacher de grands desseins
Sous un secret impénétrable.

MERCURE; LES CHOEURS DES CYCLOPES, DES NYMPHES GUERRIÈRES ET DE DIVINITÉS INFERNALES.

Que l'enfer, la terre et les cieux,

Que tout l'univers favorise
Votre généreuse entreprise!
Que l'enfer, la terre et les cieux,
Que tout l'univers favorise
Le fils du plus puissant des dieux!

MERCURE.

Votre conduite à mes soins est commise.
L'impatience éclate dans vos yeux;
La gloire qui vous est promise
Ne peut plus souffrir de remise.
Suivez-moi; partons de ces lieux.

(Mercure et Persée s'envolent.)

LES CHŒURS.

Que l'enfer, la terre et les cieux, etc.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'antre des Gorgones.

SCÈNE I.

MÉDUSE, EURYALE, STÉNONE.

MÉDUSE.

J'AI perdu la beauté qui me rendit si vaine :
Je n'ai plus ces cheveux si beaux
Dont autrefois le dieu des eaux
Sentit lier son cœur d'une si douce chaîne.
Pallas, la barbare Pallas,
Fut jalouse de mes appas,
Et me rendit affreuse autant que j'étois belle;
Mais l'excès étonnant de la difformité
Dont me punit sa cruauté,
Fera connoître, en dépit d'elle,
Quel fut l'excès de ma beauté.
Je ne puis trop montrer sa vengeance cruelle;
Ma tête est fière encor d'avoir pour ornement
Des serpens dont le sifflement
Excite une frayeur mortelle.
Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux;
Tout se change en rocher à mon aspect horrible :
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux
N'ont rien de si terrible

Qu'un regard de mes yeux.
Les plus grands dieux du ciel, de la terre et de l'onde
Du soin de se venger se reposent sur moi :
Si je perds la douceur d'être l'amour du monde,
J'ai le plaisir nouveau d'en devenir l'effroi.

MÉDUSE, EURYALE ET STÉNONE.

O le doux emploi, pour la rage,
De causer un affreux ravage !
Heureuse la fureur
Qui remplit l'univers d'horreur !

(Les trois Gorgones entendent un doux concert.)

Dans ce triste séjour qui peut nous faire entendre
Le doux bruit qui nous vient surprendre ?
Jamais ici mortel avec impunité
Ne porta sa vue indiscrète.
Quels concerts ! quelle nouveauté !
Qui peut chercher l'horreur secrète
De notre fatale retraite ?...
C'est Mercure qui vient dans cet antre écarté.

SCÈNE II.

MERCURE, MÉDUSE, EURYALE, STÉNONE.

MÉDUSE.

Mon terrible secours vous est-il nécessaire ?
De superbes mortels osent-ils vous déplaire ?
Faut-il vous en venger ? Faut-il armer contre eux
Le funeste courroux de mes serpens affreux ?
Où faut-il que ma fureur vole ?
Vous n'avez qu'à nommer l'empire malheureux

Que vous voulez que je désole.

MERCURE.

C'est toujours mon plus cher désir
De voir tout l'univers dans une paix profonde.
Ne vous lassez-vous point du barbare plaisir
De troubler le repos du monde ?

MÉDUSE.

Puis-je causer jamais des malheurs assez grands
Au gré de la fureur qui de mon cœur s'empare ?
C'est des dieux cruels que j'apprends
A devenir barbare.

MERCURE.

Il est vrai qu'un fatal courroux
A trop éclaté contre vous ;
Vous n'avez eu que trop de charmes.
Sans Pallas, sans ses rigueurs,
Vous n'auriez troublé les cœurs
Que par de douces alarmes.

MÉDUSE.

Que sert-il de m'entretenir
D'un bien trop tôt passé, qui ne peut revenir ?
Je n'en ressens que trop la perte irréparable.
Ah ! quand on se trouve effroyable,
Que c'est un cruel souvenir
De songer que l'on fut aimable !

MERCURE.

Je ne puis, dans votre malheur,
Vous offrir qu'un sommeil paisible.

MÉDUSE.

Avec une vive douleur

Le repos est incompatible.

MERCURE.

O tranquille sommeil, que vous êtes charmant!
Que vous faites sentir un doux enchantement
Dans la plus triste solitude!
Votre divin pouvoir calme l'inquiétude;
Vous savez adoucir le plus cruel tourment.
O tranquille sommeil, que vous êtes charmant!
(aux Gorgones.)
Jouissez du repos dans ce lieu solitaire.

LES TROIS GORGONES.

Non, ce n'est que pour la colère
Que nos cœurs malheureux sont faits:
Non, le repos ne peut nous plaire;
Nous y renonçons pour jamais.
Non, ce n'est que pour la colère, etc.

MERCURE, touchant les trois Gorgones de son caducée.

Il faut céder, il faut vous rendre
Au charme qui va vous surprendre.

LES TROIS GORGONES.

Il faut nous rendre malgré nous
Au charme d'un sommeil trop doux.
(Les trois Gorgones s'endorment.)

SCÈNE III.

PERSÉE, MERCURE; LES GORGONES, endormies.

MERCURE.

PERSÉE, approchez-vous; Méduse est endormie.
Avancez sans bruit; surprenez

Une si terrible ennemie.
Si vous osez la voir, c'est fait de votre vie.

PERSÉE.

Je suivrai les conseils que vous m'avez donnés.

MERCURE.

Je vous laisse au milieu d'un péril redoutable;
Je ne puis plus rien pour vos jours;
Cherchez votre dernier secours
Dans un courage inébranlable.

PERSÉE.

Un prix qui me doit charmer
M'est offert par la Victoire:
Quel péril peut m'alarmer?
L'amour et la gloire
S'unissent pour m'animer.

(Mercure se retire. Persée, tenant son bouclier devant ses yeux, approche de Méduse; il lui coupe la tête, et la cache dans une écharpe pour l'emporter avec lui.)

SCÈNE IV.

PERSÉE, LES GORGONES.

PERSÉE.

Le monde est délivré d'un monstre si terrible;
Le ciel s'est servi de mon bras.

EURYALE ET STÉNONE, s'éveillant au bruit de la voix de Persée, et courant à l'endroit où elles l'ont entendu parler.

Tu fais périr Méduse! ah! traître, tu mourras!...
Qu'il meure d'un trépas horrible!

(Les deux Gorgones veulent attaquer Persée; mais la vertu secrète du casque qu'il porte les empêche de le voir.)

Mais qui peut le rendre invisible?...

Méduse après sa mort trouble encor l'univers:
C'est son sang qui produit tant de monstres divers.

(Chrysaor, Pégase et plusieurs autres monstres de figure bizarre et terrible se forment du sang de Méduse. Chrysaor et Pégase volent: quelques-uns des autres monstres s'élèvent aussi dans l'air, quelques autres rampent; les autres courent, et tous cherchent Persée, qui est caché à leurs yeux par la vertu du casque.)

EURYALE ET STÉNONE.

Monstre, cherchez votre victime;
Vengez le sang qui vous anime,
Servez nos fureurs, armez-vous;
Vengeons Méduse, vengeons-nous.

SCÈNE V:

MERCURE, PERSÉE, EURYALE, STÉNONE.

MERCURE.

Persée, allez, volez où l'amour vous appelle...
Gorgones, désormais vous serez sans pouvoir:
Ce lieu n'est pas pour vous un séjour assez noir;
Venez dans la nuit éternelle.

(Persée vole, et emporte la tête de Méduse. Les monstres qui s'efforcent de le suivre tombent avec Euryale et Sténone dans les enfers, où Mercure les contraint de descendre.)

EURYALE ET STÉNONE, s'abîmant.

Des gouffres profonds sont ouverts:
Ah! nous tombons dans les enfers.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente la mer et un rivage bordé de rochers.

SCÈNE I.

PHINÉE, MÉROPE; TROUPE D'ÉTHIOPIENS.

TROUPE D'ÉTHIOPIENS.

Courons, courons tous admirer
Le vainqueur de Méduse.

PHINÉE.

Persée est de retour, chacun court l'honorer;
Et le bonheur public va me désespérer!
Non, non, il n'est plus temps qu'un vain espoir m'abuse.

SECONDE TROUPE D'ÉTHIOPIENS.

Courons, courons tous admirer
Le vainqueur de Méduse.

MÉROPE.

Allons en secret soupirer :
Non, je ne puis plus me montrer,
Triste comme je suis, interdite et confuse.

TROISIÈME TROUPE D'ÉTHIOPIENS.

Courons, courons tous admirer
Le vainqueur de Méduse.

(Les Éthiopiens sortent.)

SCÈNE II.

PHINÉE, MÉROPE.

PHINÉE.

Nous ressentons mêmes douleurs,
Fuyons une foule importune ;
D'une plainte commune
Déplorons nos communs malheurs.

MÉROPE.

Que l'amour a pour moi de chagrins et d'alarmes !
Que Persée à mon cœur coûte de déplaisirs !
Son départ, ses dangers m'ont fait verser des larmes,
Et son heureux retour m'arrache des soupirs.
Persée est revenu, mais c'est pour Andromède.
Pour m'offrir à ses yeux, l'ardeur qui me possède
M'a fait empresser vainement :
Il n'a rien vu que ce qu'il aime ;
Il n'a pas daigné même
S'apercevoir de mon empressement,
Et tous les soins de mon amour extrême
N'ont pas été payés d'un regard seulement.

PHINÉE.

Que le ciel pour Persée est prodigue en miracles !
Qui n'eût pas cru qu'un monstre furieux
M'auroit débarrassé d'un rival odieux ?
Cependant, malgré mille obstacles,
Mon rival est victorieux.
Il s'est fait des routes nouvelles :
Il a volé pour hâter son retour ;

Et Mercure et l'Amour
Ont pris soin à l'envi de lui prêter des ailes.
Le peuple croit lui tout devoir :
On entend de son nom retentir ce rivage :
Le roi s'est empressé d'honorer son courage ;
Chacun jusqu'en ces lieux l'est venu recevoir.
Qu'Andromède a paru contente de le voir !
Quel triomphe pour lui ! quel charmant avantage !
Et pour moi quelle rage,
Et quel horrible désespoir !

(La mer s'irrite, les flots s'élèvent et s'étendent sur le rivage.)

PHINÉE ET MÉROPE.

Les vents impétueux s'échappent de la chaîne
Qui les forçoit d'être en repos.
Une tempête soudaine
Soulève les flots....
Mer vaste, mer profonde,
Dont les flots sont émus par les vents en courroux,
Les cœurs amoureux et jaloux
Sont plus agités que votre onde ;
Les cœurs amoureux et jaloux
Sont cent fois plus troublés que vous.

SCÈNE III.

IDAS, PHINÉE, MÉROPE ; TROUPE D'ÉTHIOPIENS.

IDAS ET LES ÉTHIOPIENS.

O ciel inexorable !..
O malheur déplorable !

PHINÉE ET MÉROPE, à part.

Qui pourroit traverser ces trop heureux amans ?

(aux Ethiopiens.)

D'où naissent vos gémissemens ?

IDAS.

L'implacable Junon cause notre infortune.
Elle arme contre nous l'empire de Neptune ;
Un monstre en doit sortir, qui viendra dévorer
L'innocente Andromède ;
Et Thétis et ses sœurs viennent de déclarer
Qu'il n'est plus permis d'espérer
De voir finir nos maux sans ce cruel remède.
Les Tritons ont saisi la princesse à nos yeux ;
Et le pouvoir des dieux
Nous a rendus tous immobiles.
C'est sur ces bords qu'au monstre on la doit exposer :
Pour son secours Persée en vain veut tout oser ;
Ses efforts seront inutiles :
Il faut céder aux dieux ; il faut céder au sort
Dont Andromède est poursuivie.
Croyoit-on voir finir une si belle vie
Par une si terrible mort ?

(Les Éthiopiens se placent sur les rochers qui bordent le rivage.)

IDAS ET LES ÉTHIOPIENS.

O sort inexorable !
O malheur déplorable !
Princesse infortunée, hélas !
Vous méritiez un sort plus favorable ;
Vous ne méritiez pas
Un si cruel trépas....
O sort inexorable !
O malheur déplorable !

PHINÉE.

Les dieux ont soin de nous venger :
Le plaisir que je sens avec peine se cache.

MÉROPE.

Verrez-vous sans douleur Andromède en danger ?

PHINÉE.

Est-ce à moi que la mort l'arrache ?
C'est à Persée à s'affliger.
L'amour meurt dans mon cœur, la rage lui succède ;
J'aime mieux voir un monstre affreux
Dévorer l'ingrate Andromède,
Que la voir dans les bras de mon rival heureux....
Attendons que son sort finisse ;
Observons tout d'un lieu plus écarté.

(Phinée et Mérope se retirent.)

SCÈNE IV.

CÉPHÉE, CASSIOPE ; TROUPE D'ÉTHIOPIENS, placés sur les rochers.

CÉPHÉE ET CASSIOPE, sur le rivage.

Ah ! quel effroyable supplice !
Dieux ! ô dieux ! quelle cruauté !

CÉPHÉE.

Je perds ma fille, hélas ! le ciel propice
Me la donna pour ma félicité :
Aujourd'hui le ciel irrité
Veut qu'un monstre me la ravisse.
Ciel, que j'ai toujours respecté,
Ne m'avez-vous long-temps conservé la clarté

Que pour me faire voir cet affreux sacrifice ?

CÉPHÉE ET CASSIOPE.

Ah ! quel effroyable supplice !
Dieux, ô dieux ! quelle cruauté !

CASSIOPE.

C'est ma funeste vanité ;
C'est mon crime, grands dieux ! qu'il faut que l'on punisse ;
Ma fille n'en est pas complice :
Et vos foudres vengeurs contre elle ont éclaté !
Dieux ! pouvez-vous vouloir qu'Andromède périsse ?
Sa jeunesse ni sa beauté
N'ont-elles rien qui vous fléchisse ?
La vertu, l'innocence a-t-elle mérité
Les rigueurs de votre justice ?

CÉPHÉE ET CASSIOPE.

Ah ! quel effroyable supplice !
Dieux ! ô dieux ! quelle cruauté !

(Les Tritons et les Néréides paroissent dans la mer. Les Tritons environnent Andromède, et l'attachent à un rocher.)

SCÈNE V.

ANDROMÈDE, CÉPHÉE, CASSIOPE; TROUPE DE NÉRÉIDES, TROUPE DE TRITONS, TROUPE D'ÉTHIOPIENS.

CÉPHÉE.

Que j'expie en mourant un si funeste crime !

CASSIOPE.

Que, par pitié, j'obtienne une mort légitime !
Cruels ! n'attachez pas ma fille à ce rocher,
C'est moi qu'il y faut attacher.

CÉPHÉE, CASSIOPE ET LE CHOEUR DES ÉTHIOPIENS.

Divinités des flots, quel courroux vous anime
Contre une innocente victime?
C'est notre unique espoir, faut-il nous l'arracher?
Nos vœux, nos pleurs, nos cris, rien ne peut vous toucher?

ANDROMÈDE.

Dieux! qui me destinez une mort si cruelle,
Hélas! pourquoi me flattiez-vous
De l'espoir d'un destin si doux?...
Vous, dont je tiens la vie.... Et vous, peuple fidèle,
Jouissez, par ma mort, d'une paix éternelle :
Je vais fléchir les dieux irrités contre nous;
Et si ma mère est criminelle,
C'est moi qui dois calmer le céleste courroux
Par le sang que j'ai reçu d'elle :
Heureuse de périr pour le salut de tous!
Un souvenir charmant qu'en mourant je rappelle,
Les appas, les douceurs d'une amour mutuelle
Sont de mon sort fatal les plus terribles coups;
Le fils de Jupiter eût été mon époux.
Ah! que ma vie eût été belle!
Dieux! qui me destinez une mort si cruelle, etc.

UN TRITON.

Tremblez, superbe reine!...
Tremblez, mortels audacieux!
Que votre orgueil apprenne
Combien votre grandeur est vaine.
Tremblez, mortels audacieux!
Redoutez le courroux des dieux.

CASSIOPE.

Ah! quelle vengeance inhumaine!

CÉPHÉE.

Andromède!

CASSIOPE.

Ma fille!

ANDROMÈDE.

O cieux!

CASSIOPE.

Que les dieux sont cruels! qu'ils sont ingénieux
A faire ressentir leur haine!

CÉPHÉE.

Andromède!

CASSIOPE.

Ma fille!

ANDROMÈDE.

O cieux!

(Le monstre paroît.)

CÉPHÉE, CASSIOPE ET LES ÉTHIOPIENS.

Le monstre approche de ces lieux,
Ah! quelle vengeance inhumaine!

LES NÉRÉIDES ET LES TRITONS.

Tremblez, mortels audacieux! etc.

ANDROMÈDE.

Je ne vois point Persée, et je flattois ma peine
Du triste espoir de mourir à ses yeux.

CÉPHÉE, CASSIOPE ET LES ÉTHIOPIENS.

Voyez voler ce héros glorieux.

SCÈNE VI.

PERSÉE, en l'air, ET LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, sur le rivage, sur les rochers et dans la mer.

ANDROMÈDE.

A s'exposer pour moi c'est en vain qu'il s'obstine.

(Persée vole, et combat le monstre.)

LES NÉRÉIDES ET LES TRITONS.

Téméraire Persée, arrêtez; respectez
La vengeance divine.

CÉPHÉE, CASSIOPE ET LES ÉTHIOPIENS.

Magnanime héros, combattez, remportez
Le prix que l'Amour vous destine.

LES NÉRÉIDES ET LES TRITONS.

Le fils de Jupiter brave notre courroux.

(Tous ensemble.)

Le monstre expire sous ses coups.

UNE NÉRÉIDE ET UN TRITON.

Junon a vainement cherché notre assistance;
Nous nous vantions en vain d'achever sa vengeance,
Et Persée a pour lui des dieux plus forts que nous.

LES NÉRÉIDES ET LES TRITONS.

Descendons sous les ondes :
Notre honte se doit cacher;
Allons chercher
Des retraites profondes.
Descendons sous les ondes.

(La mer s'apaise; les flots s'abaissent et se retirent. Les Néréides et les Tritons disparoissent.)

SCÈNE VII.

PERSÉE, ANDROMÈDE, CÉPHÉE, CASSIOPE
ET LES ÉTHIOPIENS.

ANDROMÈDE, CASSIOPE ET CÉPHÉE.

Le monstre est mort; Persée en est vainqueur;
Persée est invincible.

(Les Éthiopiens répètent ces deux vers, pendant que Persée délie Andromède.)

CÉPHÉE ET CASSIOPE.

Quand l'amour anime un grand cœur,
Il ne trouve rien d'impossible.

PERSÉE ET ANDROMÈDE.

Ah! que votre danger me paroissoit terrible!

LES ÉTHIOPIENS.

Le monstre est mort, etc.

(Les Éthiopiens descendent des rochers, et témoignent leur joie en chantant et en dansant. Des matelots et des matelotes se mêlent dans la réjouissance publique. Un des Éthiopiens chante au milieu des matelots qui dansent.)

UN DES ÉTHIOPIENS.

Notre espoir alloit faire naufrage;
Nous goûtons enfin un heureux sort.
Quel bonheur d'échapper à l'orage,
Quel plaisir d'en retracer l'image,
Quand on est au port!

CÉPHÉE.

Honorons à jamais le glorieux héros
Qui nous donne un heureux repos.

Sa valeur, à son gré, fait voler la victoire:
Tour à tour la terre et les flots
Sont le théâtre de sa gloire.
Honorons à jamais, etc.

(Andromède, Cassiope et les Éthiopiens répètent les vers que Céphée a chantés, et les matelots et les matelotes dansent en réjouissance de la délivrance d'Andromède.)

UN DES ÉTHIOPIENS.

Que n'aimez-vous,
Cœurs insensibles?
Que n'aimez-vous?
Rien n'est si doux.
Non, ne vous vantez pas d'être invincibles;
Les dieux, les plus grands dieux, ont aimé tous.

LE CHOEUR.

Que n'aimez-vous, etc.

UN DES ÉTHIOPIENS.

L'Amour n'a plus de traits terribles
Pour un cœur qui cède à ses coups.

LE CHOEUR.

Que n'aimez-vous, etc.

UN DES ÉTHIOPIENS.

Pour un amant
Tendre et fidèle,
Pour un amant
Tout est charmant.
L'espoir nourrit ses feux; sa chaîne est belle;
Il se fait un plaisir de son tourment.

LE CHOEUR.

Pour un amant, etc.

UN DES ÉTHIOPIENS.

Heureux un cœur qu'Amour appelle !
Malheureux, s'il tarde un moment !

LE CHŒUR.

Pour un amant, etc.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente les lieux préparés pour les noces de Persée et d'Andromède.

SCÈNE I.

MÉROPE.

O mort! venez finir mon destin déplorable.
Ma rivale jouit d'un sort trop favorable,
Et je souffrirois trop, si je ne mourois pas.
Son bonheur m'a rendu le jour insupportable;
La nuit affreuse du trépas
Me paroît moins épouvantable.
O mort! venez finir mon destin déplorable.
Hélas! funeste mort, hélas!
Pour les cœurs fortunés vous êtes effroyable;
Mais vos horreurs ont des appas
Pour un cœur que l'amour a rendu misérable.
O mort! venez finir mon destin déplorable.

SCÈNE II.

PHINÉE, MÉROPE.

PHINÉE.

Ce n'est point à des pleurs qu'il faut avoir recours.
Junon veut qu'aujourd'hui je me venge avec elle.

Iris, de son vouloir l'interprète fidèle,
Vient, par son ordre exprès, de m'offrir son secours.

MÉROPE.

Du secours de Junon que faut-il qu'on espère?
Persée a triomphé deux fois de son courroux.

PHINÉE.

Que ne pourra point sa colère
Unie à mon transport jaloux?
Heureux qui peut goûter une douce vengeance!
C'est l'unique espérance
Des malheureux amans.
Pour servir ma fureur on s'arme en diligence.
Mon rival n'aura pas mon bien pour récompense;
S'il triomphe de moi, c'est pour peu de momens.
C'est en vain qu'Andromède a trahi ma constance;
L'Amour est avec eux en vain d'intelligence;
Je briserai ses nœuds charmans.
L'Hymen me livrera l'ingrate qui m'offense;
Elle a vu ma douleur avec indifférence:
Je veux être insensible à ses gémissemens;
Et, si je ne puis voir son cœur en ma puissance,
Je jouirai de ses tourmens.
Heureux qui peut goûter une douce vengeance! etc.
Il faut nous éloigner du peuple qui s'avance:
Ce superbe appareil, ces riches ornemens,
Tout ici de ma rage accroît la violence:
Allons hâter l'éclat de nos ressentimens.

MÉROPE ET PHINÉE.

Heureux qui peut goûter une douce vengeance! etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

CÉPHÉE, CASSIOPE, PERSÉE, ANDROMÈDE; LE GRAND-PRÊTRE DU DIEU HYMÉNÉE; SUITE DU GRAND-PRÊTRE; TROUPE DE COURTISANS DE CÉPHÉE, magnifiquement parés pour assister aux noces de Persée et d'Andromède.

LE GRAND-PRÊTRE.

Hymen ! ô doux Hymen ! sois propice à nos vœux;
Viens unir ces amans fidèles,
Viens les rendre à jamais heureux.
Prends soin de conserver leurs ardeurs mutuelles;
Allume en leur faveur les plus beaux de tes feux :
Que leurs cœurs soient comblés de douceurs éternelles;
Qu'ils soient toujours contens et toujours amoureux.
Charmant Hymen, que tes chaînes sont belles,
Lorsque l'Amour en a formé les nœuds !
Hymen ! ô doux Hymen ! sois propice à nos vœux, etc.

(Le chœur répète les trois derniers vers.)

(Les cérémonies du mariage de Persée et d'Andromède, que le grand-prêtre de l'Hyménée et sa suite veulent commencer, sont interrompues par Mérope.)

SCÈNE IV.

MÉROPE ET LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

MÉROPE.

Persée, il n'est plus temps de garder le silence :
J'avois cru vouloir votre mort;

Mais mon cœur avec vous est trop d'intelligence,
Et, prête à me venger, je ressens un transport
Cent fois plus pressant et plus fort
Que le transport de la vengeance.
Votre rival approche, il en veut à vos jours :
Mille ennemis vous environnent.
Évitez leur fureur, servez-vous du secours
Que les dieux propices vous donnent.
Volez, et sauvez-vous par le milieu des airs ;
Vous ne trouverez plus d'autres chemins ouverts.

PERSÉE.

Armons-nous ; punissons l'audace des rebelles.

MÉROPE.

Sauvez-vous ; profitez de mes avis fidèles :
C'est à fuir seulement que vous devez songer.

PERSÉE.

Si les dieux m'ont prêté des ailes,
Ce n'est pas pour fuir le danger.

SCÈNE V.

PHINÉE, SUITE DE PHINÉE, ET LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

PHINÉE ET SA SUITE.

Persée, il faut périr ; meurs, et laisse Andromède
Au pouvoir d'un heureux rival !

CÉPHÉE, PERSÉE ET LEUR SUITE.

Perfides ! recevez le châtiment fatal
De la fureur qui vous possède !

TOUS LES COMBATTANS.

Cédez, cédez à notre effort;
Vous n'éviterez pas la mort.

(Persée, Céphée et leur suite poursuivent Phinée et sa suite.)

CASSIOPE ET ANDROMÈDE.

Quelles horreurs! quelles alarmes!
Dieux! soyez touchés de nos larmes!

TOUS LES COMBATTANS.

Cédez, cédez à notre effort, etc.

(Les combattans s'éloignent.)

SCÈNE VI.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE.

CÉPHÉE, à Cassiope.

Le soin de vous défendre en ces lieux me rappelle.
Craignez tout d'un peuple rebelle;
Quel sang n'ose-t-il point verser?
Un trait que sur Persée on a voulu lancer
A frappé votre sœur d'une atteinte mortelle.
Junon, implacable pour nous,
Anime les mutins de son fatal courroux.
Leur rage croît, leur nombre augmente:
Persée en vain toujours combat avec chaleur.
Que servent les efforts qu'il tente?
Le nombre tôt ou tard accable la valeur.

SCÈNE VII.

PERSÉE, SUITE DE PERSÉE; PHINÉE, SUITE DE PHINÉE, ET LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

PHINÉE ET SA SUITE.

Qu'il n'échappe pas, qu'il périsse,
Cet étranger audacieux
Qui prétend régner en ces lieux !

CÉPHÉE, CASSIOPE ET ANDROMÈDE.

Ciel ! ô ciel ! soyez-nous propice !

PHINÉE ET SA SUITE.

Qu'il n'échappe pas, qu'il périsse !

CÉPHÉE, CASSIOPE ET ANDROMÈDE.

Défendez-nous, ô justes dieux !

PERSÉE, à ceux de son parti.

Ne craignez rien; fermez les yeux,
Je vais punir leur injustice.

(Persée pétrifie Phinée et sa suite, en leur montrant la tête de Méduse.)

PERSÉE.

Voyez leur funeste supplice.

CÉPHÉE, CASSIOPE ET ANDROMÈDE.

Quel prodige ! quel changement !

PERSÉE.

La tête de Méduse a fait leur châtiment...
Cessons de redouter la fortune cruelle;
Le ciel nous promet d'heureux jours;
Vénus vient à notre secours;
Elle amène l'Amour et l'Hymen avec elle.

(Le palais de Vénus descend.)

SCÈNE VIII.

VÉNUS, L'AMOUR, L'HYMÉNÉE, CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE; LES GRACES, LES AMOURS ET LES JEUX; TROUPE DE COURTISANS DE CÉPHÉE, TROUPE D'ÉTHIOPIENS ET D'ÉTHIOPIENNES.

VÉNUS.

Mortels, vivez en paix; vos malheurs sont finis.
Jupiter vous protége en faveur de son fils;
A ce dieu si puissant tous les dieux veulent plaire,
Et Junon même enfin apäise sa colère.
Cassiope, Céphée, et vous, heureux époux,
Prenez place au ciel avec nous.
Les souverains destins ordonnent
Que des feux éclatans toujours vous environnent.

(Céphée, Cassiope, Persée et Andromède sont élevés dans le ciel, et des étoiles brillantes les environnent.)

VÉNUS, L'AMOUR, L'HYMÉNÉE ET LES CHŒURS.

Héros victorieux, Andromède est à vous;
Votre valeur et l'Hymen vous la donnent:
La Gloire et l'Amour vous couronnent;
Fut-il jamais un triomphe plus doux?
Héros victorieux, Andromède est à vous.

(Les courtisans de Céphée, les Éthiopiens et les Éthiopiennes témoignent leur joie par leurs danses.)

FIN DE PERSÉE.

PHAÉTON,

TRAGÉDIE LYRIQUE EN CINQ ACTES,

Représentée en 1683.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

ASTRÉE, déesse, fille de Jupiter et de Thémis.
TROUPE DE COMPAGNES D'ASTRÉE.
SATURNE, dieu qui régnoit durant l'âge d'or.
TROUPE DE SUIVANS DE SATURNE.

LE
RETOUR DE L'AGE D'OR,
PROLOGUE.

Le théâtre représente les jardins du palais de la déesse Astrée. Astrée est au milieu de ses compagnes, qui, en dansant et en chantant, tâchent de divertir cette déesse.

TROUPE DE COMPAGNES D'ASTRÉE.

Cherchons la Paix dans cet asile;
Les Jeux suivront toujours nos pas :
Quand on le veut, il est facile
De s'assurer un repos plein d'appas;
Mais les Plaisirs, d'un sort tranquille,
Ne cherchent point qui ne les cherche pas.
N'ayons jamais rien d'inutile;
Fuyons le bruit et l'embarras.
Quand on le veut, il est facile
De s'assurer un repos plein d'appas;
Mais les Plaisirs, d'un sort tranquille,
Ne cherchent point qui ne les cherche pas.

ASTRÉE.

Dans cette paisible retraite,
Tout rit, tout répond à mes vœux;
Mais ma félicité ne peut être parfaite
Que le ciel n'ait rendu tous les mortels heureux.

Quoique leur fureur inhumaine
De leur séjour ait osé me bannir,
J'ai regret de les voir punir :
Je n'ai quitté la terre qu'avec peine;
J'espère y voir encor le siècle fortuné
Qu'à l'univers naissant les dieux avoient donné :
Le sort veut que bientôt ce beau temps recommence.

La douceur de l'espérance
Doit flatter nos désirs;
Charmons notre impatience
Par d'innocens plaisirs.

(Les compagnes d'Astrée dansent et chantent.)

TROUPE DE COMPAGNES D'ASTRÉE.

Dans ces lieux, tout rit sans cesse;
L'Amour veut rire avec nous.

C'est un jeu quand il nous blesse;
Nous ne sentons que ses traits les plus doux.

Qu'il est doux d'aimer sans peines!
Quel plaisir d'aimer en paix!

L'Amour fait ici des chaînes
Qui charment trop pour les briser jamais.

(Saturne vient trouver Astrée pour l'inviter à retourner avec lui sur la terre. Ce dieu a les mêmes suivans qui l'accompagnoient au temps de l'âge d'or; les uns dansent et les autres chantent, et Saturne même chante avec eux.)

SATURNE ET SES SUIVANS.

Que les mortels se réjouissent;
Que les plaintes finissent.
O l'heureux temps
Où tous les cœurs seront contens!

SATURNE.

Un héros qui mérite une gloire immortelle
Au séjour des humains aujourd'hui nous rappelle.
Le siècle qui du monde a fait les plus beaux jours
Doit, sous son règne heureux, recommencer son cours.
Il calme l'univers; le ciel le favorise;
Son auguste sang s'éternise.
Il voit combler ses vœux par un héros naissant;
Tout doit être sensible au plaisir qu'il ressent.
Les Muses vont lui faire entendre
Mille nouveaux concerts:
De sa grandeur il se plaît à descendre;
Il sait mêler les jeux à cent travaux divers:
Rien ne peut nous troubler; la Discorde est aux fers.
L'Envie en vain frémit de voir les biens qu'il cause;

Une heureuse paix est la loi
Que ce vainqueur impose :
Son tonnerre inspire l'effroi,
Dans le temps même qu'il repose.

ASTRÉE.

Suivons ce héros : suivez-nous,
Jeux innocens ; rassemblez-vous ;
Régnez dans une paix profonde ;
Rappelez l'heureux temps de l'enfance du monde.
Jeux innocens, rassemblez-vous ;
Reprenez pour jamais vos charmes les plus doux.

(La suite de Saturne et celle d'Astrée chantent et dansent ensemble.)

LES CHŒURS.

Jeux innocens, rassemblez-vous ;
Reprenez pour jamais vos charmes les plus doux.
Plaisirs, venez sans crainte,
Venez vous rassembler ;
Le soin et la contrainte
Ne viendront plus vous troubler.
Le plus grand des héros
Vous reçoit dans son empire :
Que tout l'univers admire
L'auteur d'un si doux repos.

Il faut que tout fleurisse ;
Mortels, vivez heureux ;

La Paix et la Justice
Vont régner avec les Jeux.
Le plus grand des héros
Les reçoit dans son empire :
Que tout l'univers admire
L'auteur d'un si doux repos.

SATURNE, ASTRÉE ET LES CHŒURS.

On a vu ce héros terrible dans la guerre ;
Il fait, par sa vertu, le bonheur de la terre :
Sa victoire l'a désarmé :
Il fait son bonheur d'être aimé.

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE.

LIBYE, fille de Mérops, roi d'Égypte.
THÉONE, fille de Protée.
PHAÉTON, fils du Soleil et de Clymène.
CLYMÈNE, fille de l'Océan et de Téthys.
PROTÉE, dieu marin, conducteur des troupeaux de Neptune.
TROUPE DE SUIVANS DE PROTÉE.
TRITON, dieu marin, frère de Clymène.
TROUPE DE SUIVANS DE TRITON.
ÉPAPHUS, fils de Jupiter et de la déesse Isis.
MÉROPS, roi d'Égypte, qui a épousé Clymène après la mort d'une première épouse, dont il a eu Libye.
TROUPE D'ÉGYPTIENS ET D'ÉGYPTIENNES.
UN ROI ÉTHIOPIEN, tributaire de Mérops.
TROUPE D'ÉTHIOPIENS ET D'ÉTHIOPIENNES.
UN ROI INDIEN, tributaire de Mérops.
TROUPE D'INDIENS ET D'INDIENNES.
TROUPE DE PRÊTRESSES DE LA DÉESSE ISIS.
TROUPE DE JEUNES PERSONNES, choisies pour porter des offrandes au temple d'Isis.
DES FURIES ET DES FANTÔMES TERRIBLES.
LES VENTS.
LE SOLEIL.
LES HEURES DU JOUR.
LES SAISONS DE L'ANNÉE.
QUATRE QUADRILLES, dont chacun accompagne une des quatre Saisons.
TROUPE DE PASTEURS ÉGYPTIENS.
TROUPE DE BERGÈRES ÉGYPTIENNES.
LA DÉESSE DE LA TERRE.
JUPITER.

PHAÉTON,

TRAGÉDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin sur le devant, une grotte dans le milieu, et la mer dans l'éloignement.

SCÈNE I.

LIBYE, *seule.*

Heureuse une âme indifférente !
Le tranquille bonheur dont j'étois si contente
Ne me sera-t-il point rendu ?
Dans ces beaux lieux tout est paisible :
Hélas ! que ne m'est-il possible
D'y trouver le repos que mon cœur a perdu ?

SCÈNE II.

THÉONE, LIBYE.

THÉONE.

Je ne vous croyois pas dans un lieu solitaire :
Une pompeuse cour ne songe qu'à vous plaire,

Et vous venez rêver ici !

LIBYE.

Vous y venez rêver aussi.

THÉONE.

J'aime ; c'est mon destin d'aimer toute ma vie.
Votre cœur fuit l'amour, et croit s'en garantir ;
Il faut aimer pour ressentir
Le charme de la rêverie.

LIBYE.

Le roi doit aujourd'hui me choisir un époux.
Ai-je moins à rêver que vous ?

THÉONE.

M'est-il permis d'entrer dans votre confidence ?

LIBYE.

La sincère amitié doit bannir d'entre nous
Le mystère et la défiance.

THÉONE.

Pourquoi chercher des lieux où règne le silence ?
Est-il un spectacle plus doux
Que de voir mille amans empressés et jaloux,
Dont votre hymen fait l'espérance ?
Je commence à douter que vous les voyiez tous
Avec la même indifférence.

LIBYE.

Je suis fille d'un roi qui commande à des rois :
Après lui, j'aurai sous mes lois
Les pays où le Nil répand son eau féconde.
Un grand destin m'est préparé ;
Mais le premier trône du monde
N'est pas contre l'amour un asile assuré.

THÉONE.

Le fils de Jupiter vous aime.

LIBYE.

Je ne serois qu'à lui, si j'étois à moi-même.
Mon cœur s'est trop pressé de choisir un vainqueur,
Et mon timide amour craint un devoir sévère.
Que deviendrai-je, ô ciel! si le choix de mon père
Ne suit pas le choix de mon cœur?
Vous ressentez l'amour sans éprouver ses peines.
Le fils du dieu brillant qui donne la clarté,
Tout fier qu'il est, porte vos chaînes.
Vous aimez Phaéton avec tranquillité.

THÉONE.

Hélas! un tendre cœur est toujours agité:
La mer est quelquefois dans une paix profonde;
On peut, après l'orage, y jouir d'un beau jour.
Le calme règne plus dans l'empire de l'onde
Que dans l'empire de l'Amour.

LIBYE ET THÉONE.

Ah! qu'il est difficile
De bien aimer
Sans s'alarmer!
Ah! qu'il est difficile
Que l'Amour soit tranquille!

THÉONE.

Phaéton est pour moi peu sensible aujourd'hui.
Que je crains!...

LIBYE.

Je vous laisse éclaircir avec lui.

SCÈNE III.

PHAÉTON, THÉONE.

THÉONE.

Vous passez sans me voir! craignez-vous ma présence?

PHAÉTON.

Je vous aime, Théone, et ce soupçon m'offense.

THÉONE.

Que ma vue aujourd'hui vous cause d'embarras!
Avouez qu'en ces lieux vous ne me cherchiez pas.

PHAÉTON.

Je cherchois la reine ma mère:
Ce soin pourroit-il vous déplaire?
Devez-vous me le reprocher?

THÉONE.

C'est toujours ne me pas chercher.
Je m'aperçois sans cesse
Que quelque soin vous presse,
Et par malheur je m'aperçoi
Que ce soin n'est jamais pour moi.

PHAÉTON.

Une autre amour, à votre espoir fatale,
N'a pas causé mes nouveaux soins;
Je n'aime point ailleurs, les dieux m'en sont témoins.

THÉONE.

Vous changez cependant; ma peine est sans égale:
Peut-être souffrirois-je moins
Si je pouvois haïr une rivale.

Protée, à qui je dois le jour,
Du plus sombre avenir perce la nuit obscure :
Il m'a prédit cent fois le tourment que j'endure.
Vous ne me parlez plus ni d'hymen, ni d'amour;
De tant de vains sermens vous perdez la mémoire.

PHAÉTON.

Non; je vous aimerai toujours.

THÉONE.

Ingrat ! le moyen de vous croire ?
Vos regards inquiets démentent vos discours.

Avec trop peu de soin votre froideur se cache :
Le bonheur de ma vie à votre cœur s'attache;
Vous me laissez trop voir qu'il cherche à m'échapper.
Ah! du moins, ingrat que vous êtes !
Puisque vous me voulez tromper,
Trompez-moi mieux que vous ne faites.

PHAÉTON.

Je ne sais plus comment pouvoir calmer
Mille frayeurs qui viennent vous surprendre.
Mon cœur vous aime autant qu'il peut aimer;
S'il n'est pas assez tendre,
C'est à l'Amour qu'il s'en faut prendre.

THÉONE.

Quand vous commenciez d'être amant,
Vous me cherchiez avec empressement;
Vous ne me quittiez point sans une peine extrême.
Le souvenir fatal d'un amour si charmant
Ne sert qu'à faire mon tourment.
Vous ne savez que trop comme il faut que l'on aime.

Ah! deviez-vous m'aimer si tendrement,
Si vous ne vouliez pas m'aimer toujours de même?

PHAÉTON.

La reine tourne ici ses pas.

THÉONE.

Suivez la reine; allez, ne vous contraignez pas.

SCÈNE IV.

CLYMÈNE, PHAÉTON.

CLYMÈNE.

Vous paroissez chagrin, mon fils; ne puis-je apprendre
D'où vient le trouble où je vous voi?

PHAÉTON.

Le roi va faire choix d'un gendre;
L'époux de la princesse un jour doit être roi.
Le superbe Épaphus à cet honneur aspire.
Ah! faudra-t-il le voir maître de cet empire?
Faudra-t-il nous voir sous sa loi?
Quelle honte pour vous! quelle rage pour moi!
Le roi fera tout pour vous plaire....

CLYMÈNE.

Mais quel autre choix doit-il faire?
Le fils de Jupiter est-il à dédaigner?

PHAÉTON.

Quoi! votre fils, le fils du dieu qui nous éclaire,
Est-il indigne de régner?

CLYMÈNE.

Votre gloire, mon fils, est mon unique envie.
Après l'amour du dieu dont vous tenez la vie,

Jusqu'à l'hymen d'un roi j'eus peine à m'abaisser;
Mais pour vous mettre au trône, il falloit m'y placer.
Le roi veut vous offrir sa fille et sa couronne.
Je sais que vous aimez Théone,
Et c'est cet amour que je crains.
Profitez du bonheur que je mets en vos mains;
Méritez la grandeur suprême.
Vaincre un amour charmant est un effort extrême;
Mais qui veut s'élever au-dessus des humains
Doit être maître de lui-même.
Il ne tiendra qu'à vous de régner en ces lieux.

PHAÉTON.

J'entends mon destin qui m'appelle;
Je brûle de monter dans un rang glorieux:
Si Théone me paroît belle,
La couronne est encor plus charmante à mes yeux.

CLYMÈNE.

J'aime ces sentimens d'une âme noble et fière;
Ils sont dignes du fils du dieu de la lumière.

D'une amoureuse ardeur un grand cœur peut brûler;
C'est un amusement qu'il faut qu'on lui pardonne;
Mais il faut que l'amour soit prêt à s'immoler,
Sitôt que la gloire l'ordonne.

Tout est favorable à mes vœux,
Et cependant ma joie est inquiète;
Mille présages malheureux
Troublent mon cœur d'une crainte secrète.
C'est ici que Protée amène les troupeaux
Du dieu de l'empire des eaux:

Il se plaît sous ce frais ombrage;
L'avenir est pour lui sans ombre et sans nuage.
Je veux sur votre sort le contraindre à parler:
Empêchez qu'en ces lieux on me vienne troubler.

SCÈNE V.

(Protée sort de la mer; il conduit les troupeaux de Neptune, et il est accompagné d'une troupe de dieux marins.)

PROTÉE; SUIVANS DE PROTÉE.

PROTÉE.

Heureux qui peut voir du rivage
Le terrible Océan par les vents agité!
Heureux qui, dans le port, peut plaindre en sûreté
Ceux qui sont dans l'horreur d'un dangereux orage!
Plaignons les malheureux amans;
Évitons leurs cruels tourmens:
Gardons-nous de souffrir que l'amour nous engage
Dans ses trompeurs enchantemens;
Gardons-nous des embarquemens
Où le repos du cœur fait un fatal naufrage.
Plaignons les malheureux amans;
Évitons leurs cruels tourmens.

Prenez soin sur ces bords des troupeaux de Neptune;
Je veux fuir du soleil la chaleur importune:
Ici l'ombre des bois, le murmure des flots,
Tout invite à goûter la douceur du repos.

(Protée s'endort dans la grotte, et ses suivans s'écartent sur le rivage, où ils vont prendre soin des troupeaux de Neptune.)

SCÈNE VI.

CLYMÈNE, PROTÉE, endormi.

CLYMÈNE.

Vous, avec qui le sang me lie,
Triton, secondez mon envie;
Donnez-moi le secours que vous m'avez promis.
Des décrets du destin Protée a connoissance;
Faites-lui rompre le silence
Qu'il s'obstine à garder sur le sort de mon fils.

(Clymène se retire.)

SCENE VII.

TRITON, PROTÉE; SUIVANS DE TRITON.

(Triton sort de la mer accompagné d'une troupe de dieux marins, dont une partie fait un concert d'instrumens, et l'autre partie danse. Ils éveillent Protée, et l'invitent à prendre part à leurs divertissemens. Triton chante au milieu de ses suivans.)

TRITON.

Que Protée avec nous partage
La douceur de nos chants nouveaux:
C'est de tous les pasteurs le pasteur le plus sage.
Paissez, heureux troupeaux
Du dieu des eaux;
Paissez en paix sur ce rivage.
Que Protée avec nous partage
La douceur de nos chants nouveaux.
Chantons sous cet ombrage;
Répondez-nous, charmans oiseaux;

Joignez à nos concerts votre plus doux ramage.
Que Protée avec nous partage
La douceur de nos chants nouveaux.

(Les suivans de Triton continuent leurs concerts d'instrumens et leurs danses, et Triton y joint une chanson qu'il chante en s'adressant à Protée.)

Le plaisir est nécessaire :
La sagesse austère
Peut empêcher d'y courir ;
Mais le plus sévère
Ne refuse guère
Le plaisir qui vient s'offrir.

(Les suivans de Triton environnent Protée en dansant.)

PROTÉE.

Vos jeux ont des appas ; je les quitte avec peine ;
Mais mon troupeau s'éloigne de ces lieux.

TRITON.

Du sort de Phaéton éclaircissez Clymène ;
De grâce, contentez son désir curieux.

PROTÉE.

Ne me pressez point d'en trop dire.
Le Sort dans l'avenir permet que j'ose lire ;
Mais, sous un silence discret,
Le Sort veut qu'avec soin je garde son secret.

(Protée disparoît, et se transforme successivement en lion, en arbre, en monstre marin, en fontaine et en flamme ; mais, sous ces formes différentes, il est suivi et environné par les suivans de Triton.)

TRITON.

C'est un secret qu'il faut qu'on vous arrache ;
Vous vous transformez vainement,
Nous vous suivrons avec empressement,

Sous quelque forme qui vous cache.
Non, ne croyez pas nous tromper ;
N'espérez pas nous échapper.
Non, de ces changemens l'étonnant artifice
N'aura rien qui nous éblouisse.
Non, ne croyez pas nous tromper ;
N'espérez pas nous échapper.

SCÈNE VIII.

TRITON, CLYMÈNE, PROTÉE; SUIVANS DE TRITON.

TRITON.

Il reviendra bientôt dans sa forme ordinaire.
Ma sœur, venez l'entendre ; il cède à notre effort ;
Il va de votre fils vous déclarer le sort.

(Protée, après plusieurs transformations, reprend enfin sa forme naturelle.)

PROTÉE.

Puisque vous m'y forcez, il faut ne vous rien taire.
Le sort de Phaéton se découvre à mes yeux.
Dieux ! je frémis ! que vois-je ? ô dieux !
Tremblez pour votre fils, ambitieuse mère !
Où vas-tu, jeune téméraire ?
Tu dois trouver la mort dans la gloire où tu cours.
En vain le dieu qui nous éclaire,
En pâlissant pour toi, se déclare ton père ;
Il doit servir à terminer tes jours :
Tu vas tomber ; n'attends plus de secours.
Le ciel fait tonner sa colère !

Tremblez pour votre fils, ambitieuse mère !

TRITON.

Quel oracle !

CLYMÈNE.

Quelle terreur !

TRITON ET CLYMÈNE.

Ah ! je me sens saisir d'horreur !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un endroit du palais du roi d'Égypte, orné et préparé pour une grande cérémonie.

SCÈNE I.

CLYMÈNE, PHAÉTON.

CLYMÈNE.

Protée en a trop dit; je frémis du danger
Qu'il prévoit et qu'il vous annonce.

PHAÉTON.

A l'hymen de sa fille il me veut engager;
Son intérêt a dicté sa réponse.

CLYMÈNE.

Je vois que j'ai trop entrepris.

PHAÉTON.

Quoi! ma grandeur n'est pas votre plus chère envie?

CLYMÈNE.

Il vous en coûteroit la vie;
Je ne veux point pour vous de grandeur à ce prix.

PHAÉTON.

Protée a-t-il le droit suprême
De donner des arrêts ou de vie ou de mort?
Est-ce à lui de régler mon sort?
Un cœur comme le mien fait son destin lui-même.

Croyez-en mon courage, il doit vous rassurer.

CLYMÈNE.

Vous êtes digne de l'empire;
Mais si votre grand cœur me force à l'admirer,
C'est en tremblant que je l'admire.
Vivez, et bornez vos désirs
Aux tranquilles plaisirs
D'une amour mutuelle;
Aimez, contentez-vous
De régner sur un cœur fidèle;
Il n'est point d'empire plus doux.

PHAÉTON.

Vous m'en désavoueriez, si je pouvois vous croire;
Je veux me faire un nom d'éternelle mémoire:
J'ai déjà trop langui dans un honteux repos;
Le plus fort amour d'un héros
Doit être l'amour de la gloire.

CLYMÈNE.

Vous êtes menacé du céleste courroux,
Et j'entends la foudre qui gronde.

PHAÉTON.

Élevez votre fils au premier rang du monde;
Laissez tonner les dieux jaloux.

CLYMÈNE.

Une secrète voix, qui dans mon cœur murmure,
Me dit que le trépas au trône vous attend.
Puis-je n'écouter point la voix de la nature?

PHAÉTON.

Le fils du dieu du jour doit être plus content
D'un trépas éclatant

Que d'une vie obscure.

CLYMÈNE.

J'espère que l'amour pourra vous arrêter.
Théone vient ; je me retire.

PHAÉTON.

Non, non ; je ne puis vous quitter
Que vous ne m'assuriez du bonheur où j'aspire.

SCÈNE II.

THÉONE, *seule.*

Il me fuit, l'inconstant ! il m'ôte tout espoir !
O ciel ! tant de froideur succède à tant de flamme !
Ah ! que n'a-t-il toujours évité de me voir !
Qu'il auroit épargné de tourmens à mon âme !
Sur la foi des sermens dont il flattoit mes vœux,
J'espérois un destin heureux ;
Je croyois pour toujours nos cœurs d'intelligence,
Je m'assurois que jamais l'inconstance
Ne briseroit de si beaux nœuds.
Ah ! qu'il est dangereux
De s'engager sur la vaine assurance
Des sermens amoureux !
L'infidèle attendoit, pour éteindre ses feux,
Qu'il m'en eût fait sentir toute la violence.
Que le charme fatal d'une douce espérance
Expose un cœur crédule à des maux rigoureux !
Ah ! qu'il est dangereux
De s'engager sur la vaine assurance
Des sermens amoureux !

SCÈNE III.

LIBYE, THÉONE.

LIBYE.

Que l'incertitude
Est un rigoureux tourment!
Non, on n'a point en aimant
De peine plus rude
Que l'incertitude.
Je sens croître à tout moment
Mon inquiétude.
Que l'incertitude
Est un rigoureux tourment!

THÉONE.

Que ma disgrâce, hélas! n'est-elle encor douteuse!
Vous espérez de voir vos désirs satisfaits;
Vous pouvez être heureuse,
Et je ne le serai jamais.
Dans mes malheurs, que faut-il que j'espère?
J'aime un ingrat qui trahit nos amours;
Et je sens, malgré ma colère,
Que, tout ingrat qu'il est, je l'aimerai toujours.

LIBYE.

Mon sort étoit digne d'envie,
Avant que par l'Amour mon cœur fût tourmenté.

THÉONE.

Nous ne savons le prix de notre liberté
Qu'après qu'elle nous est ravie.

LIBYE ET THÉONE.

Amour, cruel vainqueur,
Ah! pourquoi troublois-tu le repos de ma vie?
Amour, cruel vainqueur,
Ah! pourquoi troublois-tu le repos de mon cœur?

LIBYE.

J'attends le choix du roi.

THÉONE.

Je vais cacher mes larmes.

LIBYE.

Mon cœur est agité de mortelles alarmes:
Le roi déjà peut-être a nommé mon époux...
Vous me laissez?

THÉONE.

Je laisse Épaphus avec vous.

SCÈNE IV.

ÉPAPHUS, LIBYE.

ÉPAPHUS.

Quel malheur!

LIBYE.

Dieux! quelle tristesse!

ÉPAPHUS.

Quel malheur! quel supplice, hélas!

LIBYE.

Que vous alarmez ma tendresse!

ÉPAPHUS.

Je vous perds, charmante princesse:
Quel malheur! quel supplice, hélas!

De perdre un bien si plein d'appas !
C'est en vain que pour moi votre cœur s'intéresse :
Le roi m'a prononcé l'arrêt de mon trépas ;
Votre époux est choisi, je ne le serai pas.
Je vous perds, charmante princesse :
Quel malheur ! quel supplice, hélas !
De perdre un bien si plein d'appas !
Se peut-il qu'une loi si dure
Ne vous arrache aucun murmure ?
Un doux espoir m'a-t-il trompé ?
Belle princesse, est-il possible
Que votre cœur soit insensible
Au coup mortel qui m'a frappé ?

LIBYE.

Votre douleur n'a point à craindre
De blesser du devoir les droits trop absolus :
Votre amour malheureux se plaint sans se contraindre ;
Mais l'amour qui se plaint le plus
N'est pas toujours le plus à plaindre.

ÉPAPHUS.

Divinités dont j'ai reçu le jour,
Voyez mon désespoir, et vengez mon amour ;
Contre un roi si cruel armez votre colère...

LIBYE.

Ah ! tout cruel qu'il est, songez qu'il est mon père ;
N'attirez point sur lui le céleste courroux.

ÉPAPHUS.

Vous ne demandez point qui sera votre époux ?

LIBYE.

Hélas ! pour m'accabler, c'est assez de connoître

Que je ne serai pas à qui je voudrois être.

ÉPAPHUS.

Phaéton est choisi.

LIBYE.

Trop rigoureuse loi!

Ah! qu'il m'en coûtera de larmes!

ÉPAPHUS.

Que le bien qu'il m'ôte a de charmes!

Il n'en connoîtra pas le prix si bien que moi.

LIBYE.

Funeste choix!

ÉPAPHUS.

Douleur mortelle!

LIBYE.

Jour infortuné!

ÉPAPHUS.

Jour affreux!

LIBYE ET ÉPAPHUS.

O sort trop malheureux
D'un amour si fidèle!

ÉPAPHUS.

Votre cœur peut-il suivre une loi si cruelle?

LIBYE.

Mon cœur tremble, soupire et se sent déchirer;
Mais il doit obéir, en dût-il expirer.

ÉPAPHUS ET LIBYE.

Faut-il que le devoir barbare
Pour jamais nous sépare?

ÉPAPHUS.

Je vous perdrai dans un moment :

L'Amour, le tendre Amour gémira vainement;
Vous l'abandonnerez.

LIBYE.

Que ne puis-je le suivre!

ÉPAPHUS.

Faut-il que ce que j'aime à mon rival se livre?

LIBYE.

Plaignez-moi de souffrir un si cruel tourment.

ÉPAPHUS.

Vous vivrez pour un autre amant,
Et sans vous je ne saurois vivre.

LIBYE ET ÉPAPHUS.

Que mon sort seroit doux,
Si je vivois pour vous!

(Épaphus se retire.)

SCÈNE V.

LIBYE, MÉROPS, CLYMÈNE, PHAÉTON; UN ROI ÉTHIOPIEN, UN ROI INDIEN; TROUPE D'ÉGYPTIENS ET D'ÉGYPTIENNES, TROUPE D'ÉTHIOPIENS ET D'ÉTHIOPIENNES, TROUPE D'INDIENS ET D'INDIENNES.

MÉROPS.

Rois, qui pour souverain devez me reconnoître;
Et vous, peuples divers, dont les dieux m'ont fait maître,
Soyez attentifs à ma voix:
Dans ma vieillesse languissante,
Le sceptre que je tiens pèse à ma main tremblante;
Je ne puis, sans secours, en soutenir le poids.

Pour le fils du Soleil mon choix se détermine;
C'est Phaéton que je destine
A tenir, après moi, l'Égypte sous ses lois :
J'accorde à ce héros ma fille qu'il demande.

Que de tous côtés on entende
Le nom de Phaéton retentir mille fois.
Est-il pour nous une gloire plus grande ?
Le sang des dieux s'unit au sang des rois.

(Mérops, Clymène, Phaéton et Libye se placent sur un trône, et les peuples témoignent leur joie par des danses, où ils mêlent des acclamations en faveur de Phaéton.)

LE CHŒUR.

Que de tous côtés on entende
Le nom de Phaéton retentir mille fois.
Est-il pour nous une gloire plus grande ?
Le sang des dieux s'unit au sang des rois.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le temple d'Isis.

SCÈNE I.

THÉONE, PHAÉTON; SUIVANS DE PHAÉTON.

THÉONE.

Ah ! Phaéton, est-il possible
Que vous soyez sensible
Pour une autre que moi ?
Ah ! Phaéton, est-il possible
Que vous m'ayez manqué de foi ?
Tout m'annonce un malheur dont je frémis d'effroi :
Si vous me trahissez, ma mort est infaillible :
Nous devions vivre heureux sous une même loi ;
Avec ce que l'on aime, un sort doux et paisible
Vaut bien le sort du plus grand roi.
Ah ! Phaéton, est-il possible
Que vous soyez sensible
Pour une autre que moi ?
Ah ! Phaéton, est-il possible
Que vous m'ayez manqué de foi ?

PHAÉTON.

Pour régir l'univers les Destins m'ont fait naître ;
Si l'Amour m'en rendoit le maître,

Que mon bonheur seroit charmant!
Pour être heureux parfaitement,
Ce seroit avec vous que je le voudrois être.

THÉONE.

L'hymen de la princesse a pour vous des appas;
Vous l'aimez, votre cœur m'oublie.

PHAÉTON.

Non: la seule grandeur avec elle me lie,
Et l'amour ne s'en mêle pas.

THÉONE.

Quoi! malgré ma douleur mortelle,
Au mépris de mes pleurs, votre cœur infidèle
Rompt des nœuds qui devoient à jamais nous unir!
La couronne vous parût-elle
Cent fois encor plus belle,
Quel bien peut être doux, quand il faut l'obtenir
Par une trahison cruelle?

PHAÉTON.

Aux lois de mon destin j'ai regret d'obéir;
Je suis touché de votre peine.

THÉONE.

Hélas! vous me plaignez, et vous m'allez trahir!
Vous m'offrez une pitié vaine.

PHAÉTON.

Punissez-moi par votre haine.

THÉONE.

Ai-je un cœur fait pour vous haïr?

PHAÉTON.

Je suis indigne de vous plaire;
Je mérite votre colère;

Je ne mérite pas les pleurs que vous versez.

THÉONE.

Perfide! il est donc vrai que vous me trahissez!
Témoin de ma constance
Et de son changement,
Ciel, qui vois la cruelle offense
Que me fait ce parjure amant,
O ciel, j'implore ta vengeance.
Que la foi méprisée arme les justes dieux;
Que l'Amour soit vengé, qu'il allume la foudre;
Que ce superbe ambitieux
Tombe avec sa grandeur et soit réduit en poudre....
Que dis-je? malheureuse! hélas!
Ce perfide m'est cher encore,
Et je mourrois de son trépas.
Justice du ciel que j'implore,
Dieux vengeurs, ne m'exaucez pas!

Vous voyez ma foiblesse extrême;
Ingrat! vous triomphez de mon juste courroux.
Non, si je me venge de vous,
Ce ne sera que sur moi-même.

SCÈNE II.

PHAÉTON; SUIVANS DE PHAÉTON.

PHAÉTON.

SUIVEZ-LA; ma présence irrite ses douleurs.
Je plains ses malheurs;
Je m'attendris par ses larmes:

Ah! que de beaux yeux en pleurs
Ont de puissans charmes!
Je n'avois jamais vu l'éclat du sort des rois,
Quand je m'engageai sous ses lois.
Rien n'étoit à mes yeux si beau qu'un amour tendre:
La grandeur m'appelle aujourd'hui;
L'Amour me parle en vain, je ne puis plus l'entendre;
La fière Ambition parle plus haut que lui.

L'Égypte adore Isis; la coutume m'engage
A rendre un solennel hommage
A son divin pouvoir:
Acquittons-nous de ce devoir.

SCÈNE III.

ÉPAPHUS, PHAÉTON; SUIVANS DE PHAÉTON.

ÉPAPHUS.

Songez-vous qu'Isis est ma mère?
Jusqu'au temple où l'on la révère
Venez-vous insulter à son fils malheureux?

PHAÉTON.

Par nos offrandes, par nos vœux,
Nous allons calmer sa colère.

ÉPAPHUS.

Vous m'ôtez un bien qui m'est dû;
Croyez-vous qu'à vos vœux le juste ciel réponde?

PHAÉTON.

Peut-il à mes désirs avoir mieux répondu?
Je deviens le maître du monde.

Quel sort est plus beau que le mien?
Est-il une gloire plus grande?
Non, que les dieux ne m'ôtent rien;
C'est tout ce que je leur demande.

ÉPAPHUS.

Votre orgueil pourroit s'abuser;
Un rival tel que moi n'est pas à mépriser.

PHAÉTON.

Tout suit mes désirs, tout me cède;
Que peut votre vain désespoir?
Il ne sert qu'à me faire voir
Le prix du bien que je possède:
Plus mon rival est jaloux,
Et plus mon bonheur est doux.

ÉPAPHUS.

Craignez le dieu dont je tiens la naissance,
Craignez son foudroyant courroux.

PHAÉTON.

Je me flatte de l'espérance
Que tous les dieux ne seront pas pour vous.
Mon père est le dieu favorable
Qui répand le jour en tous lieux:
Tout s'anime par lui; sans lui rien n'est aimable;
Sans son divin éclat, une nuit effroyable
Couvriroit à jamais nos yeux.
Non, rien n'est comparable
Au destin glorieux
Du plus brillant des dieux.

ÉPAPHUS.

Mon père est le dieu redoutable

Qui régit la terre et les cieux;
Il peut, quand il lui plaît, d'un coup inévitable,
Renverser les audacieux.
Non, rien n'est comparable
Au destin glorieux
Du plus puissant des dieux.

PHAÉTON ET ÉPAPHUS.

Non, rien n'est comparable
Au destin glorieux
Du plus { brillant / puissant } des dieux.

ÉPAPHUS.

Jupiter pour son fils m'a daigné reconnoître;
On peut douter encor qu'un dieu vous ait fait naître.

PHAÉTON.

C'est le Soleil; vous le savez.

ÉPAPHUS.

Clymène nous le dit; est-ce assez pour le croire?

PHAÉTON.

Osez-vous attaquer ma gloire?

ÉPAPHUS.

Défendez-la, si vous pouvez.

PHAÉTON.

Vos yeux sont fermés par l'envie;
Malgré vous ils seront ouverts:
J'espère que le dieu qui m'a donné la vie
M'avouera pour son fils aux yeux de l'univers.

SCÈNE IV.

PHAÉTON, ÉPAPHUS, MÉROPS, CLYMÈNE, LIBYE; LES DEUX ROIS tributaires de Mérops; TROUPES DE PEUPLES DIFFÉRENS; TROUPES DE JEUNES ÉGYPTIENS ET DE JEUNES ÉGYPTIENNES, qu'on a pris soin de choisir et de parer magnifiquement pour porter de riches offrandes; TROUPE DE PRÊTRESSES DE LA DÉESSE ISIS.

(Les jeunes Égyptiens et les jeunes Égyptiennes qui portent les offrandes approchent du temple d'Isis en dansant.)

MÉROPS.

O vous pour qui l'Amour, des plus beaux de ses nœuds,
Sut enchanter le dieu qui lance le tonnerre,
Isis, aimez toujours ce séjour bienheureux :
Le ciel y fit cesser votre sort rigoureux,
Lorsque Junon partout vous déclaroit la guerre.
Approuvez nos desseins, favorisez nos vœux;
Étendez cet empire aux deux bouts de la terre.

MÉROPS ET CLYMÈNE.

Nous révérons
Votre puissance;
Nous implorons
Votre assistance;
Isis, nous espérons en vous;
Isis, exaucez-nous.

(Le chœur des peuples répète ces six derniers vers.)

LE CHŒUR DES PRÊTRESSES D'ISIS.

Recevez, ô grande déesse,

Les vœux qu'on vous adresse.

(Le chœur des peuples et le chœur des prêtresses répètent alternativement les vers qu'ils ont chantés.)

LE CHŒUR DES PEUPLES.

Nous révérons
Votre puissance;
Nous implorons
Votre assistance;
Isis, nous espérons en vous;
Isis, exaucez-nous.

LE CHŒUR DES PRÊTRESSES D'ISIS.

Recevez, ô grande déesse,
Les vœux qu'on vous adresse.

ÉPAPHUS.

Vous qui servez Isis, avez-vous la foiblesse
D'être éblouis de la richesse
Des offrandes qu'on vous fait voir?
Et vous, divinité dont je tiens la naissance,
Consentez-vous à recevoir
Des dons de la main qui m'offense?

(On entend du bruit dans le temple, et l'on en voit les portes se fermer d'elles-mêmes.)

MÉROPS.

Dieux! le temple se ferme!

PHAÉTON.

Allons, il faut l'ouvrir:
Les dieux veulent souvent qu'on ose les contraindre
A recevoir les vœux que l'on doit leur offrir.

CLYMÈNE.

Ah! mon fils! arrêtez.

PHAÉTON.

Suivez-moi sans rien craindre.

ÉPAPHUS.

Vengez-vous, ô puissante Isis !
Vengez-vous, vengez votre fils.

SCÈNE V.

(Les portes du temple s'ouvrent; et ce lieu, qui avoit paru magnifique, n'est plus qu'un gouffre effroyable qui vomit des flammes, et d'où sortent des Furies et des fantômes terribles qui renversent et brisent les offrandes, et qui menacent et écartent l'assemblée. Phaéton s'obstine à demeurer, et Clymène ne peut quitter son fils.)

SCÈNE VI.

CLYMÈNE, PHAÉTON.

CLYMÈNE.

Le ciel trouble votre bonheur;
Un péril mortel vous menace.

PHAÉTON.

L'envie ose attaquer ma gloire et votre honneur;
C'est l'unique péril dont mon cœur s'embarrasse.
Partagez un affront dont le seul souvenir
Me fait rougir de honte et frémir de colère:
Épaphus ose soutenir
Que le Soleil n'est pas mon père.

CLYMÈNE.

O dieux !

PHAÉTON.

C'est de vous que j'attends
Des témoignages éclatans

De la grandeur de ma naissance.
Je sens qu'elle est divine, et j'ai dû m'en vanter:
Mais c'est peu que mon cœur m'en donne l'assurance;
Il faut forcer l'envie à n'en pouvoir douter.
Prenez-en soin, au nom du tendre amour de mère
Qui s'est, en ma faveur, signalé tant de fois;
Au nom de ce qui peut vous plaire;
Au nom du dieu qui nous éclaire,
De ce dieu que l'Amour sut ranger sous vos lois.

CLYMÈNE.

Mon fils, n'en doutez point; vous confondrez l'envie:
C'est du père du Jour que vous tenez la vie;
Vous pouvez vous vanter d'un sort si glorieux.
Vous êtes son fils, je le jure
Par ce dieu qui nous voit, qui nous entend des cieux,
Et par la splendeur vive et pure
Dont il sait obscurcir l'éclat des plus grands dieux.
Si je soutiens une imposture,
Puisse-t-il pour jamais refuser à mes yeux
La lumière qu'il donne à toute la nature.

(Des Vents sortent d'un nuage et viennent prendre Phaéton pour le conduire au palais du Soleil.)

Ce dieu semble approuver le serment que je fais;
Il y joindra son témoignage:
C'est lui qui fait sortir ces Vents de ce nuage
Pour vous conduire à son palais.

PHAÉTON.

Ma gloire éclatera de l'un à l'autre pole;
L'envieux Épaphus se verra démentir:
Je ne puis assez tôt partir.

CLYMÈNE.

Allez, mon fils, allez.

PHAÉTON.

Je vole.

(Les Vents enlèvent Phaéton, et le conduisent au palais du Soleil.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente le palais du Soleil.

SCÈNE I.

LE SOLEIL; LES HEURES DU JOUR; LE PRINTEMPS, L'ÉTÉ, L'AUTOMNE, L'HIVER; SUITE DES QUATRE SAISONS.

LE CHŒUR DES HEURES.

Sans le dieu qui nous éclaire,
Tout languit, rien ne peut plaire :
Chantons, ne cessons jamais
De publier ses bienfaits.

UNE DES HEURES.

O dieu de la clarté ! vous réglez la mesure
Des jours, des saisons et des ans ;
C'est vous qui produisez dans les fertiles champs
Les fruits, les fleurs et la verdure ;
Et toute la nature
N'est riche que de vos présens.

LE CHŒUR DES HEURES ET LE CHŒUR DES SAISONS.

Sans le dieu qui nous éclaire,
Tout languit, rien ne peut plaire :
Chantons, ne cessons jamais
De publier ses bienfaits.

L'AUTOMNE.

C'est par vous, ô Soleil ! que le ciel s'illumine ;
Et, sans votre splendeur divine,
La terre n'auroit point de climats fortunés.
La nuit, l'horreur et l'épouvante
S'emparent du séjour que vous abandonnez ;
Tout brille, tout rit, tout enchante
Dans les lieux où vous revenez.

LES CHOEURS DES HEURES ET DES SAISONS.

Sans le dieu qui nous éclaire,
Tout languit, rien ne peut plaire :
Chantons, ne cessons jamais
De publier ses bienfaits.

LE SOLEIL.

Redoublez la réjouissance
Que vous me faites voir.
Phaéton vient ici ; c'est mon fils qui s'avance ;
Prenez soin de le recevoir.

SCÈNE II.

LE SOLEIL, PHAÉTON ; LES HEURES DU JOUR, LES QUATRE SAISONS, SUITE DES QUATRE SAISONS.

(Le Printemps et sa suite dansent, et les autres Saisons chantent avec les Heures, pour témoigner qu'ils se réjouissent de l'arrivée du fils du Soleil dans le palais de son père.)

UNE DES HEURES ET LES CHOEURS, qui lui répondent.

Dans ce palais,
Bravez l'envie ;
Dans ce palais,

Vivez en paix:
Soyez content, tout vous y convie;
Goûtez toujours les biens les plus parfaits;
L'honneur qui suit une illustre vie,
Est un bonheur qui ne finit jamais.
Ne tardez pas,
La gloire est belle;
Ne tardez pas,
Suivez ses pas:
Vous la cherchez, sa voix vous appelle;
Vous êtes fait pour aimer ses appas:
L'amour constant que l'on a pour elle
Porte un grand nom au delà du trépas.

LES CHŒURS.

Dans cette demeure charmante,
Venez jouir d'une gloire éclatante;
Jeune héros, tout répond à vos vœux;
Venez jouir d'un sort heureux.

LE SOLEIL.

Approchez, Phaéton; que rien ne vous étonne:
J'adoucis en ces lieux l'éclat qui m'environne.
Vous soupirez, mon fils! qui vous peut inspirer
Tant de trouble et tant de tristesse?
Le sang qui pour vous m'intéresse
Vous permet de tout espérer.

PHAÉTON.

Ame de l'univers, source vive et féconde
De tous les biens du monde;
Père du Jour, s'il m'est permis
D'oser vous appeler mon père,

Ne me refusez pas le secours que j'espère
Contre mes jaloux ennemis.
Le reproche honteux d'une naissance obscure
M'a fait une cruelle injure :
Au nom de l'amour paternel,
Imposez à l'envie un silence éternel.

LE SOLEIL.

L'envie accuse à tort Clymène.
Vous n'êtes point trompé ; j'approuverai sans peine
Le grand nom que vous avez pris :
Ma tendresse pour vous ne craint pas de paroître.
Phaéton, vous êtes mon fils,
Et vous êtes digne de l'être.
Quel gage voulez-vous du sang qui vous fit naître ?
Quoi que vous puissiez demander,
Je promets de vous l'accorder.
C'est toi que j'en atteste,
Fleuve noir et funeste,
Que l'éternelle nuit doit cacher à mes yeux ;
J'en jure par l'horreur de tes eaux effroyables,
Styx, ô Styx ! dont le nom attesté par les dieux
Rend leurs sermens inviolables.
Tous mes trésors vous sont ouverts ;
Tout est permis à votre noble audace.

PHAÉTON.

Sur votre char, en votre place,
Permettez-moi d'éclairer l'univers.

LE SOLEIL.

Ah, mon fils ! qu'osez-vous prétendre ?

PHAÉTON.

Si je suis votre fils, puis-je trop entreprendre?

LE SOLEIL.

Malgré mon sang, la loi du sort
Vous assujettit à la mort.
Vos désirs vont plus loin que la puissance humaine;
C'est trop pour un mortel de tenter un effort
Où les forces d'un dieu ne suffisent qu'à peine.

PHAÉTON.

La mort ne m'étonne pas,
Quand elle me paroît belle:
Je suis content du trépas,
S'il rend ma gloire immortelle.

LE SOLEIL.

J'ai fait un indiscret serment.
Voyez mon triste cœur saisi d'étonnement;
De l'amour paternel faut-il un autre gage?
Hélas! ma crainte en dit assez:
Un dieu tremble pour vous; mon fils, reconnoissez
Votre père à ce témoignage.

PHAÉTON.

Je dois, par un courage incapable d'effroi,
Mériter les frayeurs que vous avez pour moi.

LE SOLEIL.

Déjà la Nuit descend et fait place à l'Aurore;
Il faut bientôt faire briller mes feux:
Abandonnez un dessein dangereux;
Évitez votre perte, il en est temps encore.

PHAÉTON.

Mon dessein sera beau, dussé-je y succomber:

Quelle gloire, si je l'achève !
Il est beau qu'un mortel jusques aux cieux s'élève ;
Il est beau même d'en tomber.

LE SOLEIL.

Puisque je l'ai juré, je dois vous satisfaire.
Fortune, s'il se peut, prends soin d'un téméraire :
Mon fils veut se perdre aujourd'hui ;
Conserve ses jours malgré lui.

LES CHŒURS.

Allez répandre la lumière ;
Puisse un heureux destin
Vous conduire à la fin
De votre brillante carrière !
Allez répandre la lumière.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une campagne agréable; la nuit se dissipe insensiblement, et cède au jour qui commence à paroître. Phaéton, assis sur le char du Soleil, s'élève sur l'horizon.

SCÈNE I.

CLYMÈNE ET UN DES DEUX ROIS TRIBUTAIRES DE MÉROPS.

CLYMÈNE.

Assemblez-vous, habitans de ces lieux;
Le sommeil, qui ferme vos yeux,
Vous retient trop long-temps dans une paix profonde:
Mon fils fait voir qu'il est du sang des dieux;
Sur le char de son père il brille dans les cieux.
Que votre zèle me seconde:
Célébrez avec moi son destin glorieux.
Que l'on chante, que tout réponde:
C'est un soleil nouveau
Qui donne la lumière au monde;
C'est un soleil nouveau
Qui donne un jour si beau.

CLYMÈNE ET LE ROI TRIBUTAIRE DE MÉROPS.

C'est un soleil nouveau
Qui donne la lumière au monde;

C'est un soleil nouveau
Qui donne un jour si beau.

(Clymène, transportée de joie, court de tous côtés publier la gloire de son fils. Les peuples d'Égypte, qui entendent sa voix, s'empressent de la suivre.)

SCÈNE II.

ÉPAPHUS; TROUPE DE PEUPLES qui suivent Clymène.

ÉPAPHUS.

Dieu qui vous déclarez mon père,
Maître des dieux, c'est en vous que j'espère:
M'abandonnerez-vous au désespoir fatal
De voir triompher mon rival?
On suit les transports de sa mère;
On me méprise, on le révère:
Tout sert à son bonheur, tout irrite mon mal.
Il obtient ce qui m'a su plaire;
Il monte au ciel, il nous éclaire;
Il me voit accablé d'un tourment sans égal.
Dieu qui vous déclarez mon père,
Maître des dieux, c'est en vous que j'espère:
M'abandonnerez-vous au désespoir fatal
De voir triompher mon rival?

SCÈNE III.

ÉPAPHUS, LIBYE.

LIBYE.

O rigoureux martyre,
De n'oser découvrir de mortelles douleurs!

Mon destin paroît beau, tout le monde l'admire;
Cependant je soupire,
Je pleure mes malheurs.
Du sévère devoir le tyrannique empire
Me contraint à cacher mes soupirs et mes pleurs.
O rigoureux martyre,
De n'oser découvrir de mortelles douleurs !
(apercevant Épaphus.)
Dieux ! Épaphus !...

ÉPAPHUS.

Belle princesse !...

LIBYE.

N'augmentez pas le désordre où je suis.

ÉPAPHUS.

Vous me fuyez !

LIBYE.

Quelle foiblesse !
Je le devrois; mais je ne puis.
Hélas ! en nous voyant, nous redoublons nos peines.

ÉPAPHUS.

Que dans mes maux il m'est doux de vous voir !

LIBYE.

Je suis à Phaéton par des lois souveraines.

ÉPAPHUS.

Vous n'êtes pas encore en son pouvoir.
Mon père est souverain du ciel et de la terre;
Espérons au secours qu'il peut nous réserver.
Plus mon rival s'empresse à s'élever,
Plus son orgueil l'approche du tonnerre.

LIBYE.

Je n'ose plus songer qu'à suivre mon devoir;
L'espérance nous est ravie.

ÉPAPHUS.

Ah! si vous m'ôtez tout espoir,
Vous m'ôterez la vie.
J'ose attendre du sort quelque heureux changement;
L'amour doit espérer jusqu'au dernier moment.

LIBYE.

Notre disgrâce est certaine;
Vous espérez vainement.

ÉPAPHUS.

L'espérance la plus vaine
Flatte un malheureux amant.

LIBYE ET ÉPAPHUS.

Hélas! une chaîne si belle
Devoit être éternelle!
Hélas! de si tendres amours
Devoient durer toujours!

SCÈNE IV.

MÉROPS, CLYMÈNE; LES DEUX ROIS tributaires de Mérops; TROUPES DE DIVERS PEUPLES; TROUPES DE PASTEURS ÉGYPTIENS ET DE BERGÈRES ÉGYPTIENNES.

(Mérops et Clymène invitent leur suite à se réjouir de la gloire du héros qui doit être un jour roi d'Égypte. Les pasteurs égyptiens et les bergères égyptiennes dansent, et les autres peuples chantent.)

MÉROPS ET CLYMÈNE.

Que l'on chante, que tout réponde:
C'est un soleil nouveau
Qui donne la lumière au monde;
C'est un soleil nouveau
Qui donne un jour si beau.

LE CHŒUR.

Que l'on chante, que tout réponde:
C'est un soleil nouveau
Qui donne la lumière au monde;
C'est un soleil nouveau
Qui donne un jour si beau.

MÉROPS ET CLYMÈNE.

Jamais le céleste flambeau
Ne sortit si brillant de l'onde.
C'est un soleil nouveau
Qui donne la lumière au monde;
C'est un soleil nouveau
Qui donne un jour si beau.

LE CHOEUR.

Que l'on chante, que tout réponde:
C'est un soleil nouveau
Qui donne la lumière au monde;
C'est un soleil nouveau
Qui donne un jour si beau.

(Les pasteurs égyptiens et les bergères égyptiennes témoignent leur joie en dansant, et une de ces bergères chante.)

UNE BERGÈRE ÉGYPTIENNE.

Ce beau jour ne permet qu'à l'Aurore
De s'occuper à répandre des pleurs.
Que d'éclat! que de vives couleurs!
Mille fleurs vont éclore:
Tout charme nos cœurs;
Il naîtra plus encore
D'amours que de fleurs.
L'Amour plaît; je consens qu'il m'enchante,
Lorsqu'il suivra les Ris et les Jeux;
Mais s'il me tourmente,
Je romprai ses nœuds.
Un amant qui toujours soupire
Doit alarmer:
Ce n'est que pour rire
Qu'on doit former
Le dessein d'aimer.
Jeunes cœurs qui cherchez à vous rendre,
N'aimez pas tant;
Un amour trop tendre
N'est jamais content.

Puisqu'il faut qu'une chaîne nous lie,

Ne faut-il pas choisir un nœud charmant?
Moquons-nous de souffrir constamment:
On doit rendre la vie
Plus douce en aimant;
Ce n'est qu'une folie
D'aimer son tourment.
L'Amour plaît; je consens qu'il m'enchante,
Lorsqu'il suivra les Ris et les Jeux;
Mais s'il me tourmente,
Je romprai ses nœuds.
Un amant qui toujours soupire
Doit alarmer:
Ce n'est que pour rire
Qu'on doit former
Le dessein d'aimer.
Jeunes cœurs qui cherchez à vous rendre,
N'aimez pas tant;
Un amour trop tendre
N'est jamais content.

SCÈNE V.

THÉONE, MÉROPS, CLYMÈNE; LES DEUX ROIS tributaires de Mérops; TROUPES DE DIVERS PEUPLES; TROUPES DE PASTEURS ÉGYPTIENS ET DE BERGÈRES ÉGYPTIENNES.

THÉONE.

Changez ces doux concerts en des plaintes funèbres;
L'instant fatal arrive où d'épaisses ténèbres
Couvriront pour jamais le soleil qui nous luit:

Phaéton va tomber dans l'éternelle nuit.
Mon père m'en assure, et la pitié rappelle
Un trop fidèle amour pour un amant sans foi.
Hélas! je ne vois plus sa trahison cruelle;
Son funeste péril est tout ce que je voi.

CLYMÈNE.

Une effroyable flamme
Se répand dans les airs.

THÉONE.

Que la crainte trouble mon âme!
Phaéton, tu te perds;
Tu vas embraser l'univers.

LE CHOEUR.

Dieux! quel feu vient partout s'étendre!
Dieux! tout va se réduire en cendre!
Quelle ardeur pénètre en tous lieux!
Où fuirons-nous, ô justes dieux?

SCÈNE VI.

LA DÉESSE DE LA TERRE, THÉONE, MÉROPS, CLYMÈNE; LES DEUX ROIS tributaires de Mérops; TROUPES DE DIVERS PEUPLES; TROUPES DE PASTEURS ÉGYPTIENS ET DE BERGÈRES ÉGYPTIENNES.

LA DÉESSE DE LA TERRE.

C'est votre secours que j'implore,
Jupiter; sauvez-moi du feu qui me dévore.
Ai-je pu mériter un si cruel tourment?
Ah! s'il faut qu'un embrasement

A la fin me réduise en poudre,
Que je ne brûle au moins que du feu de la foudre.
Grand dieu ! ne me refusez pas
La gloire de périr d'un coup de votre bras.
Roi des dieux, armez-vous ; il n'est plus temps d'attendre ;
Tout l'empire qui suit vos lois
Bientôt ne sera plus qu'un vain monceau de cendre :
Les fleuves vont tarir ; les villes et les bois,
Les monts les plus glacés, tout s'embrase à la fois :
Les cieux ne peuvent s'en défendre....
Ah ! je sens suffoquer ma voix ;
Avec peine je respire
Au milieu de tant de feux :
Il faut que je me retire
Dans mes antres les plus creux.

SCÈNE VII.

PHAÉTON, MÉROPS, CLYMÈNE, LIBYE, THÉONE ; LES DEUX ROIS tributaires de Mérops ; TROUPES DE DIVERS PEUPLES ; TROUPES DE PASTEURS ÉGYPTIENS ET DE BERGÈRES ÉGYPTIENNES.

(Phaéton paroît en désordre sur le char du Soleil, qu'il ne peut plus conduire.)

LE CHŒUR.

O dieu qui lancez le tonnerre !
Hâtez-vous de sauver la terre :
Nous brûlons, nous allons périr ;
Venez, ô Jupiter ! venez nous secourir.

SCÈNE VIII.

JUPITER, PHAÉTON, MÉROPS, CLYMÈNE, LIBYE, THÉONE; LES DEUX ROIS tributaires de Mérops; TROUPES DE DIVERS PEUPLES; TROUPES DE PASTEURS ÉGYPTIENS ET DE BERGÈRES ÉGYPTIENNES.

JUPITER.

Au bien de l'univers ta perte est nécessaire :
Sers d'exemple aux audacieux;
Tombe avec ton orgueil; trébuche, téméraire!
Laisse en paix la terre et les cieux.

(Jupiter foudroie Phaéton, et le fait trébucher.)

CLYMÈNE ET THÉONE.

O sort fatal!

MÉROPS, LIBYE ET LE CHŒUR.

O chute affreuse!
O témérité malheureuse!

FIN DE PHAÉTON.

AMADIS DE GAULE,

TRAGÉDIE LYRIQUE EN CINQ ACTES,

Représentée en 1684.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

ALQUIF, célèbre enchanteur, époux d'Urgande.

URGANDE, célèbre enchanteresse, épouse d'Alquif.

SUIVANS D'ALQUIF.

SUIVANTES D'URGANDE.

TROUPE D'AMOURS ET DE JEUX.

PROLOGUE.

Le théâtre représente les lieux qu'Alquif et Urgande ont choisis pour y demeurer enchantés et assoupis avec leur suite. Un éclair et un coup de tonnerre commencent à dissiper l'assoupissement d'Alquif, d'Urgande et de leur suite.

ALQUIF ET URGANDE, ensemble, sous un riche pavillon.

Ah! j'entends un bruit qui nous presse
De nous rassembler tous :
Le charme cesse;
Éveillons-nous.

(Les suivans d'Alquif et les suivantes d'Urgande s'éveillent, et répètent les deux derniers vers)

ALQUIF ET URGANDE, ensemble.

Esprits empressés à nous plaire,
Vous qui veillez ici pour notre sûreté,
Votre soin n'est plus nécessaire;
Vous pouvez désormais partir en liberté.

Que le ciel annonce à la terre

La fin de cet enchantement :
Brillans éclairs, bruyant tonnerre,
Marquez avec éclat ce bienheureux moment.

(Le chœur répète les quatre derniers vers.)

(Les statues qui soutiennent le pavillon l'emportent en volant au bruit du tonnerre et à la lueur des éclairs. Les suivans d'Alquif et les suivantes d'Urgande se réjouissent de n'être plus enchantés, et une partie d'entre eux en témoigne sa joie en dansant.)

UNE DES SUIVANTES D'URGANDE.

Les plaisirs nous suivront désormais ;
Nous allons voir nos désirs satisfaits.
Vivons sans alarmes ;
Vivons tous en paix.
Revenez, reprenez tous vos charmes ;
Jeux innocens, revenez pour jamais.
Il est temps que l'aurore vermeille
Cède au soleil qui marche sur ses pas :
Tout brille ici-bas.
Il est temps que chacun se réveille ;
L'Amour ne dort pas ;
Tout sent ses appas.
L'aimable Zéphyre

Pour Flore soupire :
Dans un si beau jour
Tout parle d'amour.

URGANDE.

Lorsque Amadis périt, une douleur profonde
Nous fit retirer dans ces lieux.
Un charme assoupissant devoit fermer nos yeux
Jusqu'au temps fortuné que le destin du monde
Dépendroit d'un héros encor plus glorieux.

ALQUIF.

Ce héros triomphant veut que tout soit tranquille.
En vain mille envieux s'arment de toutes parts;
D'un mot, d'un seul de ses regards,
Il sait rendre, à son gré, leur fureur inutile.

ALQUIF ET URGANDE, ensemble.

C'est à lui d'enseigner
Aux maîtres de la terre
Le grand art de la guerre :
C'est à lui d'enseigner
Le grand art de régner.

URGANDE.

Retirons Amadis de la nuit éternelle :

Le ciel nous le permet; un sort nouveau l'appelle
Où son sang régnoit autrefois.

ALQUIF.

Nous ne saurions choisir de demeure plus belle.
Allons être témoins de la gloire immortelle
D'un roi, l'étonnement des rois,
Et des plus grands héros le plus parfait modèle.

URGANDE ET ALQUIF, ensemble.

Tout l'univers admire ses exploits;
Allons vivre heureux sous ses lois.

(Le chœur répète les deux derniers vers.)

(On danse.)

UNE DES SUIVANTES D'URGANDE ET LE CHŒUR, ensemble.

Suivons l'Amour, c'est lui qui nous mène;
Tout doit sentir son aimable ardeur.
Un peu d'amour nous fait moins de peine
Que l'embarras de garder notre cœur.
Malgré nos soins, l'Amour nous enchaîne;
On ne peut fuir ce charmant vainqueur.
Un peu d'amour nous fait moins de peine
Que l'embarras de garder notre cœur.

ALQUIF ET URGANDE, ensemble.

Volez, tendres Amours; Amadis va revivre;
Son grand cœur est fait pour vous suivre.
Volez, volez, aimables Jeux;
Conduisez Amadis en des climats heureux.

(Le chœur répète les deux derniers vers.)

(Les Amours et les Jeux paroissent, et s'envolent pour précéder les pas d'Amadis.)

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE.

AMADIS, fils du roi Périon de Gaule.

ORIANE, fille de Lisnart, roi de la Grande-Bretagne.

FLORESTAN, fils naturel du roi Périon de Gaule.

CORISANDE, souveraine de Gravesende.

TROUPE DE CHEVALIERS, combattans dans les jeux à l'honneur d'Oriane.

ARCALAÜS, chevalier enchanteur, frère d'Arcabonne et d'Ardan Canile.

ARCABONNE, enchanteresse, sœur d'Arcalaüs et d'Ardan Canile.

TROUPE DE SUIVANS ET DE SUIVANTES D'ARCALAÜS.

TROUPE DE DÉMONS, sous la figure de monstres terribles, de Nymphes agréables, de bergers et de bergères.

TROUPE DE CAPTIFS.

TROUPE DE CAPTIVES.

TROUPE DE GEOLIERS.

DÉMONS VOLANS, qui conduisent Arcabonne.

L'OMBRE D'ARDAN CANILE.

URGANDE, célèbre enchanteresse, amie d'Amadis.

TROUPE DE SUIVANTES D'URGANDE.

TROUPE DE DÉMONS INFERNAUX.

TROUPE DE DÉMONS DE L'AIR.

TROUPE DE HÉROS ET D'HÉROÏNES, enchantés dans la chambre défendue du palais d'Apollidon.

AMADIS,

TRAGÉDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le palais du roi Lisnart, père d'Oriane.

SCÈNE I.

AMADIS, FLORESTAN.

FLORESTAN.

Je reviens dans ces lieux pour y voir ce que j'aime;
Chaque moment est cher pour moi;
Mais au sang qui nous joint je sens ce que je doi:
Je ne puis vous laisser, sans une peine extrême,
Dans la douleur où je vous voi.
Le grand cœur d'Amadis doit être inébranlable:
Quel malheur peut troubler un héros indomptable,
Vainqueur des fiers tyrans et des monstres affreux?

AMADIS.

J'aime, hélas! c'est assez pour être malheureux.

FLORESTAN.

Sans cesse vous volez de victoire en victoire;
Votre grand nom s'étend aussi loin que le jour.

Si vous vous plaignez de l'amour,
Consolez-vous avec la gloire.

AMADIS.

Ah! que l'amour paroît charmant!
Mais, hélas! il n'est point de plus cruel tourment.
Que je trouvois d'appas dans ma naissante flamme!
Que j'aimois à former un tendre engagement!
Ah! je paierai bien chèrement
Les trompeuses douceurs qui séduisoient mon âme.
Ah! que l'amour paroît charmant!
Mais, hélas! il n'est point de plus cruel tourment.
J'ai choisi la gloire pour guide;
J'ai prétendu marcher sur les traces d'Alcide :
Heureux si j'avois évité
Le charme trop fatal dont il fut enchanté!
Son cœur n'eut que trop de tendresse;
Je suis tombé dans son malheur;
J'ai mal imité sa valeur,
J'imite trop bien sa foiblesse.
J'aime Oriane, hélas! je l'aime sans espoir.

FLORESTAN.

Elle dépend d'un père; elle suit son devoir.

AMADIS.

Oriane m'aimoit; je l'aimois sans alarmes.

FLORESTAN.

Que vous peut-elle offrir que d'inutiles larmes?
L'empereur des Romains sur son trône l'attend.

AMADIS.

Je pourrois l'obtenir par la force des armes,
Si son amour étoit constant;

Et je croyois son cœur à l'épreuve des charmes
Du trône le plus éclatant.
Fut-il jamais amant plus fidèle et plus tendre?
Fut-il jamais amant plus malheureux que moi?
La beauté dont je suis la loi
Me bannit pour jamais sans me vouloir entendre:
Hélas! est-ce le prix que je devois attendre
De mon amour et de ma foi?
Fut-il jamais amant plus fidèle et plus tendre?
Fut-il jamais amant plus malheureux que moi?

FLORESTAN.

Quand on est aimé comme on aime,
C'est une trahison que de se dégager;
Mais c'est une foiblesse extrême
D'aimer une inconstante et de ne pas changer.
Vous serez plus heureux dans une amour nouvelle.

AMADIS.

Oriane, ingrate et cruelle,
M'accable de mortels ennuis;
Mais j'ai juré de conserver pour elle
Une amour éternelle,
Tout infortuné que je suis.
J'aime mieux être encor malheureux qu'infidèle.
C'est trop vous arrêter; allez, suivez l'amour.
Corisande en ces lieux attend votre retour.

FLORESTAN.

Vous puis-je abandonner à votre inquiétude?

AMADIS.

Un amour malheureux cherche la solitude.

(Il sort.)

SCÈNE II.

CORISANDE, FLORESTAN.

CORISANDE.

Florestan !

FLORESTAN.

Corisande !

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

O bienheureux moment
Qui finis mon cruel tourment !
Après la rigueur extrême
D'un fatal éloignement,
Que c'est un plaisir charmant
De revoir ce que l'on aime !

FLORESTAN.

Il faut unir votre cœur et le mien
D'un éternel lien.

CORISANDE.

Venez régner aux lieux où je commande.

FLORESTAN.

Aimons-nous, belle Corisande,
Et comptons la grandeur pour rien.

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Vous êtes le seul bien
Que mon amour demande.

CORISANDE.

Que ne puis-je arrêter l'ardeur
Qui vous porte à chercher les périls de la guerre ?
Que ne vous puis-je offrir l'empire de la terre

Avec l'empire de mon cœur?

FLORESTAN.

Trop heureux que l'amour avec moi vous engage,
Trop heureux de porter vos fers,
J'estime plus cent fois un si doux esclavage
Que l'empire de l'univers.

CORISANDE.

Si votre cœur eût été bien sensible
Au tendre amour qui me tient sous sa loi,
Vous eût-il été possible
De vous éloigner de moi?

FLORESTAN.

Fils d'un roi dont le nom partout s'est fait connoître,
Et frère d'Amadis, le plus grand des héros,
Pouvois-je demeurer dans un honteux repos?
Aurois-je démenti le sang qui m'a fait naître?
Pour mériter de plaire aux yeux qui m'ont charmé,
J'ai cherché tout l'éclat que donne la victoire:
Si j'avois moins aimé la gloire,
Vous ne m'auriez pas tant aimé.

CORISANDE.

La loi que fait l'amour doit être enfin suivie
Quand on a satisfait la gloire et le devoir.

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

C'est ma plus chère envie
De vous aimer toute ma vie;
C'est mon plus doux espoir
De vous aimer et de vous voir.

SCÈNE III.

ORIANE, FLORESTAN, CORISANDE.

CORISANDE, à Oriane.

Je revois Florestan ; je le revois fidèle.

ORIANE.

Ah ! qu'il est beau d'aimer d'une amour éternelle !

FLORESTAN.

C'est en vain qu'Amadis vous aime constamment,
Et vous l'avez banni par une loi cruelle.

ORIANE.

Non, ne défendez point un si volage amant ;
Sa première amour est finie :
Il adore Briolanie.
Le confident de sa nouvelle ardeur
N'a que trop bien su m'en instruire ;
Il n'est plus permis à mon cœur
De se laisser séduire.

FLORESTAN.

Se peut-il qu'Amadis vous ait manqué de foi ?

ORIANE.

Ma rivale n'est que trop belle.

CORISANDE.

Êtes-vous moins aimable qu'elle ?

ORIANE.

Elle a l'avantage sur moi
D'être une conquête nouvelle.

FLORESTAN.

Amadis est saisi d'un mortel désespoir.

ORIANE.

Non, non; ce n'est qu'un artifice
Dont il couvre son injustice :
Il sera trop content de ne me jamais voir.

CORISANDE.

L'injustice seroit étrange
De vouloir ajouter la feinte au changement :
Au moins un grand cœur, quand il change,
Doit changer sans déguisement.

ORIANE.

L'ingrat, un peu plus tard, auroit changé sans crime.
Je vais devenir la victime
Du devoir qui règle mon sort.
L'inconstant n'a-t-il pu se faire un peu d'effort?
De lui-même bientôt son cœur alloit dépendre :
Eh! que n'attendoit-il mon hymen ou ma mort?
Il ne devoit plus guère attendre.

FLORESTAN.

Amadis punit les ingrats,
L'innocence opprimée a recours à son bras,
La justice trop foible à son secours l'appelle :
Jamais tant de vertu n'a si bien mérité
Une gloire immortelle.
Un héros ennemi de l'infidélité
Peut-il être amant infidèle?

ORIANE.

L'éclat de tant de gloire avoit, jusqu'à ce jour,
Ébloui mon âme crédule.
Ah! les plus grands héros ne font pas grand scrupule
D'une infidélité d'amour.

Pourquoi me plaindre d'une offense
Qui met mon cœur en mon pouvoir?
Que je profite mal d'une heureuse inconstance
Qui m'aide à suivre mon devoir!...
Juste dépit, brisez ma chaîne.
J'allois finir mes tristes jours,
Plutôt que de trahir de si belles amours;
Amadis les trahit sans peine.
Juste dépit, brisez ma chaîne;
C'est à vous seul que j'ai recours.
Hélas! vous m'agitez d'une colère vaine.
Que je me sens tremblante, inquiète, incertaine!
Que je suis foible encore avec votre secours!
Juste dépit, brisez ma chaîne.

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Non, on ne sort pas aisément
D'un amoureux engagement.

ORIANE.

Malheureux qui s'engage
Avec un cœur volage!

ORIANE, FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Trop heureux qui peut s'engager
Pour ne jamais changer.

CORISANDE.

Deux partis vont ici disputer la victoire;
Ces jeux guerriers se font à votre gloire.

ORIANE.

Que j'ai de peine à cacher mes ennuis!
Ne m'abandonnez pas dans le trouble où je suis.

SCÈNE IV.

ORIANE, CORISANDE, FLORESTAN; TROUPE DE COMBATTANS, de deux différens partis.

(Les deux partis font divers combats, et les victorieux portent aux pieds d'Oriane les armes qu'ils ont gagnées.)

LE CHŒUR.

Belle princesse, que vos charmes
Ont enchanté de cœurs!
Vous forcez les plus fiers vainqueurs
A vous rendre les armes.
Les plus grands rois de l'univers
Font gloire de porter vos fers.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une forêt dont les arbres sont chargés de trophées; on y voit un pont, et un pavillon au bout.

SCÈNE I.

ARCABONNE.

Amour, que veux-tu de moi?
Mon cœur n'est pas fait pour toi.
Non, ne t'oppose point au penchant qui m'entraîne:
Je suis accoutumée à ressentir la haine;
Je ne veux inspirer que l'horreur et l'effroi.
Amour, que veux-tu de moi?
Mon âme auroit trop de peine
A suivre une douce loi;
C'est mon sort d'être inhumaine.
Amour, que veux-tu de moi?
Mon cœur n'est pas fait pour toi.

SCÈNE II.

ARCALAÜS, ARCABONNE.

ARCALAÜS.

Ma sœur, qui peut causer votre sombre tristesse?
Le silence des bois sert à l'entretenir.

ARCABONNE.

Il faut avouer ma foiblesse
Pour commencer à m'en punir.
Un héros contre un monstre un jour prit ma défense :
J'étois morte sans son secours.
Il ne voulut pour récompense
Que le plaisir secret d'avoir sauvé mes jours.
Je n'ai point su quel héros m'a servie :
Je m'informai de son nom vainement ;
Mais son casque tomba ; je le vis un moment....
Ce moment fut fatal au reste de ma vie.
Cet inconnu si généreux
Ne me parut que trop aimable ;
Il m'en revient sans cesse une image agréable
Qui me plaît plus que je ne veux.
J'ai honte de mon trouble extrême :
Je fuis partout l'Amour ; je sens partout ses traits.
Je cherche en vain les paisibles forêts :
Hélas ! jusqu'au silence même,
Tout me parle de ce que j'aime.

ARCALAÜS.

L'amour n'est qu'une vaine erreur ;
On n'en est point surpris quand on veut s'en défendre.
Est-ce à vous d'avoir un cœur tendre ?
Votre cœur tout entier n'est dû qu'à la fureur.

ARCABONNE.

Non, je ne connois plus mon cœur ;
L'Amour, qu'il a bravé, le réduit à se rendre ;
Tout barbare qu'il est, il se laisse surprendre
D'une douce langueur.

Non, je ne connois plus mon cœur.

ARCALAÜS.

Délivrez-vous de l'esclavage
Où l'amour vous engage.
Vous, qui savez commander aux enfers,
Ne sauriez-vous briser vos fers?

ARCABONNE.

Vous m'avez enseigné la science terrible
Des noirs enchantemens qui font pâlir le jour;
Enseignez-moi, s'il est possible,
Le secret d'éviter les charmes de l'amour.

ARCALAÜS.

Songez que notre sang nous demande vengeance.
Amadis l'a versé; sa valeur nous offense:
Le superbe Amadis a terminé le sort
Du redoutable Ardan, notre malheureux frère....

ARCABONNE.

Que le nom d'Amadis m'inspire de colère!
Quand pourrai-je goûter le plaisir de sa mort?

ARCALAÜS.

Que j'aime à voir en vous ce généreux transport!

ARCALAÜS ET ARCABONNE, ensemble.

Irritons notre barbarie;
Écoutons notre sang qui crie:
Périsse l'ennemi qui nous ose outrager!
Ah! qu'il est doux de se venger!

ARCABONNE.

L'espoir de la vengeance aujourd'hui me console
De tout ce que l'amour m'a causé de tourmens.
Hâtez-vous de livrer à mes ressentimens

L'ennemi qu'il faut que j'immole.

ARCALAÜS.

Laissez-moi l'engager dans mes enchantemens.

(Arcabonne se retire; Arcalaüs demeure dans la forêt, et aperçoit Amadis qui s'avance.)

SCÈNE III.

ARCALAÜS.

Dans un piége fatal son mauvais sort l'amène....
Esprits malheureux et jaloux,
Qui ne pouvez souffrir la vertu qu'avec peine,
Vous, dont la fureur inhumaine
Dans les maux qu'elle fait trouve un plaisir si doux,
Démons, préparez-vous
A seconder ma haine;
Démons, préparez-vous
A servir mon courroux.

(Arcalaüs se retire dans le pavillon qui est au bout du pont.)

SCÈNE IV.

AMADIS.

Bois épais, redouble ton ombre;
Tu ne saurois être assez sombre;
Tu ne peux trop cacher mon malheureux amour.
Je sens un désespoir dont l'horreur est extrême!
Je ne dois plus voir ce que j'aime,
Je ne veux plus souffrir le jour.

SCÈNE V.

CORISANDE, AMADIS.

CORISANDE, à part, sans voir Amadis.

O fortune cruelle,
Tu prends plaisir à me troubler!
Tu me flattois pour m'accabler
D'une peine mortelle.
O fortune cruelle!

AMADIS, à part, sans voir Corisande.

Ciel! par un prompt trépas finissez ma douleur.

CORISANDE, à part.

Ciel! par un prompt secours finissez mon malheur.

AMADIS ET CORISANDE, en même temps, mais à part, et sans se voir.

Hélas! quels soupirs me répondent!
Hélas! quels soupirs, quels regrets
Avec mes plaintes se confondent!
Hélas! quels soupirs, quels regrets
Me répondent dans ces forêts!

CORISANDE, apercevant Amadis.

Que vois-je? Amadis!

AMADIS.

Qui m'appelle?

CORISANDE.

Par quel sort puis-je ici vous voir?

AMADIS.

Vous voyez un amant fidèle,
Réduit au dernier désespoir.

CORISANDE.

Protégez la vertu, que l'injustice opprime;
Secourez Florestan; même sang vous anime:
Il étoit, comme vous, l'appui des malheureux.
Je n'ai pu retenir son cœur trop généreux;
Aux pleurs d'une inconnue il s'est laissé séduire.
La perfide a su le conduire
Dans des enchantemens affreux.

AMADIS.

Pour l'aller secourir quel chemin faut-il prendre?

CORISANDE.

A d'horribles dangers vous devez vous attendre.

AMADIS.

J'ai vu le danger sans effroi,
Lorsque mes jours heureux étoient dignes d'envie;
Puis-je craindre la mort dans un temps où la vie
N'est plus qu'un supplice pour moi?

CORISANDE.

Florestan est tombé dans un triste esclavage,
En voulant passer dans ces lieux.

AMADIS.

Allons.

SCÈNE VI.

AMADIS, CORISANDE, ARCALAÜS; SUIVANS D'ARCALAÜS.

ARCALAÜS, empêchant Amadis de passer sur le pont.

Arrête, audacieux!
Arrête! j'entreprends de garder ce passage.

Vois ces marques de mes exploits,
Vois combien de guerriers m'ont cédé la victoire;
Joins un nouveau trophée à ceux que dans ces bois
J'ai fait élever à ma gloire.

AMADIS.

Cesse de m'arrêter; ne force point mon bras
A tourner sur toi ma vengeance.

ARCALAÜS.

Si tu cherches ton frère, il est en ma puissance.

CORISANDE.

Rendez-moi Florestan.

ARCALAÜS, à ses suivans.

Allez, suivez ses pas....

(à Corisande.)

Suivez votre amant au trépas.

(Les suivans d'Arcalaüs emmènent Corisande.)

CORISANDE, à Amadis, en s'en allant.

Amadis, Amadis, notre unique espérance,
Ah! ne nous abandonnez pas.

SCÈNE VII.

AMADIS, ARCALAÜS.

AMADIS.

Perfide! il faut que je punisse
Ta barbare injustice.

(Amadis combat contre Arcalaüs.)

ARCALAÜS, en s'en allant.

Esprits infernaux, il est temps
De me donner le secours que j'attends.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

AMADIS; TROUPE DE DÉMONS INFERNAUX.

(Plusieurs démons, sous la figure de monstres terribles, s'efforcent en vain d'étonner et d'arrêter Amadis; puis ils disparoissent.)

SCÈNE IX.

AMADIS; TROUPE DE DÉMONS ENCHANTEURS.

(Une troupe de démons, sous la forme de nymphes, de bergers et de bergères, vient enchanter Amadis.)

LE CHOEUR DES DÉMONS ENCHANTEURS.

Non, non, pour être invincible,
On n'en est pas moins sensible.
Quel vainqueur a résisté
Au charme de la beauté?

DEUX DÉMONS, sous la forme de bergers.

Aimez, soupirez, cœurs fidèles;
L'Amour dans ces bois
Prend des forces nouvelles.
Heureux mille fois
Ceux qu'il tient sous ses lois!
Il fait disparoître
L'horreur des déserts;
Tout le suit: c'est le maître
De tout l'univers;
Quel empire doit être
Plus doux que ses fers?

DEUX DÉMONS, sous la forme de nymphes, ET LE CHOEUR, ensemble.

Vous ne devez plus attendre

Rien qui trouble vos désirs :
Cédez aux plaisirs
Qui viennent vous surprendre;
Cédez, il est temps de vous rendre;
Cédez, rendez-vous
Aux charmes les plus doux;
L'Amour est pour nous.
C'est en vain que l'on veut s'en défendre :
Cédez, il est temps de vous rendre;
Cédez, rendez-vous
Aux charmes les plus doux.
C'est l'Amour qui doit prétendre
De savoir vous désarmer :
L'Amour doit former
Les chaînes d'un cœur tendre.
Cédez, il est temps de vous rendre;
Cédez, rendez-vous
Aux charmes les plus doux;
L'Amour est pour nous.
C'est en vain que l'on veut s'en défendre, etc.

(Amadis enchanté croit voir Oriane.)

AMADIS.

Est-ce vous, Oriane? ô ciel! est-il possible?
Votre cœur contre moi n'est-il plus irrité?
L'éclat de vos beaux yeux, dans ce bois écarté,
Chasse ce que l'enfer a formé de terrible.
Que vivre loin de vous est un supplice horrible!
Quel plaisir de vous voir! que j'en suis enchanté!
Disposez de ma vie et de ma liberté.

(Amadis met son épée aux pieds de la nymphe qu'il prend pour Oriane, et la suit avec empressement.)

LE CHOEUR.

Non, non, pour être invincible
On n'en est point moins sensible :
Quel vainqueur a résisté
Au charme de la beauté ?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un vieux palais ruiné ; on y voit le tombeau d'Ardan Canile et plusieurs différens cachots.

SCÈNE I.

FLORESTAN, enchaîné et enfermé dans un cachot ; CORISANDE, enchaînée et enfermée dans un autre cachot ; TROUPES DE CAPTIFS ET DE CAPTIVES, enfermés ; TROUPE DE GEÔLIERS.

LE CHOEUR DES CAPTIFS ET DES CAPTIVES, ensemble.

Ciel ! finissez nos peines.

CHOEUR DES GEÔLIERS.

Vos clameurs seront vaines.

CHOEUR DES CAPTIFS ET DES CAPTIVES, ensemble.

Ciel ! ô ciel ! quel supplice, hélas !

CHOEUR DES GEÔLIERS.

Le ciel ne vous écoute pas.

UN CAPTIF ET UNE CAPTIVE, ensemble.

Souffrirons-nous toujours ces rigueurs inhumaines ?

UN DES GEÔLIERS.

Vous ne sortirez de vos chaînes
Que par le secours du trépas.

FLORESTAN, à Corisande.

Que devient ce bonheur si rare

Dont l'amour nous avoit flattés ?

CORISANDE.

Sont-ce là les liens que l'hymen nous prépare ?

FLORESTAN.

Je ne sens que le poids des fers que vous portez.

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Que devient ce bonheur si rare
Dont l'amour nous avoit flattés ?

UN DES CAPTIFS.

O mort ! que vous êtes lente !
O mort ! ô funeste mort !
Répondez à mon attente.
O mort ! ô funeste mort !
Terminez mon triste sort.

UN AUTRE CAPTIF.

La mort, toujours cruelle,
Aime à trancher des jours heureux,
Et n'entend point les vœux
D'un infortuné qui l'appelle.

UN DES GEÔLIERS.

Tel s'empresse d'appeler
La mort, quand elle est absente,
Qui commence de trembler
Sitôt qu'elle se présente.

LE CHŒUR DES CAPTIFS ET DES CAPTIVES, ensemble.

O mort ! que vous êtes lente !

SCÈNE II.

ARCABONNE, FLORESTAN, CORISANDE; TROUPES DE CAPTIFS, DE CAPTIVES ET DE GEÔLIERS.

(Arcabonne, conduite et portée en l'air par des démons, descend dans le palais ruiné.)

ARCABONNE.

Il est temps de finir votre plainte importune;
Sortez, traînez ici vos fers.

(Les geôliers ouvrent les cachots, et les captifs en sortent.)

LES CAPTIFS.

Contentez-vous des maux que nous avons soufferts;
Faites cesser notre infortune.

ARCABONNE.

Vous allez cesser de souffrir,
Malheureux! vous allez mourir.
Bientôt l'ennemi qui m'outrage
Sera remis en mon pouvoir;
Et plus je suis près de le voir,
Plus je sens augmenter ma rage.
Le sang ou l'amitié vous unit avec lui,
Vous périrez tous aujourd'hui.

LES CAPTIFS.

La mort est plus digne d'envie
Qu'une si déplorable vie.

ARCABONNE ET LES GEÔLIERS, ensemble.

Vous allez cesser de souffrir,
Malheureux! vous allez mourir.

CORISANDE, à Florestan.

Florestan!

FLORESTAN.

Corisande!

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Quel sort pour nos tendres amours!

CORISANDE.

Faut-il que votre sang à mes yeux se répande!

FLORESTAN.

Faut-il voir ce que j'aime expirer sans secours!

CORISANDE.

Que le juste ciel vous défende,
C'est l'unique faveur qu'en mourant je demande.

FLORESTAN.

Non, non, le coup fatal qui doit trancher mes jours
N'est pas celui que j'appréhende.

CORISANDE.

Florestan!

FLORESTAN.

Corisande!

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Quel sort pour nos tendres amours!
(à Arcabonne.)
Cruelle! que votre colère
Se contente de m'immoler.

ARCABONNE.

Non; trop de sang ne peut couler
Pour venger le sang de mon frère.
Consolez-vous dans vos tourmens;
La mort n'est pas un mal si cruel qu'il le semble:

C'est unir deux amans
Que de les immoler ensemble.

CORISANDE, à Florestan.

Puisque le ciel ne permet pas
Que je vive avec vous dans un bonheur extrême,
Avec vous la mort même
A pour moi des appas :
La douceur de mourir avec ce que l'on aime
Dissipe l'horreur du trépas.

(Florestan et Corisande répètent ensemble les deux derniers vers.)

FLORESTAN.

Heureux, dans nos malheurs, que rien ne nous sépare,
Non pas même la mort barbare !

CORISANDE.

Portons un nœud si beau
Jusque dans le tombeau.

(Florestan et Corisande répètent ensemble ces deux derniers vers.)

ARCABONNE.

Ah ! c'est trop entendre
Un amour si tendre :
Vous m'importunez ;
Taisez-vous, infortunés !

LES CAPTIFS.

Quelle rigueur de nous contraindre
A souffrir sans nous plaindre !
O juste ciel ! vengez-nous !

LES GEÔLIERS.

Infortunés, taisez-vous !

ARCABONNE.

Toi, qui dans ce tombeau n'es plus qu'un peu de cendre,

Et qui fus de la terre autrefois la terreur,
Reçois le sang que ma fureur
S'empresse de répandre....
Qu'entends-je? quel gémissement
Sort de ce monument?...
Je vais répondre à votre impatience,
Mânes plaintifs : cessez de murmurer;
Je punirai qui vous offense,
Par la plus cruelle vengeance
Que la rage puisse inspirer.
Je vais répondre à votre impatience,
Mânes plaintifs : cessez de murmurer.

SCÈNE III.

L'OMBRE D'ARDAN CANILE, ARCABONNE, CORISANDE, FLORESTAN; TROUPES DE CAPTIFS, DE CAPTIVES ET DE GEÔLIERS.

L'OMBRE D'ARDAN CANILE, sortant de son tombeau, à Arcabonne.

Ah! tu me trahis, malheureuse!

ARCABONNE.

J'ai juré d'achever une vengeance affreuse :
Voyez quelle est l'ardeur de mes ressentimens.

L'OMBRE.

Ah! tu me trahis, malheureuse!
Ah! tu vas trahir tes sermens.
Je retombe; le jour me blesse.
Tu me suivras dans peu de temps.
Pour te reprocher ta foiblesse,

C'est aux enfers que je t'attends.
(L'Ombre rentre dans le tombeau.)

ARCABONNE.

Non, rien n'arrêtera la fureur qui m'anime....
On vient me livrer ma victime.

SCÈNE IV.

AMADIS, enchaîné; TROUPE DE SOLDATS, qui gardent Amadis; ARCABONNE, CORISANDE, FLORESTAN; TROUPES DE CAPTIFS, DE CAPTIVES ET DE GEÔLIERS.

ARCABONNE, à Amadis, s'approchant de lui le poignard levé.

Meurs.... Que mes sens sont interdits!
O ciel! que vois-je? est-ce Amadis?

AMADIS.

Je suis un malheureux qui n'ai plus d'autre envie
Que de trouver la fin de mon funeste sort.

ARCABONNE, à part.

Quoi! l'ennemi dont j'ai juré la mort
Est le héros qui m'a sauvé la vie?
Qu'est-ce que j'entreprends?... Un trépas inhumain
De mon libérateur seroit la récompense!...
(à Amadis.)
Non, une cruelle vengeance
Contre vos jours m'a fait armer en vain;
Une juste reconnoissance
Me fait tomber les armes de la main.
Vivez, quittez vos fers; ne craignez plus ma haine.
Quel prix vous puis-je offrir pour ce que je vous doi?

AMADIS.

D'innocens malheureux ont trop souffert pour moi;

Le seul prix que je veux, c'est de briser leur chaîne.

ARCABONNE, aux captifs et aux captives.

Allez en liberté goûter un doux repos;
Rendez grâces à ce héros.

(Arcabonne fait remettre en liberté Florestan, Corisande et les autres captifs et captives; mais elle retient Amadis, et l'emmène avec elle. Les geôliers et les soldats se retirent.)

SCÈNE V.

CORISANDE, FLORESTAN; TROUPES DE CAPTIFS ET DE CAPTIVES, remis en liberté.

(Les captifs et les captives se réjouissent de la liberté qui leur est rendue.)

FLORESTAN, CORISANDE ET LE CHOEUR, ensemble.

Sortons d'esclavage;
Profitons de l'avantage
Qu'Amadis a remporté.
Notre liberté
Est le prix de son courage.
Sortons d'esclavage.
Amadis a surmonté
L'envie et la rage;
Amadis a surmonté
L'enfer irrité.
Sortons d'esclavage,
Profitons de l'avantage
Qu'Amadis a remporté:
Notre liberté
Est le prix de son courage.
Sortons d'esclavage.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une île agréable.

SCÈNE I.

ARCALAÜS, ARCABONNE.

ARCALAÜS.

Par mes enchantemens Oriane est captive;
Sa beauté causa nos malheurs :
Dans ces lieux, sans pitié, j'entends sa voix plaintive,
Et j'aime à voir couler ses pleurs.
Notre ennemi l'aimoit : il a tout fait pour elle;
Il combattoit pour l'obtenir.

ARCABONNE.

Je viens de la voir; qu'elle est belle!
Vous ne la sauriez trop punir.

ARCALAÜS.

Ne permettons pas qu'elle ignore
La perte d'un amant dont son cœur est charmé :
Il faut qu'après la mort Amadis souffre encore
Dans ce qu'il a le plus aimé.
Aux regards d'Oriane exposez la victime
Qu'à nos ressentimens vous venez d'immoler.
Un soupir vous échappe! et vous n'osez parler!
Est-ce par des soupirs que la haine s'exprime?

ARCABONNE.

Que vous êtes heureux de n'avoir à songer
Qu'à haïr et qu'à nous venger!
Hélas! dans notre ennemi même
J'ai trouvé l'inconnu que j'aime.

ARCALAÜS.

Vous aimez Amadis! il voit encor le jour!
Quoi! sur votre vengeance un lâche amour l'emporte!

ARCABONNE.

La vengeance la plus forte
Est foible contre l'Amour.

ARCALAÜS.

Quelle foiblesse est plus étrange?
Notre ennemi mortel devient votre vainqueur!
Malgré tant de sermens, votre perfide cœur
Du parti d'Amadis se range!
Parjure! ah! c'est de vous qu'il faut que je me venge.

ARCABONNE.

Je l'aime malgré moi, cet ennemi charmant:
Je n'en puis être aimée! une autre a su lui plaire.
Je vous défie, avec votre colère,
D'inventer, pour mon châtiment,
Un plus cruel tourment!

ARCALAÜS.

Pour augmenter votre supplice,
Il faut vous faire voir ces deux amans heureux;
Avant que ma vengeance en fasse un sacrifice,
Il faut que l'hymen les unisse....

ARCABONNE.

Ah! que plutôt cent fois ils périssent tous deux.

Entre l'amour et la haine cruelle
J'ai cru pouvoir me partager;
Mais dans mon cœur l'amour est étranger,
Et la haine m'est naturelle.
(voyant approcher Oriane.)
Ma rivale gémit; que ses maux me sont doux!
Pour punir ces amans, j'imagine une peine
Digne de ma fureur et de votre courroux:
C'est peu d'une mort inhumaine....

ARCALAÜS.

Puis-je encor me fier à vous?

ARCABONNE.

Fiez-vous à l'amour jaloux;
Il est plus cruel que la haine.
(Ils sortent.)

SCÈNE II.

ORIANE.

A qui pourrai-je avoir recours?
C'est de vous, juste ciel! que j'attends du secours.
Sur ces bords inconnus, un enchanteur barbare
Dispose de mes tristes jours:
L'enfer contre moi se déclare.
A qui pourrai-je avoir recours?
C'est de vous, juste ciel! que j'attends du secours.

Autrefois Amadis auroit pris ma défense;
Mais l'inconstant m'oublie et suit une autre loi.
Pourquoi m'en souvenir? pourquoi
N'oublier pas de lui jusqu'à son inconstance?

Ici, loin de toute assistance,
Je tremble d'un mortel effroi.
Eh! faut-il encor que je pense
A qui ne pense plus à moi?

SCÈNE III.

ARCALAÜS, ORIANE.

ARCALAÜS.

Je vous entends, cessez de feindre;
Plaignez-vous d'Amadis : je ne veux pas contraindre
Un si juste courroux.

ORIANE.

J'ai tant de sujets de m'en plaindre,
Que j'ai presque oublié de me plaindre de vous.
Non, ce n'est point ici son secours que j'implore;
Il est allé chercher la beauté qu'il adore,
Et je l'appellerois par des cris superflus.

ARCALAÜS.

Lorsque vous le verrez, vous l'aimerez encore.

ORIANE.

Non, non, je ne le verrai plus :
Je dois trop le haïr pour renouer la chaîne
Dont il a dégagé son cœur.

ARCALAÜS.

Si vous le haïssez, j'ai servi votre haine;
A la fin j'ai vaincu ce superbe vainqueur.

ORIANE.

Vous, vainqueur d'Amadis! non, il n'est pas possible
Qu'il ait cessé d'être invincible :

Tout cède à sa valeur, et vous la connoissez.

ARCALAÜS.

Et c'est ainsi que vous le haïssez?

ORIANE.

Je veux haïr toujours un amant si volage,
Et je me le suis bien promis;
Mais ses plus cruels ennemis
Peuvent-ils s'empêcher d'admirer son courage?
Non, rien ne peut être assez fort
Pour surmonter ce héros indomptable.

ARCALAÜS.

Voyez si je me vante à tort
D'avoir vaincu ce vainqueur redoutable.

(Il sort, et Amadis, étendu sur ses armes ensanglantées, paroît mort.)

SCÈNE IV.

AMADIS, qui paroît mort; ORIANE.

ORIANE, apercevant Amadis.

Que vois-je! ô spectacle effroyable!
O trop funeste sort!
Ciel! ô ciel! Amadis est mort!

Ma colère lui fut fatale;
J'eus tort de l'accuser de suivre un autre amour.
Que ne puis-je, en mourant, le rappeler au jour,
Dût-il vivre pour ma rivale!
Ciel, qui nous donnas ce héros,
Que ne prenois-tu sa défense
Contre l'infernale puissance?

L'univers a perdu l'honneur de son repos....
Pleure, gémis, foible innocence;
Pleure, hélas! tu n'as plus d'appui.
Tu vois expirer aujourd'hui
Ton unique espérance....
O trop funeste sort!
Ciel! ô ciel! Amadis est mort!
Il m'appelle, je vais le suivre:
Le sort qui nous rejoint m'est doux....
Amadis, je vivois pour vous;
Vous mourez, je ne puis plus vivre.

(Oriane tombe évanouie.)

SCÈNE V.

ARCALAÜS, ARCABONNE, AMADIS, qui paroît mort; ORIANE, évanouie.

ARCALAÜS ET ARCABONNE, ensemble.

Quel plaisir de voir
Un si cruel désespoir!

ARCABONNE.

Joignez votre fureur à ma rage inhumaine.
Il faut que ces amans revivent tour à tour,
Pour souffrir une affreuse peine.

ARCALAÜS.

Il faut faire de leur amour
Le ministre de notre haine.

ARCALAÜS ET ARCABONNE, ensemble.

Quel plaisir de voir
Un si cruel désespoir!

ARCABONNE.

Il faut qu'Amadis sorte
Du profond assoupissement
Où le tient notre enchantement,
Et qu'il pleure Oriane morte....
Mais pour eux contre nous quel pouvoir s'est armé?

ARCALAÜS.

Qui peut conduire ici ce rocher enflammé?

SCÈNE VI.

(Un rocher environné de flammes s'approche. Les flammes se retirent, et laissent voir un vaisseau sous la figure d'un serpent; ce qui l'a fait appeler la Grande-Serpente. Urgande et ses suivantes sortent de ce vaisseau.)

URGANDE; TROUPE DE SUIVANTES D'URGANDE; ARCALAÜS, ARCABONNE, AMADIS, qui paroît mort; ORIANE, évanouie.

URGANDE.

Je soumets à mes lois l'enfer, la terre et l'onde:
Sans qu'on sache où je suis, je parcours tout le monde,
Et je connois des secrets que les cieux
N'ont jusqu'ici dévoilés qu'à mes yeux.
Mais j'arme seulement ma fatale puissance
Contre l'injuste violence.
J'ai soin de relever le mérite abattu,
Et je fais mon bonheur de servir la vertu....
Tremblez, tremblez, reconnoissez Urgande;
Tout obéit sitôt que je commande:
Barbares! laissez pour jamais

Ces fidèles amans en paix.

(Urgande touche de sa baguette Arcalaüs et Arcabonne, qui restent sans mouvement.)

ARCALAÜS ET ARCABONNE, ensemble.

Tout mon effort est inutile,
Je demeure immobile;
Je cède aux charmes trop puissans
Qui saisissent mes sens.

LES SUIVANTES D'URGANDE, ensemble.

Tremblez, tremblez, reconnoissez Urgande;
Tout obéit sitôt qu'elle commande:
Barbares! laissez pour jamais
Ces fidèles amans en paix.

(Les suivantes d'Urgande jettent des fleurs et répandent des parfums sur Amadis et Oriane, pour commencer à dissiper l'enchantement dont ils sont saisis. Une partie de ces suivantes dansent, et les autres chantent.)

DEUX SUIVANTES D'URGANDE, ensemble.

Cœurs accablés de rigueurs inhumaines,
Ne cessez point d'espérer en aimant.
Il est fâcheux de porter des chaînes,
C'est un cruel tourment;
Mais quand l'Amour en veut payer les peines,
C'est un plaisir charmant.

Il vient un jour où les craintes sont vaines;
Un triste sort change dans un moment.
Il est fâcheux de porter des chaînes,
C'est un cruel tourment;
Mais quand l'Amour en veut payer les peines,
C'est un plaisir charmant.

(Les suivantes d'Urgande emportent Amadis et Oriane dans le vaisseau de la Grande-Serpente. Urgande, avant que d'y rentrer, touche une seconde fois de sa baguette Arcalaüs et Arcabonne, qui cessent d'être immobiles.)

URGANDE.

Il faut que de vos sens je vous rende l'usage;
Perfides! je vous livre à votre propre rage.

(Urgande rentre dans le vaisseau de la Grande-Serpente, qui s'éloigne en se couvrant de flammes.)

SCÈNE VII.

ARCALAÜS, ARCABONNE.

ARCALAÜS.

Démons soumis à nos lois,
Volez, venez nous défendre:
N'osez-vous rien entreprendre?
Méprisez-vous notre voix?
Hâtez-vous, c'est trop attendre.
Démons soumis à nos lois,
Volez, venez nous défendre.

SCÈNE VIII.

TROUPE DE DÉMONS DES ENFERS, TROUPE DE DÉMONS DE L'AIR; ARCALAÜS, ARCABONNE.

(Les démons des enfers sortent pour secourir Arcalaüs et Arcabonne. Les démons de l'air viennent combattre contre ceux des enfers, et les surmontent.)

ARCALAÜS ET ARCABONNE, ensemble.

On brave notre vain pouvoir;
Tout est contraire à notre envie.
Nous perdons tout espoir,
Renonçons à la vie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le palais enchanté d'Apollidon, où l'on voit l'arc des loyaux amans, et la chambre défendue, dont la porte est fermée.

SCÈNE I.

URGANDE, AMADIS.

URGANDE.

Apollidon, par un pouvoir magique,
Autrefois éleva ce palais magnifique.
Consolez-vous en des lieux si charmans;
Vous devez y trouver la fin de vos tourmens.

AMADIS.

Je ne puis ressentir les charmes
Du plus agréable séjour:
Non, rien ne plaît à des yeux que l'Amour
A condamnés à d'éternelles larmes.

URGANDE.

Oriane est ici; rappelez votre espoir.

AMADIS.

Oriane!

URGANDE.

Vous l'allez voir.

AMADIS.

Je puis voir, par vos soins, la beauté que j'adore!

Voir Oriane!... hélas! c'est l'irriter encore.
Ah! que mon cœur se sent troubler!
Je tremble....

URGANDE.

Amadis peut trembler!

AMADIS.

Je suis inébranlable
Contre un ennemi redoutable
Dont il faut vaincre la fureur;
Mais contre la colère
De la beauté qui m'a su plaire,
Rien n'est si foible que mon cœur.

URGANDE.

Dissipez une crainte vaine;
Empressez-vous de voir Oriane en ces lieux.

AMADIS.

Je crains de mériter sa haine;
Elle m'a défendu de paroître à ses yeux.

URGANDE.

C'est porter trop loin la constance
Que d'obéir sans résistance
A de si dures lois,
Et quelquefois
L'Amour s'offense
De trop d'obéissance.

(Elle se retire.)

SCÈNE II.

ORIANE, AMADIS.

ORIANE, à part, sans voir Amadis.

Fermez-vous pour jamais, mes yeux, mes tristes yeux :
Je perds ce que j'aime le mieux ;
La clarté doit m'être ravie.
Hélas ! quelle rigueur de me rendre la vie,
Pour me faire sentir la perte que je fais !
Mes yeux, mes tristes yeux, fermez-vous pour jamais.

ORIANE ET AMADIS, ensemble, en se reconnoissant.

O ciel ! le puis-je croire ?

ORIANE.

Amadis, vous vivez !

AMADIS.

Vous plaignez mes malheurs !
Vos beaux yeux m'ont donné des pleurs !

ORIANE.

Vous vivez !

AMADIS.

Puis-je encor vivre en votre mémoire ?

AMADIS ET ORIANE, ensemble.

O ciel ! le puis-je croire ?

ORIANE.

Je vous aime constamment,
Malgré votre changement.
Dans une amour nouvelle
Vous pourrez trouver plus d'appas ;
Mais vous n'y trouverez pas

Un cœur plus fidèle.

AMADIS.

Oriane, m'accusez-vous?

ORIANE.

Briolanie a des charmes trop doux;
Je n'empêcherai pas que votre amour la suive.

AMADIS.

Ah! ne reprenez plus votre fatal courroux,
Si vous souhaitez que je vive.

ORIANE.

Vous aurez peu de peine à me désabuser:
Amadis, contre vous à regret je m'irrite;
Le dépit que l'amour excite
Ne demande qu'à s'apaiser.

AMADIS.

Faut-il que votre cœur se soit laissé surprendre
D'un soupçon qui nous coûte un si cruel tourment?

ORIANE.

C'est le défaut d'un cœur tendre
De s'alarmer aisément.

AMADIS ET ORIANE, ensemble.

Ma douleur eût été mortelle;
Hélas! j'allois y succomber.
Ah! gardons-nous de retomber
Dans une peine si cruelle!

ORIANE.

Tout vous a dit
Que je vous aime;
Mes larmes, ma douleur extrême,
Et jusqu'à mon dépit,

Tout vous a dit
Que je vous aime.

AMADIS.

Je vous promets
De n'éteindre jamais
Une flamme si belle ;
Je vous promets
Une amour éternelle.

(Amadis et Oriane répètent ensemble ces derniers vers.)

SCÈNE III.

URGANDE, AMADIS, ORIANE.

URGANDE.

Enfin vos cœurs sont réunis.

AMADIS.

Par votre heureux secours nos troubles sont finis.

URGANDE.

Il est aisé d'apaiser les querelles
Dont les amans fidèles
Ne sont troublés que trop souvent :
L'amour chassé par la colère
Ne manque guère
De revenir plus fort qu'auparavant.

ORIANE.

Je désespère
D'un devoir sévère ;
Mon père a fait un choix qui s'oppose à mes vœux.

URGANDE.

J'aurai soin d'obtenir l'aveu de votre père.

AMADIS ET ORIANE, ensemble.

Que ne devons-nous pas à vos soins généreux!

URGANDE.

Un si parfait amour mérite d'être heureux.
Il faut vous ôter tout ombrage;
Les amans dans ces lieux, sous cet arc enchanté,
Trouvent le juste témoignage
De leur fidélité.

ORIANE.

Il me suffit de l'assurance
Qu'Amadis me donne en ce jour.

URGANDE.

Peut-on trop rassurer l'amour?...
Mais Florestan ici vient montrer sa constance.

SCÈNE IV.

FLORESTAN, CORISANDE, URGANDE, AMADIS, ORIANE.

URGANDE, à Florestan.

IL est temps de vous arrêter.

FLORESTAN.

La valeur et l'amour doivent tout surmonter....

Où suis-je? d'où vient ce nuage?
Quel pouvoir arrête mes pas?
Mille et mille invisibles bras
Défendent ce passage.

URGANDE.

Soyez content de l'avantage

Qu'aucun autre avant vous n'ait pu passer si loin.

CORISANDE, à Florestan.

Je connois votre amour.

AMADIS, à Florestan.

L'univers est témoin
Des efforts de votre courage.

URGANDE, CORISANDE, AMADIS ET ORIANE, ensemble, à Florestan.

Épargnez-vous un inutile soin.

URGANDE, à Florestan.

Amadis va tenter l'aventure fatale;
Il doit l'achever aujourd'hui.
En amour, en valeur, nul autre ne l'égale;
C'est un sort assez beau de ne céder qu'à lui.

AMADIS.

Pour rendre tout possible à mon amour extrême,
Il suffit d'un regard de la beauté que j'aime.

URGANDE, ORIANE, FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble, à Amadis.

Héros favorisé des cieux,
Soyez toujours victorieux.
Amadis, votre amour fidèle
Mérite une gloire immortelle.

(Un chœur de personnes invisibles répète ces quatre vers, pendant qu'Amadis passe sous l'arc des loyaux amans.)

URGANDE, à Oriane.

Suivez ce héros glorieux;
Vers la chambre enchantée avancez sans alarmes.

AMADIS, conduisant Oriane.

Venez en surmonter les charmes.
Quels charmes sont plus forts que ceux de vos beaux yeux?

SCÈNE V.

(La chambre défendue s'ouvre, et une troupe de héros et d'héroïnes, qu'Apollidon y avoit autrefois enchantés pour y attendre le plus fidèle des amans et la plus parfaite des amantes, reçoit Amadis et Oriane, et les reconnoît dignes de cet honneur.)

URGANDE, AMADIS, ORIANE, FLORESTAN, CORISANDE; TROUPE DE HÉROS ET D'HÉROÏNES.

UNE DES HÉROÏNES.

Fidèles cœurs, votre constance
Ne sera pas sans récompense;
Un sort heureux suit vos tourmens.
A la fin l'Amour couronne
Les parfaits amans.
Que les prix qu'il donne
Sont doux et charmans!
A la fin l'Amour couronne
Les parfaits amans.

(Le grand chœur répète ces derniers vers.)

(Les héros et les héroïnes témoignent leur joie par des danses mêlées de chants.)

LE GRAND CHŒUR.

Chantons tous en ce jour
La gloire de l'Amour.
Gardez-vous bien de briser vos chaînes,
Vous qui souffrez de cruelles peines;
Ne cessez point d'être constans,
Et vous serez contens.

UN PETIT CHŒUR.

Nous devons suivre
Des lois qui doivent nous charmer;

Ce n'est pas vivre
Que vivre sans savoir aimer.

FLORESTAN, à Corisande.

Tout suit nos vœux,
Rien ne trouble notre vie;
Des plus beaux nœuds
Pour jamais l'Amour nous lie:
Je puis vivre pour vous;
Que mon bonheur est doux!

CORISANDE.

Il n'est plus temps de répandre des larmes;
Nous aimerons désormais sans alarmes.
Que de plaisirs, que de beaux jours
Vont s'offrir à nos amours!

LE GRAND CHŒUR.

Tout charme ici nos yeux;
Où peut-on être mieux?

LE PETIT CHŒUR.

Où peut-on être mieux
Que dans ces beaux lieux?

LE GRAND CHŒUR.

Les plus charmans plaisirs
Suivront tous nos désirs.

LE PETIT CHŒUR.

Les parfaites douceurs
Sont pour les tendres cœurs.

UN DES HÉROS.

Jouissons à jamais
De la douce paix
Qui nous appelle;

Jouissons à jamais
De la douce paix
D'une amour fidèle.

LE GRAND CHŒUR.

C'est assez d'entreprendre
De faire un beau choix;
Il suffit qu'un cœur tendre
S'engage une fois.

CORISANDE.

Quel tourment, quand l'amour est extrême,
De trembler pour l'objet que l'on aime!
Quel plaisir de se voir hors d'un mortel danger!
Quand les maux sont finis, qu'il est doux d'y songer!

LE GRAND CHŒUR.

A la fin nous aimons sans rien craindre;
Ce n'est plus la saison de nous plaindre:
On fuiroit les Amours,
S'ils gémissoient toujours.

UN DES HÉROS ENCHANTÉS, FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Un tendre amour ne plaît pas moins,
Lorsqu'il tourmente;
Plus un plaisir coûte de soins,
Plus il enchante.
Que le bonheur est charmant,
Après un long tourment!

LE GRAND CHŒUR.

Mille jeux innocens
Vont enchanter nos sens.

(Le petit chœur répète ces deux derniers vers.)

UN DES HÉROS ENCHANTÉS.

Amans inconstans, n'espérez pas
De jouir d'un sort si plein d'appas.

LE GRAND CHŒUR.

Loin de nous, infidèles,
Fuyez loin de nous;
Ces demeures si belles
Ne sont pas pour vous.

CORISANDE.

Au milieu d'un tourment sans égal,
L'Amour sait plaire;
Il lui faut pardonner tout le mal
Qu'il nous veut faire.
Je n'ai point de regret aux pleurs que j'ai versés;
Le bonheur qui les suit les récompense assez.

LE GRAND CHŒUR.

Chantons tous en ce jour
La gloire de l'Amour.
Gardez-vous bien de briser vos chaînes,
Vous qui souffrez de cruelles peines;
Ne cessez point d'être constans,
Et vous serez contens.

FIN D'AMADIS.

ROLAND,

TRAGÉDIE LYRIQUE EN CINQ ACTES,

Représentée en 1685.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

DÉMOGORGON, roi des Fées, et le premier des Génies de la terre.

Troupe de Fées

Troupe de Génies de la terre.

PROLOGUE.

Le théâtre représente le palais de Démogorgon. Démogorgon est sur son trône, accompagné d'une troupe de Génies et d'une troupe de Fées.

DÉMOGORGON; TROUPE DE FÉES, TROUPE DE GÉNIES DE LA TERRE.

DÉMOGORGON.

Le ciel, qui m'a fait votre roi,
Dans votre destin m'intéresse.
Je vous assemble ici pour calmer votre effroi :
Il est temps que les jeux chassent votre tristesse.
La Paix fuyoit au bruit des terribles combats ;
Mais la voix du vainqueur la rappelle ici-bas.
La Guerre impitoyable et ses fureurs affreuses
Ne ravageront point vos retraites heureuses.
Tout cède au plus grand des héros :
En vain l'Envie et la Rage s'assemblent ;
Il ne punit ses ennemis, qui tremblent,
Qu'en les condamnant au repos.

DÉMOGORGON, LA PRINCIPALE FÉE ET LES CHOEURS DES GÉNIES ET DES FÉES, ensemble.

On n'entend plus le bruit des armes :
Doux Plaisirs, reprenez vos charmes ;
Jeux innocens, venez vous rassembler ;
Rien ne vous peut troubler.

(Les Fées témoignent leur joie en dansant et en chantant.)

LE CHŒUR DES FÉES.

Que la guerre est effroyable !
Quel bien est plus doux que la paix ?
Peut-on trop chérir ses attraits ?
Que son règne est aimable !
Qu'il dure à jamais.
Nous n'aurons que de beaux jours.
Que de jeux vont paroître !
Que nous verrons naître
De tendres amours !
Tout rit, tout enchante.
Chantons la paix charmante,
Chantons le sort heureux
Qui va combler nos vœux.
Chantons tous la paix charmante,
Chantons le sort heureux
Qui va combler nos vœux.

LA PRINCIPALE FÉE.

Au milieu d'une paix profonde,
Offrons des jeux nouveaux au héros glorieux
Qui prend soin du bonheur du monde.
Allons nous transformer pour paroître à ses yeux.

DÉMOGORGON.

Du célèbre Roland renouvelons l'histoire.
La France lui donna le jour.
Montrons les erreurs où l'amour
Peut engager un cœur qui néglige la gloire.

DÉMOGORGON ET LA PRINCIPALE FÉE, ensemble.

Allons faire entendre nos voix
Sur les bords heureux de la Seine ;

Allons faire entendre nos voix
Au vainqueur dont tout suit les lois.

DÉMOGORGON.

Il avoit mis aux fers la Discorde inhumaine;
En vain elle a rompu sa chaîne;
Il l'enchaîne encore une fois.

DÉMOGORGON, LA PRINCIPALE FÉE ET LES CHŒURS, ensemble.

Allons faire entendre nos voix, etc.

(Les Génies et les Fées font un essai des danses et des chansons qu'ils veulent préparer.)

UNE FÉE, LES CHŒURS DES GÉNIES ET DES FÉES, ensemble.

C'est l'Amour qui nous menace;
Que de cœurs sont en danger!
Quelques maux que l'Amour fasse,
On ne peut s'en dégager:
Il revient quand on le chasse,
Il se plaît à se venger.
C'est l'Amour qui nous menace, etc.

DÉMOGORGON, LA PRINCIPALE FÉE ET LES CHŒURS DES GÉNIES ET DES FÉES, ensemble.

Le vainqueur a contraint la Guerre
D'éteindre son flambeau:
Il rend le repos à la terre;
Quel triomphe est plus beau?

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE.

ROLAND, neveu de l'empereur Charlemagne, et le plus renommé des paladins.
ANGÉLIQUE, reine du Cattay.
THÉMIRE, confidente d'Angélique.
SUIVANS D'ANGÉLIQUE.
SUIVANTES D'ANGÉLIQUE.
MÉDOR, suivant d'un des rois africains.
ZILIANTE, prince des îles orientales.
TROUPE D'INSULAIRES de la suite de Ziliante.
TROUPE D'AMOURS.
TROUPE DE SYRÈNES.
TROUPE DE DIEUX DE FLEUVES.
TROUPE DE SYLVAINS.
TROUPE D'AMANS ENCHANTÉS ET D'AMANTES ENCHANTÉES.
TROUPE DE PEUPLES DU CATTAY, sujets d'Angélique.
ASTOLPHE, ami de Roland.
CORIDON, berger, amant de Bélise.
BÉLISE, bergère, amante de Coridon.
TERSANDRE, berger, père de Bélise.
TROUPE DE BERGERS.
TROUPE DE BERGÈRES.
LOGISTILLE, l'une des plus puissantes Fées, et celle qui a la sagesse en partage.
TROUPE DE FÉES de la suite de Logistille.
TROUPE D'OMBRES D'ANCIENS HÉROS.
LA GLOIRE.
SUITE DE LA GLOIRE.
LA TERREUR.
LA RENOMMÉE.

ROLAND,

TRAGÉDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un hameau.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE.

Ah ! que mon cœur est agité !
L'amour y combat la fierté ;
Je ne sais qui des deux l'emporte :
Quelquefois la fierté demeure la plus forte ;
Quelquefois l'amour est vainqueur :
De moment en moment une guerre mortelle
Dans mon âme se renouvelle.
Quel trouble, hélas ! quelle rigueur !
Funeste amour, fierté cruelle,
Ne cesserez-vous point de déchirer mon cœur ?

SCÈNE II.

THÉMIRE, ANGÉLIQUE.

THÉMIRE.

Vous avez peu d'impatience
De voir le riche don qu'on va vous présenter :
C'est un prix que Roland vous a fait apporter
Des rivages lointains où le jour prend naissance.
Pour vous par mille exploits il a su l'acheter.
Serez-vous sans reconnaissance ?
Faut-il que tant d'amour ne puisse mériter
Qu'une éternelle indifférence ?

ANGÉLIQUE.

L'invincible Roland n'a que trop fait pour moi ;
Fais-moi ressouvenir de ce que je lui doi.

THÉMIRE.

Pourriez-vous oublier l'ardeur dont il vous aime ?

ANGÉLIQUE.

Je songe, autant que je le puis,
A sa rare valeur, à son amour extrême ;
Mais, malgré tous mes soins, dans le trouble où je suis,
Je crains de m'oublier moi-même ;
Je crains que ma fierté ne succombe en ce jour.

THÉMIRE.

Aimez Roland à votre tour ;
Il n'est point de climats où sa gloire ne vole :
Du moins la fierté se console
Quand la gloire l'oblige à céder à l'amour.
Roland renverse tout par l'effort de ses armes :

Son bras sait affermir un trône chancelant.

ANGÉLIQUE.

Hélas! hélas! que Médor a de charmes!
Ah! que n'a-t-il la gloire de Roland!

THÉMIRE.

Médor?

ANGÉLIQUE.

Ma foiblesse t'étonne.
Ne me déguise rien; parle, je te l'ordonne:
Représente à mon cœur la honte de son choix.

THÉMIRE.

Médor d'un sang obscur a reçu la lumière.
Pourroit-il être aimé d'une reine si fière,
D'une reine qui sous ses lois
Ne voit qu'avec mépris les héros et les rois?

ANGÉLIQUE.

Mon cœur étoit tranquille, et croyoit toujours l'être,
Quand je trouvai Médor blessé, près de mourir:
La pitié, dans ce lieu champêtre,
M'arrêta pour le secourir.
Le prix de mon secours est le mal que j'endure;
La pitié pour Médor a su trop m'attendrir.
Ma funeste langueur s'augmentoit à mesure
Qu'il guérissoit de sa blessure,
Et je suis en danger de ne jamais guérir.

THÉMIRE.

Éloignez de vos yeux ce qui peut trop vous plaire.

ANGÉLIQUE.

Ma gloire le demande, il faut la satisfaire:
Il faut bannir Médor.... Bannir Médor, hélas!

C'est me condamner au trépas.
Il n'importe, il le faut; qu'il parte, qu'il me quitte.
(apercevant Médor.)
Il rêve; il tourne ici ses pas.
Que je suis interdite!
Ne m'abandonne pas.
(Angélique et Thémire se retirent.)

SCÈNE III.

MÉDOR.

Ah! quel tourment
De garder, en aimant,
Un éternel silence!
Ah! quel tourment
D'aimer sans espérance!
J'aime une reine, hélas! par quel enchantement
Ai-je oublié son rang et ma naissance,
Et combien entre nous le sort met de distance?
Malheureux que je suis! j'aime un objet charmant
Que tant de rois ont aimé vainement!
Je dois cacher un amour qui l'offense;
Il faut me faire à tout moment
Une cruelle violence.
Ah! quel tourment, etc.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE, MÉDOR.

MÉDOR, à Angélique.

De la part de Roland on vient jusqu'en ces lieux
Vous offrir un don précieux.
Il vous aime, il vous sert : son amour peut paroître ;
Et, tout absent qu'il est, il vous le fait connoître.
Ses travaux, quels qu'ils soient, sont trop récompensés.
O trop heureux Roland !

ANGÉLIQUE.

Roland sera peut-être
Moins heureux que vous ne pensez.
Plus son amour éclate, et plus il m'importune :
J'ai honte de lui trop devoir.
Non, n'enviez point sa fortune.

MÉDOR.

Il est vrai qu'il n'a pas le plaisir de vous voir.

ANGÉLIQUE.

Je le fuis ; et, sans lui désormais, je n'aspire
Qu'à retourner dans mon empire.
Enfin, Médor, enfin je veux savoir
Si j'ai sur vous un absolu pouvoir.

MÉDOR.

Vous êtes de mon sort maîtresse souveraine.
Je servois un grand roi ; j'avois suivi ses pas
Des rivages du Nil jusqu'aux bords de la Seine.
Il est mort en cherchant la gloire et les combats :
Sans vous j'allois le suivre au-delà du trépas.

Vous servir est ma seule envie,
J'en fais mon espoir le plus doux :
Vous m'avez conservé la vie ;
Heureux si je la perds pour vous !

ANGÉLIQUE.

Médor, vous avez lieu de croire
Que je m'intéresse à vos jours.
J'en ai pris soin ; le ciel a béni mon secours.
A la fin il est temps d'avoir soin de ma gloire.
Par pitié près de vous j'ai voulu demeurer,
Tandis que mon secours vous étoit nécessaire :
Ma pitié n'a plus rien à faire ;
Il est temps de nous séparer.
Partez, Médor.

MÉDOR.

O ciel !

ANGÉLIQUE.

Partez sans différer.

MÉDOR.

Hélas ! ai-je pu vous déplaire ?

ANGÉLIQUE.

Non, non ; je n'ai point de colère....
Laissons des discours superflus.
Partez.

MÉDOR.

Je ne vous verrai plus !

ANGÉLIQUE.

Choisissez où vous voulez vivre ;
Je prendrai soin de votre sort.

MÉDOR.

Vous me défendez de vous suivre;
Je ne veux chercher que la mort.

ANGÉLIQUE.

Vivez, conservez mon ouvrage;
Songez que c'est me faire outrage
De voir vos jours avec mépris,
Après le soin que j'en ai pris.

MÉDOR.

Vous voulez que je vive, et votre arrêt me chasse!
Mes jours à vous servir ne sont pas réservés!
Eh! que voulez-vous que je fasse
De ces jours malheureux que vous m'avez sauvés?

ANGÉLIQUE.

Puissiez-vous loin de moi jouir d'un sort paisible!

MÉDOR.

Loin de vous! ciel! est-il possible?
Ah! falloit-il me secourir?
Que ne me laissiez-vous mourir!

ANGÉLIQUE.

Terminons des regrets qui pourroient trop s'étendre;
Ne me dites plus rien, je ne veux rien entendre:
Il est temps de nous séparer.
Partez, Médor.

MÉDOR.

O ciel!

ANGÉLIQUE.

Partez sans différer.

(Médor s'en va.)

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

ANGÉLIQUE.

Je ne verrai plus ce que j'aime!
Conçois-tu bien l'effort extrême
Que, pour bannir Médor, je me fais aujourd'hui?
Il part désespéré; tu vois où je l'expose:
Il va mourir, j'en suis la cause;
Je mourrai bientôt après lui.
Non, un trop tendre amour à ses jours m'intéresse:
Non, qu'il ne parte point : allons le rappeler....
Infortunée! où veux-je aller?
Je vais trahir ma gloire et montrer ma foiblesse.
Ciel! quel est mon malheur!
S'il faut que l'amour me surmonte,
Je dois mourir de honte;
S'il faut l'arracher de mon cœur,
Je mourrai de douleur.

THÉMIRE.

Le secours de l'absence
Est un puissant secours;
C'est l'unique espérance
Des cœurs qui veulent fuir les funestes amours.

ANGÉLIQUE.

Le secours de l'absence
Est un cruel secours.
Ah! quelle violence
De fuir incessamment ce qui charme toujours!

THÉMIRE ET ANGÉLIQUE, ensemble.

Le secours de l'absence
Est un { puissant / cruel } secours.

ANGÉLIQUE.

Quoi! Médor pour jamais d'avec moi se sépare!
Devois-tu m'inspirer un dessein si barbare?
Thémire, j'ai suivi tes conseils rigoureux.
Fais revenir Médor; que rien ne te retienne:
Va, cours.... Mais s'il revient...? N'importe, qu'il revienne....
Attends.... je veux.... hélas! sais-je ce que je veux?

THÉMIRE.

Voyez ces étrangers; contraignez-vous pour eux.

ANGÉLIQUE.

Ne puis-je en liberté soupirer et me plaindre?
Faudra-t-il toujours me contraindre?
Sans Médor, tout me semble affreux.
Va le voir, et du moins console un malheureux.

(Thémire sort.)

SCÈNE VI.

ZILIANTE, ANGÉLIQUE; TROUPE D'INSULAIRES ORIENTAUX.

ZILIANTE, présentant un bracelet à Angélique.

Au généreux Roland je dois ma délivrance;
D'un charme affreux sa valeur m'a sauvé:
Il n'a voulu de ma reconnoissance
Que ce présent, qu'il vous a réservé.
Je viens, pour vous l'offrir, du rivage où l'Aurore

Ouvre la barrière du jour.
Vous embrasez Roland d'un feu qui le dévore;
Mais qui peut voir la beauté qu'il adore,
Voit sans étonnement l'excès de son amour.
Triomphez, charmante reine,
Triomphez des plus grands cœurs.

(Le chœur des Insulaires chante ces derniers vers, pendant que Ziliante présente le bracelet à Angélique, et les autres Insulaires dansent à la manière de leur pays.)

LE CHŒUR DES INSULAIRES.

Triomphez, charmante reine,
Triomphez des plus grands cœurs.
Ce n'est qu'aux plus fameux vainqueurs
Qu'il est permis de porter votre chaîne.
Triomphez, charmante reine,
Triomphez des plus grands cœurs.

DEUX INSULAIRES.

Dans nos climats
Sans chagrin on soupire;
L'Amour, dont nous suivons l'empire,
N'a que des appas.
Fuyons les belles
Cruelles;
Craignons leur pouvoir.
Que sert-il de les voir?
Ah! gardons-nous d'un amour sans espoir.
Quelle peine,
Quel tourment
D'être amant
D'une inhumaine!
Si nous devenons amoureux,

Aimons pour être heureux.
Sans les amours,
On s'ennuieroit de vivre :
Mais nous devons cesser de suivre
Qui nous fuit toujours.
Fuyons les belles
Cruelles, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la fontaine enchantée de l'Amour au milieu d'une forêt.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE; SUITE D'ANGÉLIQUE.

THÉMIRE.

Un charme dangereux dans ces bois vous attire;
Il faut en détourner vos pas.
L'Amour règne en ces lieux, évitez ses appas:
Heureux qui peut fuir son empire!

ANGÉLIQUE.

Je porte au fond du cœur mon funeste martyre.
Hélas! où puis-je aller? où puis-je fuir, hélas!
Où l'Amour ne me suive pas?
Ah! j'ai banni Médor; ma tristesse est mortelle:
Que ne le pressois-tu de me désobéir?

THÉMIRE.

Je devois vous être fidèle.

ANGÉLIQUE.

Pour empêcher ma mort n'osois-tu me trahir?...
O fidélité trop cruelle!...
Le trouble de mon cœur ne peut plus se calmer:
Non, je n'espère plus de remède à mes peines.

Merlin, dans ces forêts, enchanta deux fontaines,
Dont l'une fait haïr, et l'autre fait aimer.
C'est la fontaine de la haine
Que je veux chercher en ce jour.
Hélas! que me sert-il de prendre un long détour?
Je m'égare en ces bois, et ma recherche est vaine:
Toujours un sort fatal malgré moi me ramène
A la fontaine de l'Amour.

THÉMIRE.

Vous devez vous guérir du mal qui vous possède;
N'ayez rien à vous reprocher.
Vous en trouverez le remède,
Si vous le voulez bien chercher.

ANGÉLIQUE.

Non, je ne cherche plus la fontaine terrible
Qui fait d'un tendre amour une haine inflexible:
C'est un secours cruel, je n'y puis recourir.
Je haïrois Médor?... Non, il n'est pas possible.
Par ce remède affreux je ne veux point guérir;
Je consens plutôt à mourir.

THÉMIRE, UN SUIVANT ET UNE SUIVANTE D'ANGÉLIQUE, ensemble.

Non, on ne peut trop plaindre
Un cœur qui se laisse enflammer.
Ah! quel tourment d'aimer!
Que le feu d'amour est à craindre!
Qu'il est aisé de l'allumer!
Qu'il est malaisé de l'éteindre!
Non, on ne peut trop plaindre, etc.

ANGÉLIQUE.

Quelqu'un vient.... c'est Roland !

THÉMIRE.

Ce guerrier invincible
Abandonne tout pour vous voir.

ANGÉLIQUE.

Il se flatte d'un vain espoir.
(montrant un anneau magique.)
Cet anneau, quand je veux, peut me rendre invisible.

SCÈNE II.

ROLAND, ANGÉLIQUE, THÉMIRE; SUITE D'ANGÉLIQUE.

ROLAND, à Angélique.

BELLE Angélique, enfin je vous trouve en ces lieux....
(Angélique met son anneau magique dans sa bouche, et se rend invisible.)
Ciel ! quel enchantement vous dérobe à mes yeux ?
Angélique, charmante reine,
Mes cris font vainement retentir ces forêts.
Angélique, ingrate ! inhumaine !
Quel plaisir trouvez-vous dans mes tristes regrets ?
Angélique, ingrate ! inhumaine !
Quel barbare plaisir trouvez-vous dans ma peine ?...
(à Thémire.)
Quelle cruauté ! quel mépris !
Tu sais ce que j'ai fait pour elle ?
Tu connois mon amour fidèle,
Et tu vois quel en est le prix !
Quelle cruauté ! quel mépris !

THÉMIRE.

Peut-on vous mépriser sans crime?
La valeur vous a fait un mérite éclatant.
Si vous n'aviez jamais voulu que de l'estime,
Quel mortel seroit plus content!

ROLAND.

Que devient ma vertu? ma force est inutile.
Et que me sert-il aujourd'hui
D'avoir les dons du ciel qu'eut autrefois Achille?
Je laisse mon roi sans appui;
Il n'a plus désormais que Paris pour asile:
Les cruels Africains vont triompher de lui.
Je vois le sort affreux de ma triste patrie;
Elle est prête à tomber sous de barbares lois:
J'entends sa gémissante voix;
Mais c'est vainement qu'elle crie;
Un malheureux amour m'enchante dans ces bois.
Angélique!... En vain je l'appelle;
Elle est sans pitié, la cruelle!
Eh! pourquoi tant souffrir? pourquoi
N'aurai-je pas pitié de moi?
C'en est fait, et je veux que l'ingrate le sache;
C'en est fait, pour jamais mes liens sont rompus.
Non, je ne la chercherai plus;
C'est vainement qu'elle se cache:
Non, je ne veux plus voir sa fatale beauté;
Il ne m'en a que trop coûté!
Le dépit éteint ma flamme.
Heureuse la cruauté
Qui rend la paix à mon âme!

Heureuse la cruauté
Qui me rend la liberté !
Malheureux ! je me flatte, et ma colère est vaine.
Lâche ! ne puis-je rompre une honteuse chaîne ?
Que je sens de troubles secrets !
Mon cœur suit, malgré moi, de funestes attraits ;
Je cède au charme qui m'entraîne.
Angélique, ingrate ! inhumaine ! etc.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE; SUITE D'ANGÉLIQUE.

Angélique, voyant Roland éloigné, ôte son anneau de sa bouche, et se montre à Thémire.)

THÉMIRE, à part.

(à Angélique.)

Où dois-je aller ?... Je vous revoi !

ANGÉLIQUE.

Je ne me cache pas pour toi.

THÉMIRE.

Roland vous cherche en vain dans ce lieu solitaire.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur est engagé ; Roland ne peut me plaire :
Quel espoir lui pourrois-je offrir ?
Je le fuis par pitié. Je ne saurois mieux faire
Que de l'aider à se guérir....
Où peut être Médor ? Le désespoir le presse.
Que ne puis-je le retrouver !
Au moins, j'y veux songer sans cesse.

THÉMIRE.

Votre cœur pour Roland devoit se réserver.

ANGÉLIQUE.

Parle-moi de Médor, ou laisse-moi rêver.
C'est l'Amour qui prend soin lui-même
D'embellir ces aimables lieux :
Mais je n'y vois pas ce que j'aime ;
Rien n'y sauroit plaire à mes yeux.

SCÈNE IV.

MÉDOR, ANGÉLIQUE, THÉMIRE; SUITE D'ANGÉLIQUE.

MÉDOR, à part.

Agréables retraites,
L'Amour qui vous a faites
Vous destine aux amans contens.
Je trouble vos douceurs secrètes;
Mais, dans mon désespoir, mes plaintes indiscrètes
Ne vous troubleront pas long-temps !

ANGÉLIQUE, à Thémire.

C'est Médor que je viens d'entendre....
Ciel !

(Elle veut aller à lui.)

THÉMIRE, l'arrêtant.

Quoi ! vous le verrez ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! puis-je m'en défendre ?
C'est trop suivre un cruel devoir.
Je retrouve Médor, l'Amour veut me le rendre ;

Je ne puis vivre sans le voir.

MÉDOR, à part.

Fontaine, qui d'une eau si pure
Arrosez ces brillantes fleurs,
En vain votre charmant murmure
Flatte le tourment que j'endure.
Rien ne peut enchanter mes mortelles douleurs :
Ce que j'aime me fuit, et je fuis tout le monde.
Pourquoi traîner plus loin ma vie et mes malheurs?
Ruisseaux, je vais mêler mon sang avec votre onde;
C'est trop peu d'y mêler mes pleurs.

(Médor tire son épée pour s'en frapper, et Angélique l'arrête.)

ANGÉLIQUE.

Vivez, Médor.

MÉDOR.

Reine adorable,
Vous avez trop de soin des jours d'un misérable.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi courez-vous au trépas?

MÉDOR.

C'est un supplice insupportable
De vivre, et de ne vous voir pas.

ANGÉLIQUE.

Je croyois que sur vous j'avois plus de puissance.

MÉDOR.

Hélas! si vous pouviez savoir
Jusqu'à quel point je vous offense!

ANGÉLIQUE.

Rien ne m'offense tant que votre désespoir.

MÉDOR.

Je vivrai, si c'est votre envie....
Je vous vois, mon sort est trop doux;
Mais, s'il faut m'éloigner de vous,
Je ne réponds pas de ma vie.

ANGÉLIQUE.

Prenez soin de vos jours, Médor, vous le devez;
Il m'en coûte assez cher de les avoir sauvés!
Ils me sont précieux, je vous l'ai fait connoître.

MÉDOR.

Généreuse reine, achevez;
Sans vous puis-je vivre?

ANGÉLIQUE.

Vivez
A quelque prix que ce puisse être.

MÉDOR.

O ciel! qu'entends-je?

ANGÉLIQUE.

Il n'est plus temps
Que nous craignions tous deux de nous en trop apprendre;
Nous n'en disons que trop; Médor, je vous entends,
Et je vous permets de m'entendre.

MÉDOR, se jetant à ses pieds.

A vos pieds....

ANGÉLIQUE.

Levez-vous. J'ai droit de faire un roi;
Je veux unir sous même loi
Votre destinée et la mienne.

MÉDOR.

Ah! plus vous oubliez votre grandeur pour moi,

Plus il faut que je m'en souvienne!

ANGÉLIQUE.

Ma gloire murmure en ce jour:
Je vois mon sort trop au-dessus du vôtre;
Mais qui peut empêcher l'Amour
D'unir deux cœurs qu'il a faits l'un pour l'autre?

MÉDOR, à part.

Témoins du désespoir dont mon cœur fut pressé,
Lieux où la mort fut mon unique attente,
Qui l'auroit dit, qui l'eût jamais pensé,
Que vous seriez témoins du bonheur qui m'enchante?

SCÈNE V.

L'AMOUR; TROUPE D'AMOURS, TROUPE DE SYRÈNES, TROUPE DE DIEUX DES EAUX, TROUPE DE NYMPHES ET DE SYLVAINS, TROUPE D'AMANS ENCHANTÉS ET D'AMANTES ENCHANTÉES; ANGÉLIQUE, MÉDOR; SUITE D'ANGÉLIQUE.

CHŒUR DES AMOURS, rangés autour de la fontaine d'Amour, à Angélique et à Médor.

Aimez-vous, aimez-vous.

ANGÉLIQUE, MÉDOR ET LES CHŒURS, ensemble.

Aimons, aimons-nous.

CHŒUR DES AMOURS.

L'Amour vous appelle....
Que sa flamme est belle!
L'Amour vous appelle tous;
Aimez, aimez-vous.

ANGÉLIQUE, MÉDOR ET LES CHŒURS, ensemble.

L'Amour nous appelle, etc.

CHŒUR DES AMOURS.

Il punit un cœur rebelle;
On n'évite point ses coups.

ANGÉLIQUE, MÉDOR ET LES CHŒURS, ensemble.

Quel bien est plus doux
Qu'un amour fidèle?

CHŒUR DES AMOURS.

Aimez, aimez-vous.

ANGÉLIQUE, MÉDOR ET LES CHŒURS, ensemble.

Aimons, aimons-nous, etc.

(Les amans enchantés et les amantes enchantées dansent autour de Médor et d'Angélique.)

DEUX AMANTES ENCHANTÉES, ensemble.

Qui goûte de ces eaux ne peut plus se défendre
De suivre d'amoureuses lois.
Goûtons-en mille et mille fois.
Quand on prend de l'amour, on n'en sauroit trop prendre.

LE PETIT CHŒUR.

Que pour jamais un nœud charmant nous lie.

LE GRAND CHŒUR.

Tendres amours,
Enchantez-nous toujours....
Triste raison, nous fuyons ton secours.

LE PETIT CHŒUR.

O douce vie,
Digne d'envie!

LE GRAND CHŒUR.

O jours heureux! que l'on vous trouve courts!

LE PETIT CHOEUR.

Sans rien aimer comment peut-on vivre?

LE GRAND CHOEUR.

Que de plaisirs, que de jeux vont nous suivre!

LE PETIT CHOEUR.

Tendres amours,
Enchantez-nous toujours;
Fermons nos cœurs à des flammes nouvelles.

LE GRAND CHOEUR.

Gardons-nous bien d'éteindre un feu si beau.

LE PETIT CHOEUR.

Vivons heureux dans des chaînes si belles.

LE GRAND CHOEUR.

Portons nos fers jusque dans le tombeau.

LE PETIT CHOEUR.

O douce vie,
Digne d'envie!

LE GRAND CHOEUR.

Tendres amours,
Enchantez-nous toujours.

(Les amans enchantés et les amantes enchantées accompagnent en dansant Médor et Angélique; l'Amour et les Amours s'envolent, et leur servent de guides.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un port de mer.

SCÈNE I.

MÉDOR, THÉMIRE.

MÉDOR.

Non, je n'entends vos conseils qu'avec peine.
Pour nuire à mon amour vous avez tout tenté.

THÉMIRE.

Vos jours sont en péril, ils sont chers à ma reine;
Ne doutez point de ma fidélité.
Roland est dans ces lieux : c'est un rival terrible;
Et votre perte est infaillible,
Si vous vous exposez à son fatal courroux.

MÉDOR.

Un malheureux doit voir le trépas sans alarmes.

THÉMIRE.

Votre bonheur fera mille jaloux :
Une fière beauté vous a rendu les armes;
Vos deux cœurs sont unis par les nœuds les plus doux.
Ah! si la vie est sans appas pour vous,
Pour qui peut-elle avoir des charmes?
Regardez le glorieux sort
Que la reine avec vous partage.

Ses plus zélés sujets l'attendoient dans ce port;
Avant que d'en partir, son ordre les engage
A vous rendre un pompeux hommage:
Comme leur souverain, ils vont vous recevoir.

MÉDOR.

La reine m'a quitté; Roland est avec elle.

THÉMIRE.

Il la verra fière et cruelle.

MÉDOR.

N'importe, c'est toujours la voir;
Mon inquiétude est mortelle.
Eh! ne craint-elle point Roland au désespoir?

THÉMIRE.

Elle le craint pour vous; c'est son unique envie
De mettre, en l'éloignant, vos jours en sûreté.

MÉDOR.

S'il faut que ma félicité
Par mon rival me soit ravie,
C'est une cruauté
D'avoir soin de ma vie.

THÉMIRE.

De ces sombres chagrins il faut vous délivrer.

MÉDOR.

Je n'osois pas espérer
Le bien que l'Amour me donne;
Un si grand bonheur m'étonne,
Et j'ai peine à m'assurer
Qu'il puisse long-temps durer.

THÉMIRE.

Retirons-nous, Roland s'avance.

S'il a de votre amour la moindre connoissance,
Rien ne vous pourra secourir.

MÉDOR.

Je le veux observer, en dussé-je périr!

(Médor et Thémire se retirent à l'écart, et écoutent Roland et Angélique.)

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, ROLAND.

ROLAND, à Angélique.

Faut-il encor que je vous aime?
Je dois rougir de ma foiblesse extrême.
Ingrate! vous en abusez:
Plus je vous sers, plus vous me méprisez.
Quelle honte à mon cœur d'être encor si fidèle!
Pourquoi vous trouvé-je si belle?
Non, avec tant d'attraits, si charmans et si doux,
Vous ne méritez pas, cruelle,
L'amour que j'ai pour vous.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai point perdu la mémoire
De ce que je vous dois.
Vous seriez délivré du trouble où je vous vois
Si vous aviez voulu me croire.
Vous le savez, c'est malgré moi
Qu'un si grand cœur s'obstine à languir sous ma loi;
J'ai fait ce que j'ai pu pour le rendre à la gloire.

ROLAND.

Ah! je ne sais que trop avec quelle rigueur

Vous punissez mon lâche cœur.
Votre mépris éclate; il n'est plus temps de feindre:
Tous les déguisemens sont vains.
Je pardonne au mépris du reste des humains;
Je l'ai bien mérité, j'aurois tort de m'en plaindre.
J'abandonne ma gloire et la laisse ternir;
Je chéris le trait qui me blesse:
De mon égarement je ne puis revenir;
Mais vous causez ma foiblesse;
Est-ce à vous de m'en punir?

ANGÉLIQUE.

Hélas!

ROLAND.

Dans ce soupir quelle part puis-je prendre?
Peut-être un soupir si tendre
S'adresse à quelque autre amant:
Me le faites-vous entendre
Pour redoubler mon tourment?
Inhumaine! ah! s'il est possible
Qu'au mépris d'un amour qui n'eut jamais d'égal,
Pour un autre que moi vous deveniez sensible,
Tremblez pour mon heureux rival!
Dans vos yeux inquiets je lis mon infortune;
Ma présence vous importune:
Vous ne songez qu'à me quitter.

ANGÉLIQUE.

Si je voulois vous fuir, qui pourroit m'arrêter?
Je vous ai déjà fait connoître
Qu'il m'est aisé de disparoître
Aux regards importuns que je veux éviter.

ROLAND.

Ah ! du moins, laissez-moi le seul bien qui me reste ;
Laissez-moi la douceur funeste
De voir de si charmans appas.
C'est sans espoir que je suivrai vos pas.
Vous ne serez jamais à mes vœux favorable :
Je vous verrai toujours impitoyable ;
Mais le plus grand des maux est de ne vous voir pas.

ANGÉLIQUE.

Que ne puis-je vous fuir encore !

ROLAND.

Pourquoi craindre qui vous adore ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! pourquoi m'aimez-vous tant ?
Un héros indomptable
N'est que trop redoutable
Avec un amour si constant !

ROLAND.

Ciel ! ô ciel ! c'est pour moi qu'Angélique soupire !

ANGÉLIQUE.

Vous me contraignez d'en trop dire.

ROLAND.

Vous m'aimez !

ANGÉLIQUE.

Je ne puis l'avouer qu'à regret.
Votre constance est triomphante ;
N'en faites point un éclat indiscret :
Epargnez ma fierté mourante ;
Contentez-vous d'un triomphe secret.

ROLAND.

En des lieux écartés, dans une paix profonde,
Allons jouir du sort qui va combler nos vœux.
Que deux cœurs unis sont heureux
D'oublier le reste du monde!

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi renvoyer des peuples empressés
Dont nous serions embarrassés.
Attendez-moi plus loin; j'irai partout vous suivre:
C'est pour vous seul que je veux vivre.

(Roland se retire.)

SCÈNE III.

MÉDOR, ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

MÉDOR, à Thémire.

Ah! je souffre un tourment plus cruel que la mort.

THÉMIRE.

Où voulez-vous aller? que pouvez-vous prétendre?

ANGÉLIQUE.

Laisse-moi calmer son transport:
Vois si Roland ne peut pas nous entendre.

(Thémire s'en va du côté où Roland est passé.)

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, MÉDOR.

MÉDOR.

Se peut-il qu'à ses vœux vous ayez répondu?

ANGÉLIQUE.

Voulez-vous m'offenser, quand vous devez me plaindre?
Pour éblouir Roland je suis réduite à feindre;
Il le faut éloigner, ou vous êtes perdu.

MÉDOR.

Vous le suivrez?... Non, non, que plutôt je périsse!

ANGÉLIQUE.

Hélas! tout le pouvoir humain
Contre lui s'armeroit en vain:
Ne nous armons que d'artifice.
Médor, je tremble pour vos jours;
Ils sont dans un péril extrême.
A quoi n'a-t-on pas recours
Pour sauver ce que l'on aime?

MÉDOR.

Roland va m'ôter
L'objet que j'adore;
Qu'ai-je à redouter
Que de vivre encore?

ANGÉLIQUE.

C'est à vous que mon cœur pour jamais s'est donné;
Je ne rendrai Roland que trop infortuné:
L'Amour lui vendra cher une vaine espérance.
(montrant son anneau magique.)
Je puis, par cet anneau, disparoître à ses yeux;
Bientôt vous me verrez, bientôt loin de ces lieux
Nos fidèles amours seront en assurance.
Je veux mettre en vos mains ma suprême puissance.

MÉDOR ET ANGÉLIQUE, ensemble.

Je ne veux que votre cœur;

C'est l'unique empire
Pour qui je soupire.
Je ne veux que votre cœur;
C'est assez pour mon bonheur.

MÉDOR.

Vous me quittez, et je demeure
Troublé du chagrin le plus noir;
Ma vie est attachée au plaisir de vous voir :
Ne vaut-il pas mieux que je meure
Par la main de Roland que par mon désespoir ?

ANGÉLIQUE.

Vivez pour moi; qu'il vous souvienne
Que votre destinée est unie à la mienne :
Ma mort suivroit votre trépas.
Évitons un destin tragique;
Médor ne veut-il pas
Vivre pour Angélique ?

MÉDOR.

Si je ne vivois pas pour vous,
Je ne pourrois souffrir la vie.

ANGÉLIQUE.

Vivons; l'amour nous y convie.
Réservons-nous
Pour nous aimer, malgré l'envie;
Réservons-nous
Pour vivre heureux loin des jaloux.
Je ne pourrois souffrir la vie,
Si je ne vivois pas pour vous.

(Ensemble.)

Vivons; l'amour nous y convie.

Réservons-nous
Pour un amour si doux.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, MÉDOR; TROUPE DE PEUPLES DU CATTAY.

ANGÉLIQUE, à ses sujets.

Vous qui voulez faire paroître
Le zèle ardent que vous avez pour moi,
Reconnoissez Médor pour votre maître;
Rendez hommage à votre roi.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MÉDOR; TROUPE DE PEUPLES DU CATTAY.

(Les peuples du Cattay rendent hommage à Médor; ils l'élèvent sur un trône, et témoignent, par leurs chants et par leurs danses, la joie qu'ils ont de le reconnoître pour leur souverain.)

LE CHŒUR.

C'est Médor qu'une reine si belle
A choisi pour régner avec elle:
Est-il un mortel aujourd'hui
Plus heureux que lui?

UN DES SUJETS D'ANGÉLIQUE.

Malgré l'orgueil du grand nom de reine,
Elle se rend, et l'amour l'enchaîne;
De mille et mille amans son cœur s'étoit sauvé:
Pour l'aimable Médor il étoit réservé.

UNE DES SUIVANTES D'ANGÉLIQUE.

Trop heureux amant qui s'exempte
Des chagrins d'une ennuyeuse attente!
Que l'Amour pour Médor a fait d'aimables nœuds!
A peine est-il amant, qu'il est amant heureux.

LE CHOEUR.

Ses rivaux n'ont plus rien à prétendre:
Que de plaintes se vont faire entendre!
Au premier bruit d'un choix si doux,
Que de rois seront jaloux!
Nous venons tous
Vous présenter notre hommage;
Régner sur nous
Est votre moindre avantage.
L'amour donne un bonheur qui vaut mieux mille fois
Que la pompe qui suit les plus superbes rois.

UN DES SUJETS D'ANGÉLIQUE.

Angélique n'est plus insensible;
Sa fierté se croyoit invincible:
Elle fuyoit l'amour, et le fuiroit encor
Sans le charme puissant des regards de Médor.

LE CHOEUR.

Heureux Médor! quelle gloire
D'avoir remporté
Une entière victoire
Sur tant de fierté!
Quel bonheur est plus rare?
Que vos feux sont beaux!
Que l'Amour vous prépare

De plaisirs nouveaux !
C'est pour vous que sont faits
Les plus doux de ses traits.

UNE DES SUIVANTES D'ANGÉLIQUE.

Un cœur si fier est à son tour
Sensible et tendre :
Médor l'obtient, quand son amour
N'osoit l'attendre ;
Mais un bonheur qu'on n'attend pas
N'en a que plus d'appas.

LE CHOEUR.

Vous portez une riche couronne ;
Un objet plein d'attraits vous la donne.

UN DES SUJETS D'ANGÉLIQUE.

Qu'il est doux d'accorder l'amour et la grandeur !
Quand on peut les unir, c'est un parfait bonheur.

UNE DES SUIVANTES D'ANGÉLIQUE.

Tendres cœurs, puissiez-vous aimer tranquillement !
Il n'est point de sort plus charmant.

LE CHOEUR.

Que l'amour en tous lieux vous enchante ;
Qu'à jamais votre ardeur soit constante :
Oubliez vos grandeurs plutôt que vos amours ;
Votre bonheur dépend de vous aimer toujours.
Aimez, régnez, en dépit de l'envie ;
Goûtez les biens les plus doux de la vie :
La fortune et l'amour, la gloire et les plaisirs
Puissent-ils à jamais combler tous vos désirs !
Dans la paix, dans la guerre,

Dans tous les climats,
Jusqu'au bout de la terre,
Nous suivrons vos pas.
Puisse l'heureux Médor être un des plus grands rois!
Puisse-t-il rendre heureux ceux qui suivront ses lois!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une grotte au milieu d'un bocage.

SCÈNE I.

ROLAND, ASTOLPHE.

ROLAND.

VA, ton soin m'importune; Astolphe, laisse-moi.

ASTOLPHE.

Quel charme vous retient dans ce lieu solitaire?

ROLAND.

Ami, je n'ai point pour toi
De secret, ni de mystère.
Angélique ne me fuit plus.
J'étois content de voir sa rigueur adoucie,
Quand nous avons trouvé le roi de Circassie
Et le superbe Ferragus.
Tous deux, jaloux de mon bonheur extrême,
M'ont abordé les armes à la main:
J'allois les en punir; mais la beauté que j'aime,
Par son anneau magique, a disparu soudain.
Mes rivaux l'ont suivie en vain;
Elle avoit eu soin de m'apprendre
Le chemin qu'elle vouloit prendre.
Nous nous sommes promis d'être à la fin du jour

A la fontaine de l'Amour.
Je suis venu trop tôt m'y rendre :
Je vais au-devant d'elle, ennuyé de l'attendre ;
Je parcours les lieux d'alentour.
L'objet qui m'enchante
Ne m'a jamais tant charmé.
Que l'amour s'augmente
Par le plaisir d'être aimé !

ASTOLPHE.

Cet empire en vous seul a mis son espérance ;
Si vous ne prenez sa défense,
Il tombera dans peu de temps
Sous une barbare puissance.
Songez que vous perdez de précieux instans.

ROLAND.

Je songe au bonheur que j'attends.

ASTOLPHE.

Venez couronner votre tête
Du laurier immortel qui vous est présenté.

ROLAND.

Je vois l'Amour qui s'apprête
A combler ma félicité ;
Je vais jouir de la conquête
D'un cœur qui m'a tant coûté.

ASTOLPHE.

Le grand cœur de Roland n'est fait que pour la gloire ;
Peut-il languir dans un honteux repos ?
Triomphez de l'amour ; il n'est point de victoire
Qui montre mieux la vertu d'un héros.

ROLAND.

Lorsque des rigueurs inhumaines
Ont payé mon amour d'un si cruel tourment,
Je n'ai pu sortir de mes chaînes :
Puis-je me dégager d'un lien si charmant,
Quand je touche à l'heureux moment
Où je dois recevoir le prix de tant de peines ?
Va, laisse-moi seul dans ces lieux.
Angélique, pour moi sensible,
Veut pour tout autre être invisible :
Va, ne l'empêche point de paroître à mes yeux.

(Astolphe se retire.)

SCÈNE II.

ROLAND.

Ah ! j'attendrai long-temps, la nuit est loin encore.
Quoi ! le soleil veut-il luire toujours ?
Jaloux de mon bonheur, il prolonge son cours,
Pour retarder la beauté que j'adore.
O nuit ! favorisez mes désirs amoureux :
Pressez l'astre du jour de descendre dans l'onde ;
Déployez dans les airs vos voiles ténébreux :
Je ne troublerai plus, par mes cris douloureux,
Votre tranquillité profonde.
Le charmant objet de mes vœux
N'attend que vous pour rendre heureux
Le plus fidèle amant du monde.
O nuit ! favorisez mes désirs amoureux !...
Que ces gazons sont verds ! que cette grotte est belle !...

(Il lit bas des vers écrits sur la grotte.)

(après avoir lu.)

Ce que je lis m'apprend que l'amour a conduit
Dans ce bocage, loin du bruit,
Deux amans qui brûloient d'une ardeur mutuelle.
J'espère qu'avec moi l'Amour bientôt ici
Conduira la beauté que j'aime.
Enchantés d'un bonheur extrême,
Sur ces grottes bientôt nous écrirons aussi....

(répétant haut ce qu'il a lu tout bas.)

« Beau lieu, doux asile
« De nos heureuses amours,
« Puissiez-vous être toujours
« Charmant et tranquille!... »

(après avoir lu.)

Voyons tout.... Qu'est-ce que je voi?
Ces mots semblent tracés de la main d'Angélique....

(Il lit bas deux vers qu'Angélique a écrits.)

(après avoir lu.)

Ciel! c'est pour un autre que moi
Que son amour s'explique.

(répétant haut ce qu'il a lu tout bas.)

« Angélique engage son cœur.
« Médor en est vainqueur!... »

(après avoir lu.)

Elle m'auroit flatté d'une vaine espérance!
L'ingrate!... N'est-ce point un soupçon qui l'offense?
Médor en est vainqueur!... Non, je n'ai point encor
Entendu parler de Médor.
Mon amour auroit lieu de prendre des alarmes
Si je trouvois ici le nom
De l'intrépide fils d'Aimon,

Ou d'un autre guerrier célèbre par les armes.
Angélique n'a pas osé
Avouer de son cœur le véritable maître;
Et je puis aisément connoître
Qu'elle parle de moi sous un nom supposé.
C'est pour moi seul qu'elle soupire;
Elle me l'a trop dit, et j'en suis trop certain.
Lisons ces autres mots.... Ils sont d'une autre main....

(Il lit bas deux vers que Médor a écrits.)

(après avoir lu.)

Qu'ai-je lu?... ciel!... il faut relire!...

(répétant haut ce qu'il a lu tout bas.)

« Que Médor est heureux!
« Angélique a comblé ses vœux.... »

(après avoir lu.)

Ce Médor, quel qu'il soit, se donne ici la gloire
D'être l'heureux vainqueur d'un objet si charmant....
Angélique a comblé les vœux d'un autre amant!
Elle a pu me trahir!... Non, je ne le puis croire:
Non, non, quelque envieux a voulu, par ces mots,
Noircir l'objet que j'aime, et troubler mon repos....

(On entend un bruit de musettes.)

J'entends un bruit de musique champêtre.
Il faut chercher Angélique en ces lieux:
Au premier regard de ses yeux,
Mes noirs soupçons vont disparoître.
Elle s'arrêtera peut-être
A voir danser, au son des chalumeaux,
Les bergers des prochains hameaux.

(Une troupe de bergers et de bergères prend part à la joie de Coridon et de Bélise, qui doivent être mariés le lendemain, et s'approche de la grotte en dansant et en chantant. Roland n'aperçoit point Angélique, et va la chercher dans les lieux d'alentour.)

SCÈNE III.

CORIDON, BÉLISE; TROUPE DE BERGERS ET DE BERGÈRES.

(Tous ensemble.)

Quand on vient dans ce bocage,
Peut-on s'empêcher d'aimer?
Que l'Amour sous cet ombrage
Sait bientôt nous désarmer!
Sans effort il nous engage
Dans les nœuds qu'il veut former.
Quand on vient dans ce bocage,
Peut-on s'empêcher d'aimer?
Que d'oiseaux sur ce feuillage!
Que leur chant nous doit charmer!
Nuit et jour, par leur ramage,
Leur amour veut s'exprimer.
Quand on vient dans ce bocage, etc.

UN BERGER ET UNE BERGÈRE, ensemble.

Vivez en paix,
Amans; soyez fidèles,
Aimez-vous à jamais.
Vos ardeurs mutuelles
Combleront vos souhaits.
C'est un bonheur extrême
D'obtenir ce qu'on aime
Sans languir trop long-temps.
Soyez constans;
Aimez toujours de même;

Vivez toujours contens.
Que les amours sont belles
Quand elles sont nouvelles!
Quel bien a plus d'attraits?
Vivez en paix, etc.

CORIDON.

J'aimerai toujours ma bergère.

BÉLISE.

J'aimerai toujours mon berger.

CORIDON.

Mon amour est sincère;
J'aimerai toujours ma bergère.

BÉLISE.

Mon cœur ne peut changer;
J'aimerai toujours mon berger.

CORIDON ET BÉLISE, ensemble.

Mon amour est sincère;
Mon cœur ne peut changer.

CORIDON.

J'aimerai toujours ma bergère.

BÉLISE.

J'aimerai toujours mon berger.

(Roland, n'ayant point trouvé Angélique, revient pour en demander des nouvelles aux bergers.)

SCÈNE IV.

ROLAND, CORIDON, BÉLISE; TROUPE DE BERGERS ET DE BERGÈRES.

CORIDON, à Bélise.

Angélique est reine, elle est belle;
Mais ses grandeurs ni ses appas
Ne me rendroient point infidèle:
Je ne quitterois pas
Ma bergère pour elle.

BÉLISE.

Quand des riches pays arrosés de la Seine
Le charmant Médor seroit roi;
Quand il pourroit quitter Angélique pour moi,
Et me faire une grande reine,
Non, je ne voudrois pas encor
Quitter mon berger pour Médor.

ROLAND.

Que dites-vous ici de Médor, d'Angélique?

CORIDON.

Ce sont d'heureux amans dont l'histoire est publique
Dans tous les hameaux d'alentour.

BÉLISE.

Ils ont avec regret quitté ce beau séjour;
Ces arbres, ces rochers, cette grotte rustique,
Tout parle ici de leur amour.

ROLAND, à part.

Ah! je succombe au tourment que j'endure.

CORIDON.

Reposez-vous sur ce lit de verdure.

BÉLISE.

Vous paroissez chagrin. Écoutez à loisir
De ces heureux amans l'agréable aventure :
Vous l'entendrez avec plaisir.

(Roland, accablé de douleur, s'assied sur le gazon, et écoute avec inquiétude ce que Coridon et Bélise lui racontent.

CORIDON, à Roland.

En des lieux où Médor mouroit sans assistance,
Angélique adressa ses pas;
Elle sut se servir d'un art dont la puissance
Garantit Médor du trépas.

BÉLISE, à Roland.

D'un grand empire Angélique est maîtresse;
Elle est charmante! elle avoit à son choix
Cent des plus riches rois.
Médor est sans biens, sans noblesse;
Mais Médor est si beau, qu'elle l'a préféré
A cent rois qui pour elle ont en vain soupiré.

CORIDON, à Roland.

On ne peut s'aimer davantage;
Jamais bonheur ne fut plus doux.

BÉLISE, à Roland.

Ils se sont donné devant nous
La foi de mariage.

CORIDON, à Roland.

Quand le festin fut prêt, il fallut les chercher.

BÉLISE, à Roland.

Ils étoient enchantés dans ces belles retraites.

CORIDON, à Roland.

On eut peine à les arracher
De l'endroit charmant où vous êtes.

ROLAND, à part, se levant avec précipitation.

Où suis-je? juste ciel! où suis-je? malheureux!

BÉLISE.

Demeurez, et voyez nos danses et nos jeux.

CORIDON, à Roland, en lui montrant Bélise.

On m'a promis cette belle bergère;
Honorez notre noce, on la fera demain.

ROLAND.

Où vont-ils, ces amans?

BÉLISE.

Ils ont prié mon père
De les conduire au port le plus prochain....
Le voici.... Demeurez, si vous me voulez croire;
Vous apprendrez de lui le reste de l'histoire.

SCÈNE V.

TERSANDRE, ROLAND, CORIDON, BÉLISE;
TROUPE DE BERGERS ET DE BERGÈRES.

TERSANDRE, à part.

Allez, laissez-nous, soins fâcheux;
Éloignez-vous de nos paisibles jeux;
Nous possédons un bien inestimable
Qui comblera nos vœux;
Laissez couler nos jours heureux
Dans un loisir doux et durable.
Allez, laissez-nous, soins fâcheux, etc.

CORIDON, BÉLISE ET LE CHŒUR, ensemble.

Allez, laissez-nous, soins fâcheux, etc.

TERSANDRE.

J'ai vu partir du port cette reine si belle....

ROLAND.

Angélique est partie?

TERSANDRE.

Et Médor avec elle.
Elle en fait un grand roi; c'est son unique soin.

ROLAND.

Ils sont partis ensemble?

TERSANDRE.

Ils sont déjà bien loin.
Dans les climats les plus heureux du monde
Ils vont en paix goûter mille plaisirs.
Jusqu'au vent qui règne sur l'onde,
Tout favorise leurs désirs.

ROLAND, à part.

Ils se sont dérobés tous deux à ma vengeance!

TERSANDRE, à Coridon et à Bélise, leur montrant un bracelet.

Angélique a voulu passer notre espérance.
Voyez ce bracelet.

ROLAND, à part, regardant le bracelet.

Que vois-je? infortuné!
J'ai fait mettre en ses mains ce prix de mon courage;
De mon fidèle amour c'est un précieux gage.

TERSANDRE, à Coridon et à Bélise.

Pour le prix de nos soins elle nous l'a donné.

ROLAND, à part.

Ciel!

CORIDON ET BÉLISE, ensemble.

O ciel !

TERSANDRE.

J'ai reçu ce don de sa main même.
Nous fûmes les témoins de son bonheur extrême ;
Elle a voulu nous rendre heureux.

ROLAND, à part.

Ciel ! puis-je être accablé par un coup plus affreux ?

TERSANDRE, à Coridon et à Bélise.

Mais quel est ce guerrier ? Aisément on devine
Qu'il sort d'une illustre origine.

CORIDON.

Nous l'avons trouvé dans ces lieux.

BÉLISE.

Le trouble de son cœur se montre dans ses yeux.

CORIDON.

Il s'agite.

BÉLISE.

Il menace.

CORIDON.

Il pâlit.

BÉLISE.

Il soupire.

TERSANDRE.

Son cœur souffre peut-être un amoureux martyre.
Je suis touché de ses douleurs.

BÉLISE.

Quels terribles regards !

ROLAND, à part.

La perfide !

TERSANDRE, à Coridon et à Bélise.

Il murmure.

CORIDON.

Il frémit.

BÉLISE.

Il répand des pleurs.

ROLAND, à part.

Tant de sermens.... Ah! la parjure!

TERSANDRE, à Coridon et à Bélise.

Ne l'abandonnons pas dans un chagrin si noir.

ROLAND, à part.

Elle rit de mon désespoir.
Je l'aimois d'un amour si tendre, si fidèle!

TERSANDRE, à Coridon et à Bélise.

Ses regards sont plus doux.

CORIDON.

Il est moins agité.

ROLAND, à part.

J'ai cru vivre heureux avec elle....
Hélas! quelle félicité!

TERSANDRE, à Coridon et à Bélise.

Non, je n'en doute point, c'est l'amour qui le blesse.

BÉLISE.

L'amour peut-il causer cette sombre tristesse?
On a vu des amans si contens dans ces bois!

TERSANDRE.

Qui suit les amoureuses lois
S'expose à des maux redoutables.
Pour deux amans heureux qu'Amour fait quelquefois,
Il en fait tous les jours plus de cent misérables.

CORIDON.

Son trouble est apaisé.

TERSANDRE.

J'espère qu'à la fin
Nous pourrons adoucir son funeste chagrin....
Bénissons l'amour d'Angélique;
Bénissons l'amour de Médor.
Dans le riche séjour d'une cour magnifique,
Puissent-ils, sur un trône d'or,
S'aimer comme ils s'aimoient dans ce séjour rustique !

CORIDON, BÉLISE ET LE CHŒUR, ensemble.

Bénissons l'amour d'Angélique;
Bénissons l'amour de Médor, etc.

ROLAND.

Taisez-vous, malheureux ! oserez-vous sans cesse
Percer mon triste cœur des plus horribles coups?
Malheureux, taisez-vous.
Rendez grâce à votre bassesse
Qui vous dérobe à mon courroux.

TERSANDRE, CORIDON, BÉLISE ET LE CHŒUR, ensemble.

Ah! fuyons, fuyons tous!

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

ROLAND.

Je suis trahi, ciel! qui l'auroit pu croire?
O ciel! je suis trahi par l'ingrate beauté
Pour qui l'amour m'a fait trahir ma gloire.

O doux espoir dont j'étois enchanté,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipité?

Témoins d'une odieuse flamme,
Vous avez trop blessé mes yeux;
Que tout ressente dans ces lieux
L'horreur qui règne dans mon âme.

(Il brise les inscriptions, et arrache des branches d'arbres et des morceaux de rochers.)

Ah! je suis descendu dans la nuit du tombeau!
Faut-il encor que l'Amour me poursuive?
Ce fer n'est plus qu'un vain fardeau
Pour une ombre plaintive.

(Il jette ses armes, et se met dans un grand désordre.)

Quel gouffre s'est ouvert! qu'est-ce que j'aperçoi?
Quelle voix funèbre s'écrie!
Les enfers arment contre moi
Une impitoyable Furie.

(Il croit voir une Furie; il lui parle, et s'imagine qu'elle lui répond.)

Barbare! ah! tu me rends au jour!
Que prétends-tu? parle.... O supplice horrible!
Je dois montrer un exemple terrible
Des tourmens d'un funeste amour.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le palais de la sage fée Logistille.

SCÈNE I.

ROLAND, endormi; ASTOLPHE, LOGISTILLE.

ASTOLPHE, à Logistille.

Sage et divine fée à qui tout est possible,
Vous dont le généreux secours
Pour les infortunés se déclare toujours,
Au malheur de Roland serez-vous insensible?
Ce héros, que l'amour a rendu furieux,
Traîne une déplorable vie;
Son sort, qui fut si glorieux,
Fait autant de pitié qu'il avoit fait d'envie.

LOGISTILLE.

Vos justes vœux sont prévenus.
Déjà par des chemins aux mortels inconnus,
J'ai fait passer Roland dans cet heureux asile.
Le charme d'un sommeil tranquille
Suspend le mal de ce héros;
Mais il est difficile
De lui rendre un parfait repos.

ASTOLPHE.

Je sais votre pouvoir; il faut que tout lui cède :

Votre soin m'a sauvé de cent périls affreux,
N'offrirez-vous qu'un vain remède
Au trouble fatal qui possède
Le plus grand des héros et le plus malheureux ?

LOGISTILLE.

Je puis des élémens interrompre la guerre;
Ma voix fait trembler les enfers :
J'impose silence au tonnerre,
Et j'éteins le feu des éclairs;
Mais je calme avec moins de peine
Les vents échappés de leur chaîne,
Et j'apaise plutôt l'Océan irrité
Qu'un cœur par l'amour agité.

ASTOLPHE.

J'attends tout, pour Roland, de vos soins salutaires.

LOGISTILLE.

Nos efforts vont se redoubler.
Allez, éloignez-vous de nos secrets mystères;
Vos regards pourroient les troubler.

(Astolphe se retire.)

SCÈNE II.

ROLAND, endormi; LOGISTILLE; TROUPE DE FÉES.

LOGISTILLE, aux Fées.

Par le secours d'une douce harmonie,
Calmons ce grand cœur pour jamais;
Rendons-lui sa première paix.
Puisse-t-elle chasser l'amour qui l'a bannie!

Heureux qui se défend toujours
Du charme fatal des Amours !

LE CHOEUR DES FÉES.

Heureux qui se défend toujours, etc.

(Les Fées dansent autour de Roland, et font des cérémonies de victoire pour lui rendre la raison.)

LOGISTILLE.

Rendez à ce héros votre clarté céleste,
Divine raison ; revenez.
Qu'un cœur est malheureux quand vous l'abandonnez
Dans un égarement funeste !

LOGISTILLE ET LE CHOEUR DES FÉES, ensemble.

Heureux qui se défend toujours, etc.

(Les Fées continuent leurs danses autour de Roland, et Logistille évoque les Ombres des anciens héros pour l'aider à faire sortir Roland de son égarement.)

LOGISTILLE, à part.

O vous dont le nom plein de gloire
Dans la nuit du trépas n'est point enseveli ;
Vous dont la célèbre mémoire
Triomphe pour jamais du temps et de l'oubli,
Venez, héroïques ombres ;
Venez seconder nos efforts :
Sortez des retraites sombres
Du profond empire des morts.

(Les Ombres des anciens héros paroissent.)

SCÈNE III.

ROLAND, endormi; LOGISTILLE; TROUPE DE FÉES, TROUPE D'OMBRES DE HÉROS.

LOGISTILLE, à Roland.

Roland, courez aux armes.
Que la gloire a de charmes!
L'amour de ses divins appas
Fait vivre au delà du trépas.

LOGISTILLE ET LE CHOEUR DES OMBRES DES HÉROS, ensemble, à Roland.

Roland, courez aux armes, etc.

(A la voix des héros, Roland sort de son sommeil, et recommence à se servir de sa raison.)

ROLAND, à part.

Quel secours vient me dégager
De ma fatale flamme?
Ciel! sans horreur puis-je songer
Au désordre où l'amour avoit réduit mon âme?
Errant, insensé, furieux,
J'ai fait de ma foiblesse un spectacle odieux.
Quel reproche à jamais ne dois-je point me faire!
Malheureux! la raison m'éclaire
Pour offrir ma honte à mes yeux!
Que survivre à ma gloire est un supplice extrême!
Infortuné Roland, cherche un antre écarté;
Va, s'il se peut, te cacher à toi-même
Dans l'éternelle obscurité.

(Il veut s'enfuir.)

LOGISTILLE, l'arrêtant.

Modérez la tristessse
Qui saisit votre cœur.
Quel héros, quel vainqueur
Est exempt de foiblesse?

LE CHOEUR DES OMBRES DES HÉROS, à Roland.

Sortez pour jamais, en ce jour,
Des liens honteux de l'amour.

LOGISTILLE, à Roland.

Allez, suivez la Gloire.

ROLAND.

Allons, courons aux armes.
Que la gloire a de charmes!

LE CHŒUR DES FÉES ET LE CHŒUR DES OMBRES DES HÉROS, ensemble.

Roland, courez aux armes, etc.

(Les Fées et les Ombres des héros témoignent, par des danses, la joie qu'elles ont de la guérison de Roland. La Gloire, suivie de la Renommée et précédée de la Terreur, vient presser Roland d'aller délivrer son pays.)

SCÈNE IV.

ROLAND, LOGISTILLE, LA GLOIRE, LA RENOMMÉE, LA TERREUR; SUITE DE LA GLOIRE, TROUPE DE FÉES, TROUPE D'OMBRES DE HÉROS.

LA GLOIRE, à Roland.

ROLAND, il faut armer votre invincible bras;
La Terreur se prépare à devancer vos pas:

Sauvez votre pays d'une guerre cruelle.
Ne suivez plus l'Amour ; c'est un guide infidèle :
Non, n'oubliez jamais
Les maux que l'Amour vous a faits.

(Roland reprend ses armes, que les Fées et les héros lui présentent ; il montre l'impatience qu'il a de partir pour obéir à la Gloire, et la Terreur s'envole devant lui. Les Fées et les héros dansent pour témoigner leur joie.)

LOGISTILLE ET LES CHŒURS, ensemble.

La Gloire vous appelle ;
Ne soupirez plus que pour elle.
Non, n'oubliez jamais
Les maux que l'Amour vous a faits.

FIN DE ROLAND.

LE

TEMPLE DE LA PAIX,

BALLET,

Représenté en 1685.

PERSONNAGES.

Troupes de Nymphes, qui dansent.

Troupes de Bergers et de Bergères, qui dansent.

Troupes de Nymphes, de Bergers et de Bergères, qui chantent dans les chœurs.

CLYMÈNE, bergère, aimée de Sylvandre.

SYLVANDRE, berger, amant de Clymène.

SYLVIE, bergère, aimée de Daphnis.

DAPHNIS, berger, amant de Sylvie.

AMARYLLIS, bergère, aimée de Lycidas.

LYCIDAS, berger, amant d'Amaryllis.

ALCIPPE, berger, autre amant d'Amaryllis.

AMYNTAS, berger.

MÉNALQUE, berger.

TIRCIS, berger.

PHILÈNE, berger.

ALCIMÉDON, berger.

Troupes de Basques, qui dansent.

Une jeune Basque et une Fille basque, qui chantent.

Troupe de Bretons et de Bretonnes, qui dansent.

Deux Bretonnes, qui chantent.

Un Sauvage, qui chante seul.

Troupe de Sauvages, qui chantent et qui forment un chœur.

Troupe de Sauvages, qui dansent.

Un Africain, qui chante seul.

Troupe d'Africains et d'Africaines, qui dansent.

LE
TEMPLE DE LA PAIX,
BALLET.

Le théâtre représente un temple environné d'un bocage. Les Nymphes de ce bois ont fait élever ce temple, et elles vont célébrer une fête pour le dédier solennellement à la Paix. Elles ont fait annoncer cette fête, et ont invité plusieurs peuples de s'y trouver. Les Bergers et les Bergères des lieux d'alentour commencent à s'assembler avec les Nymphes devant le temple de la Paix.

CLYMÈNE, ET LES CHOEURS DES NYMPHES, DES BERGERS ET DES BERGÈRES.

PRÉPARONS-NOUS pour la fête nouvelle;
Le bruit des concerts nous appelle:
Mêlons nos voix au son des chalumeaux;
Dansons à l'ombre des ormeaux.

SYLVANDRE.

D'un roi toujours vainqueur la vertu sans exemple
Nous assure un heureux repos.
Les Nymphes de ces lieux ont élevé ce temple
A l'honneur de la paix qu'on doit à ce héros.
La prompte Renommée a publié la fête

Que dans ce bois tranquille avec soin on apprête.
Cent peuples de divers climats
Viendront entendre nos musettes,
Et chanter avec nous, dans ces belles retraites,
La paix et ses charmans appas.

SYLVIE ET AMARYLLIS.

Sans crainte dans nos prairies
Laissons nos moutons paissans;
Les animaux cruels et ravissans
Sont loin de nos bergeries :
Dans ces beaux lieux nos soins les plus pressans
Sont de jouir des plaisirs innocens.

CHOEUR DES NYMPHES, DES BERGERS ET DES BERGÈRES.

Préparons-nous pour la fête nouvelle ;
Le bruit des concerts nous appelle :
Mêlons nos voix au son des chalumeaux ;
Dansons à l'ombre des ormeaux ;

PREMIÈRE ENTRÉE.

(Les Nymphes, les Bergers et les Bergères dansent ensemble.)

Nymphes; madame la princesse de Conti et mademoiselle de Pienne.

Bergers; M. le comte de Brionne, MM. Pécourt, Lestang et Favier.

Bergères; mesdemoiselles de La Fontaine et Demathin.

(Cette danse est accompagnée d'une chanson, par Amyntas et par Ménalque.)

AMYNTAS ET MÉNALQUE.

Charmant repos d'une vie innocente,
Notre bonheur ne dépend que de vous.
Le noir chagrin suit la pompe éclatante;
La grandeur fait des jaloux :
La fortune est changeante;
Qui reçoit ses dons doit craindre ses coups.
Charmant repos d'une vie innocente,
Notre bonheur ne dépend que de vous.
Tout nous enchante;
Les vrais plaisirs ne sont faits que pour nous :
Notre âme est contente;
Quel sort est plus doux?
Charmant repos d'une vie innocente,
Notre bonheur ne dépend que de vous.

ALCIPPE.

Le prince qui poursuit avec un soin extrême
Les hôtes furieux des forêts d'alentour,
Aime assez nos concerts pour les offrir lui-même

Au grand roi dont il tient le jour.

LYCIDAS, ET LES CHOEURS DES NYMPHES, DES BERGERS ET DES BERGÈRES.

Que ce roi vainqueur a de gloire!
Le sort du monde est en ses mains:
Le bonheur des humains
Est le seul prix qu'il veut de sa victoire.

TIRCIS.

La gloire lui suffit; ses vœux sont satisfaits:
Il est content d'humilier l'audace,
Et d'enchaîner la guerre pour jamais;
Les seuls ennemis qu'il menace
Sont les ennemis de la paix.

SYLVIE.

Pour rendre son empire heureux et florissant,
Ses travaux trouvent tout facile;
Il est toujours agissant,
Et paroît toujours tranquille.

ALCIMÉDON.

Entre les autres rois, ce roi victorieux
Est tel que l'on dépeint, entre les autres dieux,
Celui qui lance le tonnerre.
C'est l'auteur glorieux
Du repos de la terre;
C'est l'effroi des audacieux
Qui voudroient rallumer la guerre;
C'est le don le plus précieux
Que nous ayons reçu des cieux.

(Les chœurs des Nymphes, des Bergers et des Bergères répètent les deux derniers vers.)

SECONDE ENTRÉE.

(Une nouvelle troupe de Nymphes, de Bergers et de Bergères vient, en dansant, au temple de la Paix.)

Nymphes ; madame la duchesse de Bourbon, mademoiselle de Blois, mademoiselle d'Armagnac.

Bergères ; mademoiselle d'Uzès, madame de l'Euvestain, mademoiselle d'Estrées et mademoiselle Bréard.

Bergers ; M. le prince d'Henrichemont, M. le chevalier de Sulli, M. le comte de Guiche, M. le chevalier de Saucourt.

Trois jeunes Bergers ; M. le chevalier de Châteauneuf, le petit Allemand et le petit Magny.

DAPHNIS, ET LES CHOEURS DES NYMPHES, DES BERGERS ET DES BERGÈRES.

La gloire où ce vainqueur aspire
Est de faire aimer son empire :
Il répand ses faveurs jusque dans nos hameaux ;
Notre repos est son ouvrage ;
Il compte pour ses jours les plus doux, les plus beaux,
Ceux qu'il signale davantage
Par des bienfaits nouveaux.

SYLVIE.

On compteroit plutôt les épis qu'on moissonne,
Les roses du printemps et les fruits de l'automne,
Que les biens qu'on doit à ses soins :
C'est lui qui se ressent le moins
Du repos qu'il nous donne.

CLYMÈNE.

Sans cesse bénissons ce vainqueur généreux ;
Jouissons sous ses lois d'un sort digne d'envie ;
Que le ciel prenne soin d'une si belle vie.
Nous ne formons point d'autres vœux ;
C'est assez pour nous rendre heureux.

(Les deux troupes de Nymphes, de Bergers et de Bergères unissent leurs voix, et dansent ensemble.)

CHOEURS DE NYMPHES, DE BERGERS ET DE BERGÈRES.

Jouissons sous ses lois d'un sort digne d'envie;
Que le ciel prenne soin d'une si belle vie.
Nous ne formons point d'autres vœux;
C'est assez pour nous rendre heureux.

(Les Nymphes, les Bergers et les Bergères se placent sur des siéges de gazon autour du temple de la Paix, et y attendent les peuples qui doivent venir à la fête.)

(Daphnis et Sylvandre tiennent tout bas une conversation qui les engage insensiblement dans une contestation qui leur fait élever la voix.)

DAPHNIS ET SYLVANDRE.

DAPHNIS. Malheureux
SYLVANDRE. Trop heureux
un amant fidèle !
DAPHNIS. Malheureux
SYLVANDRE. Trop heureux
Un cœur engagé dans les nœuds
D'une amour éternelle !
DAPHNIS. Malheureux
SYLVANDRE. Trop heureux
un amant fidèle !

DAPHNIS.

Gardons-nous, gardons-nous
D'une amour tendre.

SYLVANDRE.

Est-il rien de plus doux?
Pourquoi nous en défendre?

SYLVANDRE ET DAPHNIS.

SYLVANDRE. Non, il n'est point de plaisir plus charmant.
DAPHNIS. Non, il n'est point de plus cruel tourment.

SYLVANDRE.

Pour nous juger, veux-tu choisir Philène?

DAPHNIS.

J'en suis content; on ne peut mieux choisir.

(Philène sort de l'endroit où il étoit placé, et vient entendre Sylvandre et Daphnis.)

DAPHNIS.

Je soutiens que l'amour est toujours une peine.

SYLVANDRE.

Je soutiens que l'amour n'est jamais sans plaisir.
Pour un cœur toujours sévère,
Que la vie a peu d'appas!
Les Plaisirs ne règnent guère
Où les Amours ne sont pas.

DAPHNIS.

Dans les beaux jours, le doux Zéphyre
Fait moins naître de fleurs,
Que le cruel Amour, dans son funeste empire,
Ne fait verser de pleurs.

(Les Nymphes, les Bergers et les Bergères se partagent en deux partis, dont l'un est du sentiment de Daphnis, et l'autre de l'opinion de Sylvandre.)

LE PARTI DE DAPHNIS ET LE PARTI DE SYLVANDRE.

LE PARTI DE DAPHNIS. Malheureux } un amant
LE PARTI DE SYLVANDRE. Trop heureux } fidèle!
LE PARTI DE DAPHNIS. Malheureux
LE PARTI DE SYLVANDRE. Trop heureux

Un cœur engagé dans les nœuds
D'une amour éternelle!

LE PARTI DE DAPHNIS.

Gardons-nous, gardons-nous
D'une amour tendre.

LE PARTI DE SYLVANDRE.

Est-il rien de plus doux?
Pourquoi nous en défendre?

LE PARTI DE DAPHNIS ET LE PARTI DE SYLVANDRE.

LE PARTI DE SYLVANDRE. Non, il n'est point de plaisir plus charmant.
LE PARTI DE DAPHNIS. Non, il n'est point de plus cruel tourment.

PHILÈNE.

La paix règne dans ce bocage,
Et sans cesse à nos yeux elle doit présider :
Ne disputez pas davantage;
Bergers, il faut vous accorder.
Il est doux d'être amant d'une bergère aimable;
Mais il est dangereux
D'être trop amoureux :
L'excès d'amour rend un cœur misérable;
Un peu d'amour suffit pour être heureux.

(Les deux partis s'accordent, et répètent ensemble les cinq derniers vers que Philène a chantés.)

(Les Nymphes, les Bergers et les Bergères reprennent leurs places.)

TROISIÈME ENTRÉE.

(Les Basques devancent les autres peuples qui doivent venir au temple de la Paix; ils y arrivent en dansant à la manière de leur pays.)

Filles basques; madame la duchesse de Bourbon, mesdemoiselles Laurent et le Paintre.

Deux petits Basques; M. le marquis de Châteauneuf, le petit Magny.

Six grands Basques; M. le comte de Brionne, MM. Pécourt, Lestang, Faure, du Mirail et Magny.

(Deux Basques chantent au milieu des danses.)

Chanson des Basques.

Suivons l'aimable Paix qui nous appelle;
Mille nouveaux plaisirs sont avec elle.
L'Amour promet ici des jours heureux
Et sans alarmes;
Il bannit les soins fâcheux.
Que l'Amour a de charmes,
Quand il vient avec les Jeux!
Nous fuyons la beauté toujours sévère;
Les fers que nous portons ne pèsent guère.
L'Amour promet ici des jours heureux
Et sans alarmes;
Il bannit les soins fâcheux.
Que l'Amour a de charmes,
Quand il vient avec les Jeux!

(Sylvie se lève avec inquiétude du siége de gazon où elle étoit assise; elle se tire à l'écart, et va rêver sous un épais feuillage.)

SYLVIE.

Qu'êtes-vous devenu, doux calme de mes sens?
Mille troubles secrets, sans cesse renaissans,
M'agitent dans ce lieu paisible.
Trop heureux un cœur insensible,
A qui l'amour est inconnu!
Doux calme de mes sens, qu'êtes-vous devenu?

(Daphnis, voyant Sylvie s'éloigner des Bergères ses compagnes, la suit pour lui parler de l'amour qu'il a pour elle.)

DAPHNIS.

Je te suivrai toujours, trop aimable Sylvie;
Tes beaux yeux sur mon cœur n'ont que trop de pouvoir:
Quand il m'en coûteroit le repos de ma vie,
Je ne puis trop payer le plaisir de te voir.

SYLVIE.

Dans ces lieux fortunés tout doit être tranquille;
Que ne m'y laisses-tu rêver?
Je cherche en vain la paix, mon soin est inutile;
Tu m'empêches de la trouver.

DAPHNIS.

Tu veux me fuir, belle inhumaine!
Puis-je sans toi goûter les doux plaisirs
Qu'une charmante paix ramène?
Crains-tu d'entendre les soupirs
D'un tendre amour dont tu causes la peine?
Bergère insensible, as-tu peur
Que mon mal ne touche ton cœur?

SYLVIE.

Tu me dis qu'un amour extrême

Est un tourment fatal :
Pourquoi veux-tu que j'aime?
Pourquoi me veux-tu tant de mal?

DAPHNIS.

L'amour, de lui-même, est aimable;
C'est toi, bergère impitoyable,
C'est toi qui dans mon cœur en veux faire un tourment :
Tu peux d'un mot favorable
En faire un plaisir charmant.
Ne te rendras-tu point à ma persévérance?
Tu ne me réponds pas! que me dit ton silence?
Pourquoi frémir, en m'écoutant?
Et qui peut de la voix t'interdire l'usage?

SYLVIE.

Si je parlois davantage,
Je ne t'en dirois pas tant.

DAPHNIS.

Ciel! le cœur de Sylvie avec le mien s'engage!
O ciel! fut-il jamais un berger plus content?

SYLVIE.

Ne m'offre point ton cœur, si tu ne me promets
Qu'il portera toujours une chaîne si belle.
Il vaudroit mieux n'aimer jamais
Que de ne pas aimer d'une amour éternelle.

DAPHNIS.

La frileuse hirondelle
Cherchera les frimas et craindra le retour
De la saison nouvelle,
Plutôt que je sois infidèle,
Et que j'éteigne mon amour.

SYLVIE.

L'astre qui nous donne le jour
Perdra sa lumière immortelle,
Plutôt que je sois infidèle,
Et que j'éteigne mon amour.

DAPHNIS ET SYLVIE.

Heureux les tendres cœurs
Où l'Amour est d'intelligence
Avec la Paix et l'Innocence!
Heureux les tendres cœurs
Où l'Amour et la Paix unissent leurs douceurs!

(Les Nymphes, les Bergers et les Bergères s'intéressent au bonheur de Daphnis et de Sylvie, et répètent les vers que ce berger et cette bergère ont chantés.)

QUATRIÈME ENTRÉE.

(Une troupe de Bretons et de Bretonnes vient prendre part à la fête qui se fait devant le temple de la Paix. Ces peuples témoignent leur joie en dansant, et font entendre, par une chanson qui accompagne leur danse, qu'ils se proposent d'éviter les troubles de l'amour, et de conserver toujours la tranquillité dont ils jouissent.)

Filles de Bretagne; madame la princesse de Conti, mademoiselle de Pienne, mademoiselle Roland, mesdemoiselles de La Fontaine et Bréard.

Bretons; M. le comte de Brionne, MM. Pécourt, Lestang, Favier l'aîné et du Mirail.

Chanson chantée par deux Bretonnes.

La Paix revient dans cet asile;
Rien n'est si doux que ses attraits:
N'aimons jamais;

Il est trop difficile
D'unir toujours l'Amour avec la Paix.
Heureux un cœur libre et tranquille!
Tous ses désirs sont satisfaits.
N'aimons jamais;
Il est trop difficile
D'unir toujours l'Amour avec la Paix.

(Sylvandre, amoureux de Clymène, veut s'approcher d'elle pour lui parler; Clymène le fuit avec empressement, et paroît irritée contre ce berger; il en est d'autant plus surpris qu'il croyoit être aimé de cette bergère.)

SYLVANDRE.

Je ne vois dans vos yeux qu'une colère extrême:
O ciel! quel changement!
Vous m'aviez tant promis de m'aimer constamment;
Est-ce ainsi que l'on aime?

CLYMÈNE.

Allez, laissez mon cœur en paix;
Ingrat! ne me voyez jamais.

SYLVANDRE.

Je vivrois sans vous voir! quel supplice est plus rude!
Vous m'accusez d'ingratitude:
Apprenez-moi du moins les crimes que j'ai faits.

CLYMÈNE.

Allez, laissez mon cœur en paix.

SYLVANDRE.

Clymène, j'ai promis de vous être fidèle;
Fussiez-vous cent fois plus cruelle,
De nouveau je vous le promets.

CLYMÈNE.

Ingrat! ne me voyez jamais.

SYLVANDRE.

Je pourrois être ingrat! et vous le pourriez croire!
Que devient cet amour si doux, si plein d'attraits?...

CLYMÈNE.

N'en rappelez pas la mémoire;
Non, votre trahison n'en seroit que plus noire.
Allez, laissez mon cœur en paix;
Ingrat! ne me voyez jamais.

SYLVIE, arrêtant Clymène.

Quoi! ne veux-tu pas voir une fête si belle?

SYLVANDRE.

Clymène m'abandonne à ma douleur mortelle.

SYLVIE.

Quels différends peuvent naître entre vous?
L'Amour unit vos cœurs de ses nœuds les plus doux.
La Paix descend du ciel pour bannir les alarmes,
Et fait, en cent climats, régner un calme heureux:
Ne peut-elle étendre ses charmes
Jusque dans l'empire amoureux?

SYLVANDRE.

Que la colère
De ma bergère
Est terrible pour moi!
Rien ne m'inspire tant d'effroi
Que le malheur de lui déplaire.
La foudre, prête à m'accabler,
Me feroit moins trembler
Que la colère

De ma bergère.

CLYMÈNE, parlant à Sylvie.

Non, ne t'oppose point à mes ressentimens ;
Ne me contrains pas à l'entendre.

SYLVIE.

Lorqu'un amour fidèle et tendre
Vous doit donner des jours charmans,
Quel plaisir pouvez-vous prendre
A vous faire des tourmens ?

CLYMÈNE.

Ce berger trompeur s'engage
Dans de nouvelles amours ;
S'il n'eût point été volage,
Je l'aurois aimé toujours.
L'ingrat m'a fait une offense
Dont mon cœur a profité,
Et c'est à son inconstance
Que je dois ma liberté.
Pour épouser Céphise, il devient infidèle.

SYLVANDRE.

Mon père avoit dessein de m'unir avec elle ;
Mais son dessein fatal change en cet heureux jour :
Désormais notre hymen est son unique envie.
Je perdrois plutôt la vie
Que de trahir notre amour.

SYLVIE.

La colère qui te possède
Doit finir avec ton erreur.

CLYMÈNE.

Un doux calme succède

Au trouble de mon cœur.

SYLVIE.

Aimez désormais sans craintes;
Vivez exempts de soupçons,
Et changez vos tristes plaintes
En d'agréables chansons.

SYLVANDRE, CLYMÈNE ET SYLVIE.

Ainsi qu'après l'orage
Le céleste flambeau
Sort du sombre nuage,
Et n'en est que plus beau :
Après la tempête cruelle
Qu'excitent les soupçons jaloux,
L'amour tendre et fidèle
N'en devient que plus doux.

(Les Nymphes, les Bergers et les Bergères, qui ont été témoins du raccommodement de Sylvandre et de Clymène, répètent ce que Sylvandre, Clymène et Sylvie ont chanté ensemble.)

CINQUIÈME ENTRÉE.

(Les Sauvages des provinces de l'Amérique qui dépendent de la France viennent au temple de la Paix, et font connoître, par leurs chansons et par leurs danses, le plaisir qu'ils ont d'être sous l'empire d'un roi puissant et glorieux, qui les fait jouir d'une heureuse tranquillité.)

Sauvages américains; M. le marquis de Moï, M. Beauchamp, MM. Pécourt, du Mirail, Joubert, Magny, Faure, le petit Allemand et le petit Magny.

UN SAUVAGE.

Nous avons traversé le vaste sein de l'onde
Pour venir rendre hommage au plus puissant des rois:

Il préfère au bonheur d'être vainqueur du monde
La gloire de tenir dans une paix profonde
Ses ennemis vaincus cent et cent fois.
Son nom est révéré des nations sauvages :
Jusqu'aux plus reculés rivages,
Tout retentit du bruit de ses exploits.
Ah! qu'il est doux de vivre sous ses lois!

(Le chœur des Sauvages répète les quatre derniers vers.)

(Une partie des Sauvages chante au milieu des danses des autres Sauvages.)

CHŒUR DES SAUVAGES.

Dans ces lieux, il faut que tout ressente
Le retour d'une Paix si charmante.
Les amans sont les seuls désormais
Que l'on doit entendre ici se plaindre.
Sans l'Amour et sans ses traits,
Tout seroit en paix;
On n'auroit plus rien à craindre.

L'heureux sort qu'un doux repos prépare
Doit charmer le cœur le plus barbare.
Les amans sont les seuls désormais
Que l'on doit entendre ici se plaindre.
Sans l'Amour et sans ses traits,
Tout seroit en paix;
On n'auroit plus rien à craindre.

(Lycidas aime Amaryllis, et n'a pas encore osé lui déclarer son amour. Il voit avec inquiétude qu'Alcippe est assis près de cette bergère; il s'écarte des autres bergers pour rêver en liberté et pour soupirer en secret.)

LYCIDAS.

Douce Paix, qui dans ces retraites

Établissez votre séjour,
Ah ! vos douceurs ne sont pas faites
Pour les cœurs troublés par l'Amour !
Toute charmante que vous êtes,
Vous ne sauriez calmer, par votre heureux retour,
Mes inquiétudes secrètes.
Douce Paix, qui dans ces retraites
Établissez votre séjour,
Ah ! vos douceurs ne sont pas faites
Pour les cœurs troublés par l'Amour !

(Amaryllis, qui a fait dessein de fuir l'amour, et de conserver toujours sa liberté et son repos, s'éloigne d'Alcippe, qui veut lui parler de l'amour qu'il a pour elle, et s'approche, sans y penser, du lieu où est Lycidas.)

ALCIPPE, suivant Amaryllis.

Te plaindras-tu toujours de l'amour tendre
Qui me contraint à te suivre en tous lieux ?
Est-ce à mon cœur qu'il t'en faut prendre ?
N'en accuse que tes beaux yeux.

LYCIDAS.

Tu ne connois pas, inhumaine,
Tous les amans que tu tiens enchaînés ;
Ce ne sont pas les plus infortunés
Qui t'osent parler de leur peine :
Tel meurt pour tes appas
Qui ne te le dit pas.

AMARYLLIS.

Délivrez-vous d'une chaîne
Qui ne peut vous causer que de cruels tourmens :
Je vous ai dit cent fois que je hais les amans ;

Pourquoi cherchez-vous ma haine ?

LYCIDAS.

Si les bergers que tu rends amoureux
Sont certains d'attirer ta haine et ta colère,
Je suis sûr d'être malheureux ;
Je ne pourrai jamais cesser de te déplaire.

AMARYLLIS.

Rien ne m'engagera sous l'amoureuse loi.
Combien d'amans manquent de foi,
Et n'en font pas de grands scrupules !
On s'expose, en aimant, à de mortels dangers ;
On ne trouve que trop d'infidèles bergers :
Malheur aux bergères crédules !

ALCIPPE.

Deviens sensible à ma langueur ;
Je t'aimerai d'une amour éternelle.
Ah ! bergère cruelle,
Pour qui veux-tu garder ton cœur ?

LYCIDAS ET ALCIPPE.

Choisis l'amant le plus fidèle ;
C'est moi qui dois fléchir ta barbare rigueur.
Ah ! bergère cruelle,
Pour qui veux-tu garder ton cœur ?

AMARYLLIS.

Je garde mon cœur pour moi-même ;
Il ne sera point agité.
Quel bien vaut la douceur extrême
D'une heureuse tranquillité ?

LYCIDAS ET ALCIPPE.

Dégageons-nous, s'il est possible ;

Cessons d'aimer une insensible.

AMARYLLIS.

N'aimons que la liberté ;
Rien n'a tant de charmes ;
L'amour coûte trop de larmes ;
Sa plus douce félicité
N'est jamais exempte d'alarmes.
N'aimons que la liberté ;
Rien n'a tant de charmes.

AMARYLLIS, LYCIDAS ET ALCIPPE.

O bienheureuse Paix !
Rendez mon cœur tranquille ;
O bienheureuse Paix !
Ne nous quittez jamais.

LYCIDAS.

Sans vous, le plus grand bien est un bien inutile ;
Tous les plaisirs sans vous sont imparfaits.

AMARYLLIS, LYCIDAS ET ALCIPPE.

O bienheureuse Paix !
Rendez mon cœur tranquille ;
O bienheureuse Paix !
Ne nous quittez jamais.

(Le chœur répète les deux derniers vers.)

SIXIÈME ENTRÉE.

(Les peuples d'Afrique, qui se souviennent encore des malheurs que la guerre leur a causés, viennent au temple de la Paix témoigner la joie qu'ils ressentent d'éprouver la clémence du vainqueur et de jouir du repos qu'il leur a donné.)

Africaines; madame la duchesse de Bourbon, madame la princesse de Conti, mademoiselle de Blois, mademoiselle d'Armagnac, mademoiselle Roland, mesdemoiselles de La Fontaine et Bréard.

Africains; M. le comte de Brionne, MM. Pécourt, Lestang et Favier.

UN AFRICAIN.

Quel bonheur pour la France
D'être sous la puissance
D'un roi si renommé!
Le plus ardent désir dont il est animé,
C'est de faire régner la paix et l'abondance.
Quel peuple n'est point alarmé,
Quand ce héros fait tonner sa vengeance?
Malheur à qui s'expose à la foudre qu'il lance!
Qu'il est doux de le voir, quand il est désarmé!
Quel bonheur pour la France
D'être sous la puissance
D'un roi si renommé!

(Les peuples d'Afrique dansent, et tous les chœurs se réunissent pour chanter la gloire du roi victorieux qui a donné la paix à tant de différentes nations.)

LES CHŒURS.

Chantons tous sa valeur triomphante;
Chantons tous sa vertu bienfaisante.
Il soumet à ses lois ses plus fiers ennemis;
Il prend soin du bonheur de ceux qu'il a soumis.
Que la Gloire à jamais le couronne:
Jouissons du repos qu'il nous donne;
Que cent peuples divers, comblés de ses bienfaits,
Prennent part, avec nous, aux plaisirs de la Paix.

UN AFRICAIN.

Gardons-nous d'attirer sa colère;
Ne songeons désormais qu'à lui plaire;
Son tonnerre a laissé, sur les bords africains,
Un exemple terrible au reste des humains.

LES CHŒURS.

Quel empire eut jamais tant de charmes!
Sous ses lois nous vivons sans alarmes:
Les plus doux de ses vœux
Sont de nous rendre heureux.

UN SAUVAGE ET LES CHŒURS.

On le craint aux deux bouts de la terre,
Et son nom glorieux vole au-delà des mers;
Il contraint le démon de la guerre
A rentrer, pour jamais, dans le fond des enfers.

LES CHŒURS.

Chantons tous sa valeur triomphante;
Chantons tous sa vertu bienfaisante.
Il soumet à ses lois ses plus fiers ennemis;

Il prend soin du bonheur de ceux qu'il a soumis.
Que la Gloire à jamais le couronne :
Jouissons du repos qu'il nous donne ;
Que cent peuples divers, comblés de ses bienfaits,
Prennent part, avec nous, aux plaisirs de la Paix.

FIN DU BALLET.

ARMIDE,

TRAGÉDIE LYRIQUE EN CINQ ACTES,

Représentée en 1686.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA GLOIRE.

Troupe de Héros, suivans de la Gloire.

LA SAGESSE.

Troupe de Nymphes, suivantes de la Sagesse.

PROLOGUE.

Le théâtre représente un palais.

LA GLOIRE, LA SAGESSE; SUITE DE LA GLOIRE, SUITE DE LA SAGESSE.

LA GLOIRE.

Tout doit céder dans l'univers
A l'auguste héros que j'aime :
L'effort des ennemis, les glaces des hivers,
Les rochers, les fleuves, les mers,
Rien n'arrête l'ardeur de sa valeur extrême.

LA SAGESSE.

Tout doit céder dans l'univers
A l'auguste héros que j'aime.
Il sait l'art de tenir tous les monstres aux fers;
Il est maître absolu de cent peuples divers,
Et plus maître encor de lui-même.

LA GLOIRE ET LA SAGESSE, ensemble.

Tout doit céder dans l'univers, etc.

LA SAGESSE ET SA SUITE, ensemble.

Chantons la douceur de ses lois.

LA GLOIRE ET SA SUITE, ensemble.

Chantons ses glorieux exploits.

LA GLOIRE ET LA SAGESSE, ensemble.

D'une égale tendresse
Nous aimons le même vainqueur.

LA SAGESSE.

Fière Gloire, c'est vous....

LA GLOIRE, l'interrompant.

C'est vous, douce Sagesse....

LA GLOIRE ET LA SAGESSE, ensemble.

C'est vous qui partagez avec moi son grand cœur.

LA GLOIRE.

Je l'emportois sur vous tant qu'a duré la guerre;
Mais dans la paix vous l'emportez sur moi.
Vous réglez en secret, avec ce sage roi,
Le destin de toute la terre.

LA SAGESSE.

La victoire a suivi ce héros en tous lieux;
Mais, pour montrer son amour pour la gloire,
Il se sert encor mieux

De la paix que de la victoire.
Au milieu du repos qu'il assure aux humains,
Il fait tomber, sous ses puissantes mains,
Un monstre qu'on a cru si long-temps invincible.
On voit dans ses travaux combien il est sensible
Pour votre immortelle beauté :
Il prévient vos désirs, il passe votre attente;
L'ardeur dont il vous aime incessamment s'augmente,
Et n'a jamais tant éclaté.
Qu'un vain désir de préférence
N'altère point l'intelligence
Que ce héros entre nous veut former :
Disputons seulement à qui sait mieux l'aimer.

LA GLOIRE ET LA SAGESSE, ensemble.

Disputons seulement à qui sait mieux l'aimer.
Dès qu'on le voit paroître,
De quel cœur n'est-il point le maître ?
Qu'il est doux de suivre ses pas !
Peut-on le connoître
Et ne l'aimer pas ?

LES CHŒURS DES SUIVANS DE LA GLOIRE ET DES SUIVANTES DE LA SAGESSE, ensemble.

Dès qu'on le voit paroître, etc.

(La suite de la Gloire et celle de la Sagesse témoignent, par des danses, la joie qu'elles ont de voir ces deux divinités dans une intelligence parfaite.)

LA SAGESSE.

Aimons notre héros; que rien ne nous sépare :
Il nous invite aux jeux qu'on lui prépare.
Nous y verrons Renaud, malgré la volupté,
Suivre un conseil fidèle et sage;
Nous le verrons sortir du palais enchanté,
Où par l'amour d'Armide il étoit arrêté,
Et voler où la gloire appelle son courage.
Le grand roi qui partage entre nous ses désirs
Aime à nous voir, même dans ses plaisirs.

LA GLOIRE.

Que l'éclat de son nom s'étende au bout du monde.
Réunissons nos voix;
Que chacun nous réponde.

LA GLOIRE, LA SAGESSE ET LES CHOEURS, ensemble.

Chantons la douceur de ses lois;
Chantons ses glorieux exploits.

(La suite de la Gloire et celle de la Sagesse reprennent leurs danses.)

LES CHOEURS.

Que dans le temple de Mémoire

Son nom soit pour jamais gravé.
C'est à lui qu'il est réservé
D'unir la sagesse à la gloire.

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE.

ARMIDE, magicienne, nièce d'Hidraot.

PHÉNICE, confidente d'Armide.

SIDONIE, autre confidente d'Armide.

HIDRAOT, magicien, roi de Damas.

Troupe de Peuples du royaume de Damas.

ARONTE, conducteur des Chevaliers qu'Armide a fait mettre aux fers.

RENAUD, le plus renommé des Chevaliers du camp de Godefroi, général des Croisés, assiégeant la ville de Damas.

ARTÉMIDORE, un des Chevaliers captifs d'Armide, et que Renaud a délivrés.

Un Démon, transformé en Naïade.

Troupe de Démons, transformés en Nymphes, en bergers et en bergères.

Troupe de Démons volans, transformés en Zéphyrs.

LA HAINE.

Suite de la Haine; les Furies, la Cruauté, la Vengeance, la Rage.

UBALDE, chevalier qui va chercher Renaud.

Le Chevalier danois, qui va avec Ubalde chercher Renaud.

Un Démon, sous la figure de Lucinde, fille danoise, aimée du Chevalier danois.

Troupe de Démons, transformés en habitans champêtres de l'île où Armide tient Renaud enchanté.

Un Démon, sous la figure de Mélisse, fille italienne, aimée d'Ubalde.

Les Plaisirs.

Troupe de Démons, qui paroissent sous la figure d'amans fortunés et d'amantes heureuses qui accompagnent Renaud dans le palais enchanté.

Troupe de Démons volans, qui détruisent le palais enchanté.

ARMIDE,

TRAGÉDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grande place ornée d'un arc de triomphe.

SCÈNE I.

ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE.

PHÉNICE, à Armide.

Dans un jour de triomphe, au milieu des plaisirs,
Qui peut vous inspirer une sombre tristesse?
La gloire, la grandeur, la beauté, la jeunesse,
Tous les biens comblent vos désirs.

SIDONIE, à Armide.

Vous allumez une fatale flamme,
Que vous ne ressentez jamais :
L'Amour n'ose troubler la paix
Qui règne dans votre âme.

PHÉNICE ET SIDONIE, ensemble, à Armide.

Quel sort a plus d'appas?
Et qui peut être heureux si vous ne l'êtes pas?

PHÉNICE, à Armide.

Si la guerre aujourd'hui fait craindre ses ravages,
C'est aux bords du Jourdain qu'ils doivent s'arrêter :
Nos tranquilles rivages
N'ont rien à redouter.

SIDONIE, à Armide.

Les enfers, s'il le faut, prendront pour nous les armes,
Et vous savez leur imposer la loi.

PHÉNICE, à Armide.

Vos yeux n'ont eu besoin que de leurs propres charmes
Pour affoiblir le camp de Godefroi.

SIDONIE, à Armide.

Ses plus vaillans guerriers, contre vous sans défense,
Sont tombés en votre puissance.

ARMIDE.

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous.
Renaud, pour qui ma haine a tant de violence,
L'indomptable Renaud échappe à mon courroux.
Tout le camp ennemi pour moi devint sensible;
Et lui seul, toujours invincible,
Fit gloire de me voir d'un œil indifférent.
Il est dans l'âge aimable où sans effort on aime....
Non, je ne puis manquer, sans un dépit extrême,
La conquête d'un cœur si superbe et si grand.

SIDONIE.

Qu'importe qu'un captif manque à votre victoire?
On en voit dans vos fers assez d'autres témoins;
Et pour un esclave de moins,
Un triomphe si beau perdra peu de sa gloire.

PHÉNICE, à Armide.

Pourquoi voulez-vous songer
A ce qui peut vous déplaire?
Il est plus sûr de se venger
Par l'oubli que par la colère.

ARMIDE.

Les enfers ont prédit cent fois
Que contre ce guerrier nos armes seront vaines,
Et qu'il vaincra nos plus grands rois.
Ah! qu'il me seroit doux de l'accabler de chaînes,
Et d'arrêter le cours de ses exploits!
Que je le hais! que son mépris m'outrage!
Qu'il sera fier d'éviter l'esclavage
Où je tiens tant d'autres héros!
Incessamment son importune image
Malgré moi trouble mon repos.

Un songe affreux m'inspire une fureur nouvelle
Contre ce funeste ennemi.
J'ai cru le voir, j'en ai frémi;
J'ai cru qu'il me frappoit d'une atteinte mortelle.
Je suis tombée aux pieds de ce cruel vainqueur:
Rien ne fléchissoit sa rigueur;
Et, par un charme inconcevable,
Je me sentois contrainte à le trouver aimable,
Dans le fatal moment qu'il me perçoit le cœur.

SIDONIE.

Vous troublez-vous d'une image légère
Que le sommeil produit?
Le beau jour qui vous luit

Doit dissiper cette vaine chimère,
Ainsi qu'il a détruit
Les ombres de la nuit.

SCÈNE II.

HIDRAOT; SUITE D'HIDRAOT; ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE.

HIDRAOT, à Armide.

Armide, que le sang qui m'unit avec vous
Me rend sensible aux soins que l'on prend pour vous plaire!
Que votre triomphe m'est doux!
Que j'aime à voir briller le beau jour qui l'éclaire!
Je n'aurois plus de vœux à faire
Si vous choisissiez un époux.
Je vois de près la mort qui me menace;
Et bientôt l'âge qui me glace
Va m'accabler de son pesant fardeau.
C'est le dernier bien où j'aspire
Que de voir votre hymen promettre à cet empire
Des rois formés d'un sang si beau.
Sans me plaindre du sort, je cesserai de vivre,
Si ce doux espoir peut me suivre
Dans l'affreuse nuit du tombeau.

ARMIDE.

La chaîne de l'hymen m'étonne;
Je crains les plus aimables nœuds.
Ah! qu'un cœur devient malheureux,
Quand la liberté l'abandonne!

HIDRAOT.

Pour vous, quand il vous plaît, tout l'enfer est armé;
Vous êtes plus savante en mon art que moi-même :
De grands rois à vos pieds mettent leur diadême;
Qui vous voit un moment est pour jamais charmé.
Pouvez-vous mieux goûter votre bonheur extrême
Qu'avec un époux qui vous aime,
Et qui soit digne d'être aimé?

ARMIDE.

Contre mes ennemis à mon gré je déchaîne
Le noir empire des enfers;
L'Amour met des rois dans mes fers :
Je suis de mille amans maîtresse souveraine;
Mais je fais mon plus grand bonheur
D'être maîtresse de mon cœur.

HIDRAOT.

Bornez-vous vos désirs à la gloire cruelle
Des maux que fait votre beauté?
Ne ferez-vous jamais votre félicité
Du bonheur d'un amant fidèle?

ARMIDE.

Si je dois m'engager un jour,
Au moins vous devez croire
Qu'il faudra que ce soit la Gloire
Qui livre mon cœur à l'Amour.
Pour devenir mon maître,
Ce n'est point assez d'être roi :
Ce sera la valeur qui me fera connoître
Celui qui mérite ma foi.

Le vainqueur de Renaud, si quelqu'un le peut être,
Sera digne de moi.

SCÈNE III.

TROUPE DE PEUPLES DU ROYAUME DE DAMAS;
HIDRAOT, ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE;
SUITE D'HIDRAOT.

(Les peuples du royaume de Damas témoignent, par des danses et par des chants, la joie qu'ils ont de l'avantage que la beauté d'Armide a remporté sur les Chevaliers du camp de Godefroi.)

HIDRAOT.

Armide est encor plus aimable
Qu'elle n'est redoutable.
Que son triomphe est glorieux!
Ses charmes les plus forts sont ceux de ses beaux yeux.
Elle n'a pas besoin d'emprunter l'art terrible
Qui sait, quand il lui plaît, faire armer les enfers :
Sa beauté trouve tout possible ;
Nos plus fiers ennemis gémissent dans ses fers.

HIDRAOT ET LE CHOEUR, ensemble.

Armide est encor plus aimable, etc.

PHÉNICE ET LE CHOEUR, ensemble.

Suivons Armide, et chantons sa victoire ;
Tout l'univers retentit de sa gloire.

PHÉNICE.

Nos ennemis, affoiblis et troublés,
N'étendront plus le progrès de leur armes.
Ah ! quel bonheur ! nos désirs sont comblés,
Sans nous coûter ni de sang, ni de larmes.

LE CHOEUR.

Suivons Armide, et chantons sa victoire, etc.

PHÉNICE.

L'ardent Amour, qui la suit en tous lieux,
S'attache aux cœurs qu'elle veut qu'il enflamme;
Il est content de régner dans ses yeux,
Et n'ose encor passer jusqu'à son âme.

LE CHOEUR.

Suivons Armide, et chantons sa victoire, etc.

SIDONIE ET LE CHOEUR, ensemble.

Que la douceur d'un triomphe est extrême,
Quand on n'en doit tout l'honneur qu'à soi-même!

SIDONIE.

Nous n'avons point fait armer nos soldats;
Sans leur secours Armide est triomphante:
Tout son pouvoir est dans ses doux appas;
Rien n'est si fort que sa beauté charmante.

LE CHOEUR.

Que la douceur d'un triomphe est extrême, etc.

SIDONIE.

La belle Armide a su vaincre aisément
De fiers guerriers plus craints que le tonnerre;
Et ses regards ont, en moins d'un moment,
Donné des lois aux vainqueurs de la terre.

LE CHOEUR.

Que la douceur d'un triomphe est extrême, etc.

(Le triomphe d'Armide est interrompu par l'arrivée d'Aronte, qui avoit été chargé de la conduite des Chevaliers captifs, et que l'on ramène blessé, et tenant à la main un tronçon d'épée.)

SCÈNE IV.

ARONTE; TROUPE DE SOLDATS; HIDRAOT, ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE; TROUPE DE PEUPLES DE DAMAS.

ARONTE.

O ciel ! ô disgrâce cruelle !
Je conduisois vos captifs avec soin.
J'ai tout tenté pour vous marquer mon zèle ;
Mon sang qui coule en est témoin.

ARMIDE.

Mais où sont mes captifs ?

ARONTE.

Un guerrier indomptable
Les a délivrés tous.

ARMIDE ET HIDRAOT, ensemble.

Un seul guerrier ! que dites-vous ?
Ciel !

ARONTE.

De nos ennemis c'est le plus redoutable ;
Nos plus vaillans soldats sont tombés sous ses coups.
Rien ne peut résister à sa valeur extrême.

ARMIDE.

O ciel ! c'est Renaud.

ARONTE.

C'est lui-même.

ARMIDE ET HIDRAOT, ensemble.

Poursuivons jusqu'au trépas

L'ennemi qui nous offense ;
Qu'il n'échappe pas
A notre vengeance.

LE CHŒUR.

Poursuivons jusqu'au trépas, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une campagne où une rivière forme une île agréable.

SCÈNE I.

RENAUD, ARTÉMIDORE.

ARTÉMIDORE.

Invincible héros, c'est par votre courage
Que j'échappe aux rigueurs d'un funeste esclavage.
Après ce généreux secours,
Puis-je me dispenser de vous suivre toujours ?

RENAUD.

Allez, allez remplir ma place
Aux lieux d'où mon malheur me chasse.
Le fier Gernand m'a contraint à punir
Sa téméraire audace :
D'une indigne prison Godefroi me menace,
Et de son camp m'oblige à me bannir.
Je m'en éloigne avec contrainte :
Heureux si j'avois pu consacrer mes exploits
A délivrer la cité sainte
Qui gémit sous de dures lois !
Suivez les guerriers qu'un beau zèle
Presse de signaler leur valeur et leur foi ;

Cherchez une gloire immortelle.
Je veux dans mon exil n'envelopper que moi.

ARTÉMIDORE.

Sans vous que peut-on entreprendre ?
Celui qui vous bannit ne pourra se défendre
De souhaiter votre retour.
S'il faut que je vous quitte, au moins ne puis-je apprendre
En quels lieux vous allez choisir votre séjour ?

RENAUD.

Le repos me fait violence ;
La seule gloire a pour moi des appas :
Je prétends adresser mes pas
Où la justice et l'innocence
Auront besoin du secours de mon bras.

ARTÉMIDORE.

Fuyez les lieux où règne Armide,
Si vous cherchez à vivre heureux ;
Pour le cœur le plus intrépide
Elle a des charmes dangereux.

C'est une ennemie implacable ;
Évitez ses ressentimens :
Puisse le ciel, à mes vœux favorable
Vous garantir de ses enchantemens !

RENAUD.

Par une heureuse indifférence
Mon cœur s'est dérobé sans peine à sa puissance ;
Je la vis seulement d'un regard curieux.
Est-il plus malaisé d'éviter sa vengeance
Que d'échapper au pouvoir de ses yeux ?

J'aime la liberté; rien ne m'a pu contraindre
A m'engager jusqu'à ce jour.
Quand on peut mépriser le charme de l'amour,
Quels enchantemens peut-on craindre?
(Artémidore se retire, et Renaud s'éloigne un moment.)

SCÈNE II.

HIDRAOT, ARMIDE.

HIDRAOT.

Arrêtons-nous ici; c'est dans ce lieu fatal
Que la fureur qui nous anime
Ordonne à l'empire infernal
De conduire notre victime.

ARMIDE.

Que l'enfer aujourd'hui tarde à suivre nos lois!

HIDRAOT.

Pour achever le charme, il faut unir nos voix.

HIDRAOT ET ARMIDE, ensemble.

Esprits de haine et de rage,
Démons, obéissez-nous;
Livrez à notre courroux
L'ennemi qui nous outrage.
Esprits de haine et de rage,
Démons, obéissez-nous.

ARMIDE.

Démons affreux, cachez-vous
Sous une agréable image;
Enchantez ce fier courage
Par les charmes les plus doux.

HIDRAOT ET ARMIDE, ensemble.

Esprits de haine et de rage, etc.

ARMIDE, apercevant Renaud qui s'approche des bords de la rivière.

Dans le piége fatal notre ennemi s'engage.

HIDRAOT.

Nos soldats sont cachés dans le prochain bocage;
Il faut que sur Renaud ils viennent fondre tous.

ARMIDE.

Cette victime est mon partage;
Laissez-moi l'immoler : laissez-moi l'avantage
De voir ce cœur superbe expirer de mes coups.

(Hidraot et Armide se retirent.)

SCÈNE III.

(Renaud s'arrête pour considérer les bords du fleuve, et quitte une partie de ses armes pour prendre le frais.)

RENAUD.

Plus j'observe ces lieux, et plus je les admire.
Ce fleuve coule lentement,
Et s'éloigne à regret d'un séjour si charmant :
Les plus aimables fleurs et le plus doux zéphire
Parfument l'air qu'on y respire.
Non, je ne puis quitter des rivages si beaux :
Un son harmonieux se mêle au bruit des eaux;
Les oiseaux enchantés se taisent pour l'entendre.
Des charmes du sommeil j'ai peine à me défendre;
Ce gazon, cet ombrage frais,
Tout m'invite au repos sous ce feuillage épais.

(Renaud s'endort sur un gazon au bord de la rivière.)

SCÈNE IV.

RENAUD, endormi; UNE NAÏADE, qui sort du fleuve; TROUPE DE NYMPHES, TROUPE DE BERGERS, TROUPE DE BERGÈRES.

LA NAÏADE.

Au temps heureux où l'on sait plaire,
Qu'il est doux d'aimer tendrement!
Pourquoi dans les périls, avec empressement,
Chercher d'un vain honneur l'éclat imaginaire?
Pour une trompeuse chimère
Faut-il quitter un bien charmant?
Au temps heureux où l'on sait plaire,
Qu'il est doux d'aimer tendrement!

LES CHŒURS, ensemble.

Ah! quelle erreur, quelle folie
De ne pas jouir de la vie!
C'est aux jeux, c'est aux amours
Qu'il faut donner les beaux jours.

(Les démons, sous la figure des nymphes, des bergers et des bergères, enchantent Renaud, et l'enchaînent, durant son sommeil, avec des guirlandes de fleurs.)

UNE BERGÈRE.

On s'étonneroit moins que la saison nouvelle
Revînt sans amener les fleurs et les zéphyrs,
Que de voir de nos ans la saison la plus belle
Sans l'Amour et sans les Plaisirs.
Laissons au tendre Amour la jeunesse en partage;
La sagesse a son temps; il ne vient que trop tôt:
Ce n'est pas être sage

D'être plus sage qu'il ne faut.

LES CHŒURS, ensemble.

Ah! quelle erreur, quelle folie, etc.

(La naïade, les nymphes, les bergers et les bergères se retirent.)

SCÈNE V.

ARMIDE, RENAUD, endormi.

ARMIDE, tenant un dard à la main.

Enfin il est en ma puissance,
Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur;
Le charme du sommeil le livre à ma vengeance:
Je vais percer son invincible cœur.
Par lui tous mes captifs sont sortis d'esclavage;
Qu'il éprouve toute ma rage....

(Armide va pour frapper Renaud, et ne peut exécuter le dessein qu'elle a de lui ôter la vie.)

Quel trouble me saisit! qui me fait hésiter?
Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire?
Frappons.... Ciel! qui peut m'arrêter?
Achevons... Je frémis!... Vengeons-nous... Je soupire...
Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui?
Ma colère s'éteint quand j'approche de lui.
Plus je le vois, plus ma fureur est vaine.
Mon bras tremblant se refuse à ma haine.
Ah! quelle cruauté de lui ravir le jour!
A ce jeune héros tout cède sur la terre.
Qui croiroit qu'il fût né seulement pour la guerre?
Il semble être fait pour l'amour.
Ne puis-je me venger à moins qu'il ne périsse?

Eh! ne suffit-il pas que l'Amour le punisse?
Puisqu'il n'a pu trouver mes yeux assez charmans,
Qu'il m'aime au moins par mes enchantemens;
Que, s'il se peut, je le haïsse....
(aux démons qui viennent de s'éloigner.)
Venez, secondez mes désirs;
Démons, transformez-vous en d'aimables Zéphyrs.
Je cède à ce vainqueur; la pitié me surmonte :
Cachez ma foiblesse et ma honte
Dans les plus reculés déserts;
Volez, conduisez-nous au bout de l'univers.

SCÈNE VI.

ARMIDE, RENAUD, endormi; TROUPE DE DÉMONS transformés en Zéphyrs.

(Les démons enlèvent Renaud et Armide dans une gloire.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un désert.

SCÈNE I.

ARMIDE.

Ah ! si la liberté me doit être ravie,
Est-ce à toi d'être mon vainqueur ?
Trop funeste ennemi du bonheur de ma vie,
Faut-il que malgré moi tu règnes dans mon cœur ?
Le désir de ta mort fut ma plus chère envie ;
Comment as-tu changé ma colère en langueur ?
En vain de mille amans je me voyois suivie ;
Aucun n'a fléchi ma rigueur.
Se peut-il que Renaud tienne Armide asservie !
Ah ! si la liberté me doit être ravie, etc.

SCÈNE II.

PHÉNICE, SIDONIE, ARMIDE.

PHÉNICE, à Armide.

Que ne peut point votre art ? la force en est extrême.
Quel prodige ! quel changement !
Renaud, qui fut si fier, vous aime.
On n'a jamais aimé si tendrement

SIDONIE, à Armide.

Montrez-vous à ses yeux; soyez témoin vous-même
Du merveilleux effet de votre enchantement.

ARMIDE.

L'enfer n'a pas encor rempli mon espérance;
Il faut qu'un nouveau charme assure ma vengeance.

SIDONIE.

Sur des bords séparés du séjour des humains,
Qui peut arracher de vos mains
Un ennemi qui vous adore?
Vous enchantez Renaud; que craignez-vous encore?

ARMIDE.

Hélas! c'est mon cœur que je crains.
Votre amitié dans mon sort s'intéresse;
Je vous ai fait conduire avec moi dans ces lieux :
Au reste des mortels je cache ma foiblesse;
Je n'en veux rougir qu'à vos yeux.
De mes plus doux regards Renaud sut se défendre :
Je ne pus engager ce cœur fier à se rendre;
Il m'échappa malgré mes soins.
Sous le nom du dépit l'Amour vint me surprendre
Lorsque je m'en gardois le moins.
Plus Renaud m'aimera, moins je serai tranquille;
J'ai résolu de le haïr :
Je n'ai tenté jamais rien de si difficile!
Je crains que pour forcer mon cœur à m'obéir
Tout mon art ne soit inutile.

PHÉNICE.

Que votre art seroit beau! qu'il seroit admiré,
S'il savoit garantir des troubles de la vie!

Heureux qui peut être assuré
De disposer de son cœur à son gré!
C'est un secret digne d'envie;
Mais de tous les secrets c'est le plus ignoré.

SIDONIE.

La haine est affreuse et barbare :
L'Amour contraint les cœurs dont il s'empare
A souffrir des maux rigoureux.
Si votre sort est en votre puissance,
Faites choix de l'indifférence;
Elle assure un repos heureux.

ARMIDE.

Non, non, il ne m'est plus possible
De passer de mon trouble en un état paisible;
Mon cœur ne se peut plus calmer.
Renaud m'offense trop; il n'est que trop aimable :
C'est pour moi désormais un choix indispensable
De le haïr ou de l'aimer.

PHÉNICE.

Vous n'avez pu haïr ce héros invincible,
Lorsqu'il étoit le plus terrible
De tous vos ennemis.
Il vous aime; l'amour l'enchaîne,
Garderiez-vous mieux votre haine
Contre un amant si tendre et si soumis?

ARMIDE.

Il m'aime?... Quel amour!... ma honte s'en augmente.
Dois-je être aimée ainsi? puis-je en être contente?
C'est un vain triomphe, un faux bien.
Hélas! que son amour est différent du mien!

J'ai recours aux enfers pour allumer sa flamme :
C'est l'effort de mon art qui peut tout sur son âme :
Ma foible beauté n'y peut rien.
Par son propre mérite il suspend ma vengeance;
Sans secours, sans effort, même sans qu'il y pense,
Il enchaîne mon cœur d'un trop charmant lien.
Hélas! que mon amour est différent du sien!
Quelle vengeance ai-je à prétendre,
Si je le veux aimer toujours?
Quoi! céder sans rien entreprendre?...
Non, il faut appeler la Haine à mon secours.
L'horreur de ces lieux solitaires
Par mon art va se redoubler.
Détournez vos regards de mes affreux mystères,
Et surtout empêchez Renaud de me troubler.

(Phénice et Sidonie sortent.)

SCÈNE III.

ARMIDE.

Venez, venez, Haine implacable;
Sortez du gouffre épouvantable
Où vous faites régner une éternelle horreur :
Sauvez-moi de l'Amour; rien n'est si redoutable.
Contre un ennemi trop aimable,
Rendez-moi mon courroux, rallumez ma fureur.
Venez, venez, Haine implacable;
Sortez du gouffre épouvantable
Où vous faites régner une éternelle horreur.

(La Haine sort des enfers accompagnée des Furies, de la Cruauté, de la Vengeance, de la Rage et des Passions qui dépendent de la Haine.)

SCÈNE IV.

ARMIDE, LA HAINE; SUITE DE LA HAINE.

LA HAINE, à Armide.

Je réponds à tes vœux ; ta voix s'est fait entendre
Jusque dans le fond des enfers.
Pour toi contre l'Amour je vais tout entreprendre;
Et, quand on veut bien s'en défendre,
On peut se garantir de ses indignes fers.

LA HAINE ET SA SUITE, ensemble.

Plus on connoît l'Amour, et plus on le déteste:
Détruisons son pouvoir funeste;
Rompons ses nœuds, déchirons son bandeau;
Brûlons ses traits, éteignons son flambeau.

LE CHŒUR.

Plus on connoît l'Amour, et plus on le déteste, etc.

(La suite de la Haine s'empresse à briser et à brûler les armes dont l'Amour se sert.)

LA HAINE ET SA SUITE, ensemble.

Amour, sors pour jamais, sors d'un cœur qui te chasse;
Que la Haine règne en ta place;
Tu fais trop souffrir sous ta loi :
Non, tout l'enfer n'a rien de si cruel que toi.

(La suite de la Haine témoigne qu'elle se prépare avec plaisir à triompher de l'Amour.)

LA HAINE, s'approchant d'Armide.

Sors, sors du sein d'Armide, Amour, brise ta chaîne.

ARMIDE.

Arrête, arrête, affreuse Haine;
Laisse-moi sous les lois d'un si charmant vainqueur:

Laisse-moi ; je renonce à ton secours horrible.
Non, non, n'achève pas ; non, il n'est pas possible
De m'ôter mon amour sans m'arracher le cœur !

LA HAINE.

N'implores-tu mon assistance
Que pour mépriser ma puissance ?
Suis l'Amour, puisque tu le veux,
Infortunée Armide ;
Suis l'Amour qui te guide
Dans un abîme affreux.
Sur ces bords écartés c'est en vain que tu caches
Le héros dont ton cœur s'est trop laissé toucher :
La Gloire, à qui tu l'arraches,
Doit bientôt te l'arracher.
Malgré tes soins, au mépris de tes larmes,
Tu le verras échapper à tes charmes.
Tu me rappelleras peut-être dès ce jour,
Et ton attente sera vaine ;
Je vais te quitter sans retour :
Je ne te puis punir d'une plus rude peine
Que de t'abandonner pour jamais à l'Amour.

(La Haine et sa suite s'abîment.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

(Ubalde porte un bouclier de diamant, et tient un sceptre d'or, qui lui ont été donnés par un magicien pour dissiper les enchantemens d'Armide, et pour délivrer Renaud. Le Chevalier danois porte une épée qu'il doit présenter à Renaud. Une vapeur s'élève, et se répand dans le désert qui a paru au troisième acte. Des antres et des abîmes s'ouvrent, et il en sort des bêtes farouches et des monstres épouvantables.)

ULBADE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Nous ne trouvons partout que des gouffres ouverts;
Armide a dans ces lieux transporté les enfers.
Ah! que d'objets horribles!
Que de monstres terribles!

(Le Chevalier danois veut attaquer les monstres; Ubalde le retient, et lui montre le sceptre d'or qu'il porte, et qui leur a été donné pour dissiper les enchantemens.)

UBALDE.

Celui qui nous envoie a prévu ce danger,
Et nous a montré l'art de nous en dégager.
Ne craignons point Armide, ni ses charmes;
Par ce secours, plus puissant que nos armes,
Nous en serons aisément garantis...
Laissez-nous un libre passage,
Monstres, allez cacher votre inutile rage

Dans l'abîme profond dont vous êtes sortis.

(Les monstres s'abîment, la vapeur se dissipe ; le désert disparoît, et se change en une campagne agréable, bordée d'arbres chargés de fruits, et arrosée de ruisseaux.)

LE CHEVALIER DANOIS.

Allons chercher Renaud ; le ciel nous favorise
Dans notre pénible entreprise.
Ce qui peut flatter nos désirs
Doit à son tour tenter de nous surprendre ;
C'est désormais du charme des plaisirs
Que nous aurons à nous défendre.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Redoublons nos soins, gardons-nous
Des périls agréables ;
Les enchantemens les plus doux
Sont les plus redoutables.

UBALDE.

On voit d'ici le séjour enchanté
D'Armide et du héros qu'elle aime.
Dans ce palais Renaud est arrêté
Par un charme fatal dont la force est extrême.
C'est là que ce vainqueur, si fier, si redouté,
Oubliant tout, jusqu'à lui-même,
Est réduit à languir avec indignité
Dans une molle oisiveté.

LE CHEVALIER DANOIS.

En vain tout l'enfer s'intéresse
Dans l'amour qui séduit un cœur si glorieux :
Si sur ce bouclier Renaud tourne les yeux,
Il rougira de sa foiblesse,
Et nous l'engagerons à partir de ces lieux.

SCÈNE II.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS; UN DÉMON, sous la figure de Lucinde, fille danoise, aimée du Chevalier danois; TROUPE DE DÉMONS, transformés en habitans champêtres de l'île qu'Armide a choisie pour y retenir Renaud enchanté.

LUCINDE, à Ubalde et au chevalier danois.

Voici la charmante retraite
De la félicité parfaite;
Voici l'heureux séjour
Des Jeux et de l'Amour.

LE CHOEUR.

Voici la charmante retraite, etc.

(Les habitans champêtres dansent.)

UBALDE, au Chevalier danois.

Allons, qui vous retient encore?
Allons, c'est trop nous arrêter.

LE CHEVALIER DANOIS.

Je vois la beauté que j'adore;
C'est elle, je n'en puis douter.

LUCINDE ET LE CHOEUR, ensemble.

Jamais dans ces beaux lieux notre attente n'est vaine,
Le bien que nous cherchons se vient offrir à nous;
Et, pour l'avoir trouvé sans peine,
Nous ne l'en trouvons pas moins doux.

LE CHOEUR.

Voici la charmante retraite, etc.

LUCINDE, au Chevalier danois.

Enfin, je vois l'amant pour qui mon cœur soupire;
Je retrouve le bien que j'ai tant souhaité.

LE CHEVALIER DANOIS.

Puis-je voir ici la beauté
Qui m'a soumis à son empire ?

UBALDE.

Non ; ce n'est qu'un charme trompeur
Dont il faut garder votre cœur.

LE CHEVALIER DANOIS, à Lucinde.

Si loin des bords glacés où vous prîtes naissance,
Qui peut vous offrir à mes yeux ?

LUCINDE.

Par une magique puissance
Armide m'a conduite en ces aimables lieux,
Et je vivois dans la douce espérance
D'y voir bientôt ce que j'aime le mieux.
Goûtons les doux plaisirs que pour nos cœurs fidèles
Dans cet heureux séjour l'Amour a préparés ;
Le devoir, par des lois cruelles,
Ne nous a que trop séparés !

UBALDE, au Chevalier danois.

Fuyez, faites-vous violence.

LE CHEVALIER DANOIS.

L'amour ne me le permet pas ;
Contre de si charmans appas
Mon cœur est sans défense.

UBALDE.

Est-ce là cette fermeté
Dont vous vous êtes tant vanté ?

LE CHEVALIER DANOIS ET LUCINDE, ensemble.

Jouissons d'un bonheur extrême.
Eh ! quel autre bien peut valoir

Le plaisir de voir ce qu'on aime ?
Eh ! quel autre bien peut valoir
Le plaisir de vous voir ?

UBALDE, au Chevalier danois.

Malgré la puissance infernale,
Malgré vous-même, il faut vous détromper.
Ce sceptre d'or peut dissiper
Une terreur si fatale.

(Ubalde touche Lucinde avec le sceptre d'or qu'il tient, et Lucinde disparoît aussitôt avec les autres démons.)

SCÈNE III.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

LE CHEVALIER DANOIS.

Je tourne en vain mes yeux de toutes parts;
Je ne vois plus cette beauté si chère :
Elle échappe à mes regards
Comme une vapeur légère.

UBALDE.

Ce que l'amour a de charmant
N'est qu'une illusion qui ne laisse après elle
Qu'une honte éternelle.
Ce que l'amour a de charmant
N'est qu'un funeste enchantement.

LE CHEVALIER DANOIS.

Je vois le danger où s'expose
Un cœur qui ne fuit pas un charme si puissant.
Que vous êtes heureux, si vous êtes exempt
Des foiblesses que l'amour cause !

UBALDE.

Non, je n'ai point gardé mon cœur jusqu'à ce jour :
Près de l'objet que j'aime il m'étoit doux de vivre ;
Mais quand la Gloire ordonne de la suivre,
Il faut laisser gémir l'Amour.
Des charmes les plus forts ma raison se dégage.
Rien ne nous doit ici retenir davantage :
Profitons des conseils que l'on nous a donnés.

SCÈNE IV.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS ; UN DÉMON, sous la figure de Mélisse, fille italienne, aimée d'Ubalde.

MÉLISSE.

D'où vient que vous vous détournez
De ces eaux et de cet ombrage ?
Goûtez un doux repos, étrangers fortunés ;
Délassez-vous ici d'un pénible voyage :
Un favorable sort vous appelle au partage
Des biens qui nous sont destinés.

UBALDE.

Est-ce vous, charmante Mélisse ?

MÉLISSE.

Est-ce vous, cher amant ? est-ce vous que je voi ?

UBALDE ET MÉLISSE, ensemble.

Au rapport de mes sens je n'ose ajouter foi.
Se peut-il qu'en ces lieux l'amour nous réunisse ?

MÉLISSE.

Est-ce vous, cher amant ? est-ce vous que je voi ?

UBALDE.

Est-ce vous, charmante Mélisse?

LE CHEVALIER DANOIS.

Non, ce n'est qu'un charme trompeur
Dont il faut garder votre cœur.
Fuyez, faites-vous violence.

MÉLISSE.

Pourquoi faut-il encor m'arracher mon amant?
Faut-il ne vous voir qu'un moment,
Après une si longue absence?...
(à Ubalde.)
Je ne puis consentir à votre éloignement;
Je n'ai que trop souffert un si cruel tourment:
Et je mourrai s'il recommence.

UBALDE ET MÉLISSE, ensemble.

Faut-il ne vous voir qu'un moment, etc.

LE CHEVALIER DANOIS.

Est-ce là cette fermeté
Dont vous vous êtes tant vanté?
Sortez de votre erreur, la raison vous appelle.

UBALDE.

Ah! que la raison est cruelle!
Si je suis abusé, pourquoi m'en avertir?
Que mon erreur me paroît belle!
Que je serois heureux de n'en jamais sortir!

LE CHEVALIER DANOIS.

J'aurai soin, malgré vous, de vous en garantir.

(Le Chevalier danois ôte le sceptre d'or des mains d'Ubalde; il en touche Mélisse, et la fait disparoître.)

SCÈNE V.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

UBALDE.

Que devient l'objet qui m'enflamme?
Mélisse disparoît soudain!...
Ciel! faut-il qu'un fantôme vain
Cause tant de trouble à mon âme?

LE CHEVALIER DANOIS.

Ce que l'amour a de charmant
N'est qu'une illusion qui ne laisse après elle
Qu'une honte éternelle.
Ce que l'amour a de charmant
N'est qu'un funeste enchantement.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Ce que l'amour a de charmant, etc.

UBALDE.

D'une nouvelle erreur songeons à nous défendre :
Évitons de trompeurs attraits.
Ne nous détournons plus du chemin qu'il faut prendre
Pour arriver à ce palais.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Fuyons les douceurs dangereuses
Des illusions amoureuses :
On s'égare quand on les suit :
Heureux qui n'en est pas séduit!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le palais enchanté d'Armide.

SCÈNE I.

ARMIDE, RENAUD.

RENAUD, sans armes, et paré de guirlandes de fleurs.

Armide, vous m'allez quitter!

ARMIDE.

J'ai besoin des enfers, je vais les consulter.
Mon art veut de la solitude.
L'amour que j'ai pour vous cause l'inquiétude
Dont mon cœur se sent agiter.

RENAUD.

Armide, vous m'allez quitter!

ARMIDE.

Voyez en quels lieux je vous laisse.

RENAUD.

Puis-je rien voir que vos appas?

ARMIDE.

Les plaisirs vous suivront sans cesse.

RENAUD.

En est-il où vous n'êtes pas?

ARMIDE.

Un noir pressentiment me trouble et me tourmente;

Il m'annonce un malheur que je veux prévenir ;
Et plus notre bonheur m'enchante,
Plus je crains de le voir finir.

RENAUD.

D'une vaine terreur pouvez-vous être atteinte,
Vous qui faites trembler le ténébreux séjour?

ARMIDE.

Vous m'apprenez à connoître l'Amour :
L'Amour m'apprend à connoître la Crainte.
Vous brûliez pour la Gloire avant que de m'aimer ;
Vous la cherchiez partout d'une ardeur sans égale :
La Gloire est une rivale
Qui doit toujours m'alarmer.

RENAUD.

Que j'étois insensé de croire
Qu'un vain laurier, donné par la Victoire,
De tous les biens fût le plus précieux!
Tout l'éclat dont brille la Gloire
Vaut-il un regard de vos yeux?
Est-il un bien si charmant et si rare
Que celui dont l'Amour veut combler mon espoir?

ARMIDE.

La sévère raison et le devoir barbare
Sur les héros n'ont que trop de pouvoir.

RENAUD.

J'en suis plus amoureux, plus la raison m'éclaire.
Vous aimer, belle Armide, est mon premier devoir :
Je fais ma gloire de vous plaire,
Et tout mon bonheur de vous voir.

ARMIDE.

Que sous d'aimables lois mon âme est asservie !

RENAUD.

Qu'il m'est doux de vous voir partager ma langueur !

ARMIDE.

Qu'il m'est doux d'enchaîner un si fameux vainqueur !

RENAUD.

Que mes fers sont dignes d'envie !

RENAUD ET ARMIDE, ensemble.

Aimons-nous, tout nous y convie.
Ah ! si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la vie.

RENAUD.

Non, je perdrai plutôt le jour
Que d'éteindre ma flamme.

ARMIDE.

Non, rien ne peut changer mon âme.

RENAUD.

Non, je perdrai plutôt le jour
Que de me dégager d'un si charmant amour.

RENAUD ET ARMIDE, ensemble.

Non, je perdrai plutôt le jour, etc.

ARMIDE.

Témoins de notre amour extrême,
Vous qui suivez mes lois dans ce séjour heureux,
Jusques à mon retour, par d'agréables jeux,
Occupez le héros que j'aime.

(Elle sort.)

(Les Plaisirs et une troupe d'Amans fortunés et d'Amantes heureuses viennent divertir Renaud par des chants et par des danses.)

SCÈNE II.

RENAUD ; LES PLAISIRS, TROUPE D'AMANS ET D'AMANTES HEUREUSES.

UN AMANT FORTUNÉ ET LES CHOEURS, ensemble.

Les plaisirs ont choisi pour asile
Ce séjour agréable et tranquille.
Que ces lieux sont charmans
Pour les heureux amans !
C'est l'Amour qui retient dans ses chaînes
Mille oiseaux qu'en nos bois nuit et jour on entend.
Si l'Amour ne causoit que des peines,
Les oiseaux amoureux ne chanteroient pas tant.
Jeunes cœurs, tout vous est favorable ;
Profitez d'un bonheur peu durable.
Dans l'hiver de nos ans l'Amour ne règne plus :
Les beaux jours que l'on perd sont pour jamais perdus.
Les plaisirs ont choisi pour asile, etc.

RENAUD.

Allez, éloignez-vous de moi,
Doux plaisirs ; attendez qu'Armide vous ramène.
Sans la beauté qui me tient sous sa loi,
Rien ne me plaît, tout augmente ma peine.
Allez, éloignez-vous de moi,
Doux plaisirs ; attendez qu'Armide vous ramène.

(Les Plaisirs, les Amans fortunés et les Amantes heureuses se retirent.)

SCÈNE III.

RENAUD, UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

UBALDE, au Chevalier danois.

Il est seul, profitons d'un temps si précieux.

(Ubalde présente le bouclier de diamant aux yeux de Renaud.)

RENAUD, apercevant le bouclier.

Que vois-je? quel éclat me vient frapper les yeux?

UBALDE.

Le ciel veut vous faire connoître
L'erreur dont vos sens sont séduits.

RENAUD.

Ciel! quelle honte de paroître
Dans l'indigne état où je suis!

UBALDE.

Notre général vous rappelle.
La Victoire vous garde une palme immortelle:
Tout doit presser votre retour.
De cent divers climats chacun court à la guerre.
Renaud seul, au bout de la terre,
Caché dans un charmant séjour,
Veut-il suivre un honteux amour?

RENAUD.

Vains ornemens d'une indigne mollesse,
Ne m'offrez plus vos frivoles attraits;
Restes honteux de ma foiblesse,
Allez, quittez-moi pour jamais.

(Renaud arrache les guirlandes de fleurs et les autres ornemens inutiles dont il est paré; il reçoit le bouclier de diamant que lui donne Ubalde, et une épée que lui présente le Chevalier danois.)

LE CHEVALIER DANOIS.

Dérobez-vous aux pleurs d'Armide ;
C'est l'unique danger dont votre âme intrépide
A besoin de se garantir.
Dans ces lieux enchantés la Volupté préside ;
Vous n'en sauriez trop tôt sortir.

RENAUD.

Allons, hâtons-nous de partir.

SCÈNE IV.

ARMIDE, RENAUD, UBALDE; LE CHEVALIER DANOIS.

ARMIDE, à Renaud.

Renaud ! ciel ! ô mortelle peine !
Vous partez, Renaud, vous partez !
Démons, suivez ses pas, volez, et l'arrêtez....
(à part.)
Hélas ! tout me trahit, et ma puissance est vaine !...
(à Renaud.)
Renaud ! ciel ! ô mortelle peine !
Mes cris ne sont pas écoutés !
Vous partez, Renaud ! vous partez !
(Renaud s'arrête pour écouter Armide.)
Si je ne vous vois plus, croyez-vous que je vive?
Ai-je pu mériter un si cruel tourment ?
Au moins, comme ennemi, si ce n'est comme amant,
Emmenez Armide captive.
J'irai dans les combats, j'irai m'offrir aux coups
Qui seront destinés pour vous.
Renaud, pourvu que je vous suive,

Le sort le plus affreux me paroîtra trop doux:

RENAUD.

Armide, il est temps que j'évite
Le péril trop charmant que je trouve à vous voir.
La Gloire veut que je vous quitte;
Elle ordonne à l'amour de céder au devoir.
Si vous souffrez, vous pouvez croire
Que je m'éloigne à regret de vos yeux:
Vous régnerez toujours dans ma mémoire;
Vous serez, après la gloire,
Ce que j'aimerai le mieux.

ARMIDE.

Non, jamais de l'amour tu n'as senti le charme;
Tu te plais à causer de funestes malheurs:
Tu m'entends soupirer, tu vois couler mes pleurs,
Sans me rendre un soupir, sans verser une larme.
Par les nœuds les plus doux je te conjure en vain;
Tu suis un fier devoir, tu veux qu'il nous sépare.
Non, non, ton cœur n'a rien d'humain;
Le cœur d'un tigre est moins barbare.
Je mourrai si tu pars, et tu n'en peux douter....
Ingrat! sans toi je ne puis vivre;
Mais, après mon trépas, ne crois pas éviter
Mon ombre obstinée à te suivre:
Tu la verras s'armer contre ton cœur sans foi;
Tu la trouveras inflexible,
Comme tu l'as été pour moi;
Et sa fureur, s'il est possible,
Égalera l'amour dont j'ai brûlé pour toi....
Ah! la lumière m'est ravie!

Barbare ! es-tu content ?
Tu jouis, en partant,
Du plaisir de m'ôter la vie.

(Armide tombe évanouie.)

RENAUD, à part.

Trop malheureuse Armide, hélas!
Que ton destin est déplorable!

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Il faut partir, hâtez vos pas;
La Gloire attend de vous un cœur inébranlable.

RENAUD.

Non, la Gloire n'ordonne pas
Qu'un grand cœur soit impitoyable.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble, emmenant Renaud malgré lui.

Il faut vous arracher aux dangereux appas
D'un objet trop aimable.

RENAUD, à part, en s'en allant.

Trop malheureuse Armide, hélas!
Que ton destin est déplorable!

SCÈNE V.

ARMIDE, seule, revenant de son assoupissement.

Le perfide Renaud me fuit!...
Tout perfide qu'il est, mon lâche cœur le suit....
Il me laisse mourante, il veut que je périsse.
A regret je revois la clarté qui me luit;
L'horreur de l'éternelle nuit
Cède à l'horreur de mon supplice!...

Le perfide Renaud me fuit!
Tout perfide qu'il est, mon lâche cœur le suit....
Quand le barbare étoit en ma puissance,
Que n'ai-je cru la Haine et la Vengeance?
Que n'ai-je suivi leurs transports?
Il m'échappe, il s'éloigne; il va quitter ces bords:
Il brave l'enfer et ma rage;
Il est déjà près du rivage....
Je fais pour m'y traîner d'inutiles efforts....
Traître! attends.... je le tiens.... je tiens son cœur perfide....
Ah! je l'immole à ma fureur....
Que dis-je? où suis-je? Hélas! infortunée Armide!
Où t'emporte une aveugle erreur?
L'espoir de la vengeance est le seul qui me reste....
Fuyez, Plaisirs, fuyez; perdez tous vos attraits....
Démons, détruisez ce palais....

SCÈNE VI.

ARMIDE; TROUPE DE DÉMONS.

ARMIDE.

Partons, et, s'il se peut, que mon amour funeste
Demeure enseveli dans ces lieux pour jamais.

(Elle s'éloigne dans un char volant, et les démons détruisent le palais enchanté.)

FIN D'ARMIDE.

SCEAUX,

POËME EN DEUX CHANTS.

SCEAUX,

POËME EN DEUX CHANTS.

CHANT PREMIER.

J'étois dans les jardins de l'aimable demeure
Où le Mécène des François
Vient voir l'éclat des fleurs et l'ombrage des bois,
Quand ses soins redoublés ont ménagé quelque heure
Sur le temps de ses grands emplois.
Ce jour même il devoit s'y rendre,
Et je me promenois, en rêvant, pour l'attendre.
Je me fis un amusement
D'observer le grand bâtiment
Qui s'élève au milieu de ce séjour champêtre;
J'admirai mille fois ce chef-d'œuvre des arts
Dont la beauté sans pompe enchante les regards,
Et semble, en se montrant, craindre de trop paroître,
Comme si la maison vouloit de toutes parts
Faire également reconnoître
La sage modestie et la grandeur du maître.
J'allois essayer, par mes vers,
De tracer les charmes divers

D'une architecture si belle ;
J'avois le crayon dans la main,
Lorsqu'une aventure nouvelle
Me fit prendre un nouveau dessein.

Je me vis aborder par une Nymphe aimable :
Mes yeux furent surpris de l'éclat admirable
Dont elle fit briller tous les lieux d'alentour :
Mille fleurs ornoient son passage,
Et mille oiseaux par leur ramage
A l'envi lui faisoient la cour.

« Quitte, dit-elle, une entreprise
Que tu ne dois point achever;
Le choix d'une déesse à qui je suis soumise
Pour un autre dessein t'a voulu réserver.
Cent merveilles ici se trouvent réunies;
Il faut plus d'une main, il faut divers génies
Pour en bien exprimer les charmes différens:
Je dois te faire voir ce que tu dois décrire;
Avec tes efforts les plus grands
A peine y pourras-tu suffire.

Ces beaux lieux sont chéris de la divinité
Qui, s'éveillant quand tout sommeille,
Écarte d'une main vermeille
La plus épaisse obscurité,
Et, pour le bien du monde active et diligente,
Avec une douce clarté,
Rallume du soleil la lumière éclatante.

Sa faveur me préfère aux Nymphes de sa cour;
Et, dans ce tranquille séjour,
Je me fais de lui plaire une soigneuse étude;
Lorsqu'elle a satisfait aux ordres du Destin,
Elle vient sans éclat dans cette solitude
Se délasser le soir des travaux du matin.

Elle regarde avec estime
Le Mécène nouveau de l'empire françois;
Elle admire l'ardeur qui sans cesse l'anime
Pour le plus auguste des rois.
Elle n'a jamais vu de zèle
Ni plus actif, ni plus fidèle.
Elle a beau devancer le soleil dans les cieux,
Et voler pour se rendre où son devoir l'appelle;
Dès qu'elle ouvre la porte à la clarté nouvelle,
Le vigilant Colbert se présente à ses yeux:
Elle le voit toujours exact, laborieux,
Toujours éveillé devant elle.

La déesse, en secret, d'une pressante voix,
Lui conseilla d'aller loin du bruit quelquefois
Chercher un doux relâche à ses travaux pénibles,
Et de ces retraites paisibles
Lui fit résoudre l'heureux choix.
C'est pour lui faire aimer la demeure qu'il aime
Qu'elle a rendu ces lieux si beaux;
Elle y joint chaque jour mille agrémens nouveaux;
Elle en a fait cesser la sécheresse extrême,
Et l'on y voit partout briller de claires eaux

Qu'elle puise au ciel elle-même.

Regarde avec étonnement
L'amas prodigieux des ondes écoulées.
Le dieu du liquide élément
Semble avoir fait passer ses flots dans ces vallées.
Deux fleuves, couronnés de joncs et de roseaux,
Ont soin d'attendre les ruisseaux
Qui sortent de ce vert bocage,
Et sont assis sur leur passage.
Avec un doux plaisir, ces vénérables dieux
Reçoivent les eaux qui descendent,
Pour grossir le tribut qu'ils rendent
A la nouvelle mer qui se forme en ces lieux.

Mille fontaines dispersées,
Après de longs détours ensemble ramassées,
Forment, d'un commun mouvement,
Sur ce riche vallon un spectacle charmant.
Malgré le penchant qui les presse
De se précipiter sans cesse
Vers le lit spacieux qui leur est préparé,
Elles semblent, comme enchantées,
Ne pouvoir détacher leurs ondes argentées
Du verdoyant émail et du sablon doré
Dont si pompeusement leur chemin est paré :
Loin de paroître impatientes
D'arriver à la fin de leurs courses errantes,
On les voit, par bouillons épais,
Tâcher à remonter dans ces lieux pleins d'attraits

A cent reprises différentes ;
Et par cent bonds plaintifs, par cent chutes bruyantes,
On les entend gémir en tombant pour jamais
Dans le vaste séjour d'une profonde paix.
Au milieu de ces eaux, l'eau du ciel la plus pure,
Et de ces beaux jardins l'ornement le plus grand,
D'une étroite prison sortant avec murmure,
S'élance dans les airs en superbe torrent.

Cette onde, en jaillissant d'un mouvement rapide,
Forme une colonne liquide
Qui jusque dans le ciel s'élève avec fierté ;
Contre son poids elle dispute,
Sans cesse elle remonte et répare sa chute,
Et son débris lui sert de nouvelle beauté.

Marchons, éloignons-nous de ce bois frais et sombre,
Un jour tu reviendras le voir plus à loisir :
Pour y rêver avec plaisir
On y trouve toujours du silence et de l'ombre.
Les vents impétueux vont plus loin murmurer ;
Le seul zéphyr a l'avantage
De s'y faire un secret passage ;
Le grand jour n'ose y pénétrer ;
L'importune chaleur n'y peut jamais entrer.

Traversons ce parterre, et vois ces fleurs nouvelles
Se parer à l'envi des couleurs les plus belles.
D'un seul regard, découvre ici, de tous côtés,
Ces charmantes diversités

Qui doivent enchanter ta vue;
Ces fertiles coteaux et ces sombres déserts
Où la tranquillité n'est point interrompue;
Ces vallons de saules couverts;
Ces ruisseaux serpentans dans ces prés toujours verts;
Ces plaines d'immense étendue
Que d'un or précieux Cérès prend soin d'orner;
Ce mont qui de si loin fait si bien discerner
L'antique tour presque abattue
Qui depuis si long-temps sert à le couronner,
Et dont l'orgueilleux reste ose encor s'obstiner
A monter jusque dans la nue.

Sur la pointe de ce coteau,
Le pouvoir d'un charme nouveau
Suspend un grand amas d'une onde vive et pure;
Ces eaux n'osent descendre, et n'ont jamais tenté,
Pour se remettre en liberté,
De rompre la molle ceinture
Dont l'émail d'un gazon tient leur cours arrêté:
La fraîche et brillante verdure
Prend plaisir à se voir si belle en se mirant,
Et prend soin de parer d'une riche bordure
De ce flottant miroir le cristal transparent.

Il faut nous détourner de ce lieu qui t'enchante;
Suis-moi, me dit la Nymphe, et te hâte en passant
D'admirer de ce bois naissant
La jeunesse tendre et charmante.
Passons dans ces jardins où Pomone à l'écart,

Pour travailler en paix, fait sa demeure à part.
Ses travaux sont payés d'une heureuse abondance :
La terre, favorable à sa persévérance,
Lui donne en cent façons des trésors précieux ;
Et chaque jour ici l'Aurore
Se plaît à l'enrichir encore
Des perles qu'elle épand des cieux.

Dans une solitude et si riche et si belle,
Observe un bâtiment tracé sur le modèle
D'un temple au bord de l'Inde autrefois élevé ;
L'art n'a rien fait jamais qui fût plus achevé.
C'est ici que souvent l'Aurore se retire ;
Avec plaisir elle y soupire ;
Elle y vient en secret retracer à son gré
Le tendre souvenir de son amour fatale
Pour l'ingrat et charmant Céphale ;
Son triste cœur s'est figuré
Que sur la rive orientale
Son amoureux chagrin étoit trop éclairé.
Céphale, des amans le plus rare modèle,
D'une première amour fut pour toujours épris :
Il aima constamment Procris,
Qui ne lui fut pas si fidèle.

L'Aurore entreprit vainement
La conquête du cœur de ce parfait amant,
Qu'Amour n'avoit pas fait pour elle.
Cette fière divinité
Ne se console point de la douleur cruelle

D'avoir vu triompher une beauté mortelle
De son immortelle beauté.
Un fatal dépit la possède,
Et c'est pour elle un mal sans cesse renaissant;
Le temps, qui des ennuis est le puissant remède,
Pour les ennuis qu'elle ressent
Se trouve un remède impuissant.
Un chagrin que rien ne modère
La suit et la presse en tous lieux :
Elle est sans repos dans les cieux;
Elle y va par devoir, et n'y demeure guère :
Elle y rougit toujours de honte et de colère;
Mais quoique son dépit ne puisse être calmé,
Toujours d'un ingrat trop aimé
La mémoire lui sera chère;
Elle lui donne encor des larmes chaque jour;
Elle excuse Céphale, et se plaint de l'Amour.

Elle a fait en ce lieu tracer son aventure;
Elle en inspira le dessin;
Et de sa clarté la plus pure
Elle-même éclaira l'ingénieuse main
Qui prit soin d'achever cette vive peinture.

Imite, s'il se peut, tant de traits excellens;
De ces tableaux muets, fais des portraits parlans;
Et, pour peindre l'amour d'une aimable déesse,
Tâche à joindre en tes vers la force à la tendresse. »

La Nymphe cessa de parler;

Je vis son teint pâlir et ses yeux se troubler;
Un bruit confus de voix fit son inquiétude;
Elle entendit marcher à grands pas vers ces lieux
Une foule de curieux :
« Je retourne à ma solitude,
Me dit-elle, et ce bruit me contraint d'y rentrer;
Aux profanes regards je ne me puis montrer. »
Je crus la retenir; mais sa robe volante
Fut changée, au moment que j'y portai la main,
En un souffle léger que je suivis en vain.
La Nymphe ne laissa qu'une trace brillante
Qui s'éleva dans l'air et disparut soudain.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

Que j'aime à voir ici la déesse charmante
Qui rend à l'univers la clarté renaissante!
Je veux la dépeindre, à mon tour,
Telle que d'une main savante
Elle est dépeinte, impatiente
De céder dans les cieux sa place au dieu du jour,
Pour aller en secret où l'appelle l'Amour.

Vous qui faites l'ardeur dont ma veine s'allume,
Animez-moi d'un feu nouveau;
Le Brun s'est surpassé dans un dessin si beau :
Muses, venez aider ma plume
A suivre son divin pinceau.

Du dieu de la clarté l'aimable avant-courrière
De la porte du jour fait ouvrir la barrière;
Et de l'affreuse Nuit perçant le voile obscur,
Avec de longs traits de lumière
Trace sur le céleste azur
De l'astre qui la suit la brillante carrière.

Deux coursiers bondissans tirent son char pompeux,
Et d'un souffle enflammé chassent l'air ténébreux
Qu'ils rencontrent sur leur passage.

Un épais et sombre nuage
S'ouvre, s'abaisse devant eux,
Et devient sous leurs pas un chemin lumineux.

Déjà ces deux chevaux, dans leur ardeur bouillante,
Sentent que le grand jour ne sauroit plus tarder.
Déjà, près de descendre, ils semblent regarder
Le détour le moins long et la moins rude pente.
Ces deux Amours jaloux qui veulent les guider
Paroissent résolus à ne se rien céder;
L'un tire, l'autre se mutine;
Tous deux font voir même fierté;
Dans le milieu des airs le char semble arrêté
Par l'effort dont chacun s'obstine
A l'emporter de son côté.
Mais, quoique ces Amours soient d'une force égale,
Et s'animent tous deux par un égal transport,
L'Amour qui veut aller du côté de Céphale
Fait pencher la déesse, et devient le plus fort.

Dans l'ardeur d'achever l'entreprise qu'il tente,
Il a laissé tomber ses traits :
Leur chute en divers lieux interrompra la paix
Des cœurs qu'un doux sommeil enchante;
Et fera ressentir aux malheureux amans
Avec le jour nouveau mille nouveaux tourmens.

Cet Amour s'est voulu défaire
Des armes qu'il se plaît à porter d'ordinaire,
Et qui pouvoient l'embarrasser;

Mais, à force de s'empresser,
Ce guide impétueux, par un oubli funeste,
N'a pas le moindre trait de reste
Pour le cœur que l'Aurore a dessein de blesser.

Une Nymphe qui suit le char de la déesse,
A l'emploi de verser la rosée ici-bas;
Appliquée à ce soin, elle ne ressent pas
Qu'une moite vapeur mouille sa blonde tresse.
Elle semble se plaire à voir
Les eaux précieuses et pures
Qu'elle fait doucement pleuvoir
Par mille étroites ouvertures
D'un inépuisable arrosoir.

Près de ce char le Bruit commence
A voler avec violence;
Des ailes qu'il déploie il agite les airs :
Il vient éveiller l'univers;
Il a déjà contraint le timide Silence
A fuir dans le fond des déserts.

Il tient la trompette bruyante :
Il va bientôt sonner le signal du départ,
Pour presser le guerrier endormi sous sa tente
De se ranger sous l'étendard.

Il n'a pas oublié la cloche étourdissante;
Il porte le marteau qui doit dans les cités,
Par mille coups précipités

Sur l'enclume retentissante,
Réveiller en sursaut les molles voluptés.
Avec le Bruit, les vents s'élèvent;
Ils s'échappent du sein des nuages qu'ils crèvent;
Leur souffle impétueux va soulever les flots.
Le coq dresse sa rouge crête;
Son éclatante voix s'apprête
A faire retentir les plus lointains échos:
Déjà plein d'ardeur il s'avance
Pour aller avec diligence
Du champêtre labeur terminer le repos.

La Nature s'éveille; elle est à demi nue:
Cent diverses couleurs qui surprennent la vue,
Brillent sur son léger manteau;
Son teint ne fut jamais si beau:
Cette divinité favorable et féconde
Offre son riche sein pour nourrir tout le monde:
Elle montre les fruits dont ses soins bienfaisans
Ont causé l'heureuse abondance;
Elle n'en veut pour récompense
Que l'unique plaisir d'en faire des présens.

Les plus fiers animaux, soumis à sa puissance,
Paroissent attentifs à la secrète voix
Dont elle leur prescrit d'inviolables lois;
Et, pour chanter sa gloire et sa magnificence,
Mille oiseaux différens s'attroupent dans les airs,
Et vont recommencer leurs plus charmans concerts.

L'éclat d'une splendeur divine,
Pénètre un grand palais, le dore et l'illumine,
Et les premiers rayons commencent d'avertir
Que le Soleil en va sortir.
Des Heures de sa suite une troupe choisie
Court préparer son char, et porter l'ambroisie
Que ses coursiers fougueux attendent pour partir.

L'Aurore avec impatience
Détourne un inquiet regard,
Pour solliciter le départ
Du dieu du jour qu'elle devance.
De jeunes Amours empressés,
Pour servir la Déesse à la hâte avancés,
Lui donnent les roses nouvelles
Dont la pourpre lui sert d'ornement au matin.
Elle en réserve les plus belles;
Et le reste, en tombant, va parer son chemin.

Chaque Saison placée au rang qu'elle doit prendre,
Pour régner à son tour, est contrainte d'attendre
Que l'Aurore ait de son côté
Conduit le Dieu de la clarté.

Près de la délicate Flore
Vole un agréable Zéphyr,
Qui pour la soulager se charge avec plaisir
D'un riche amas de fleurs qui ne font que d'éclore;
C'est pour les offrir à l'Aurore
Qu'elle a pris soin de les choisir.

Le céleste Belier, dont les chants du Parnasse
Ont célébré si haut l'admirable toison,
Du côté de Flore se place ;
C'est lui qui doit guider la nouvelle Saison,
Et garder du Soleil la première maison.
Il poursuit les frimas, les écarte, les chasse,
Et rompt enfin l'épaisse glace
Qui tient les beaux jours en prison.

Le fier Taureau, paré de fleurs et de verdure,
Est tel qu'il paroissoit, lorsque de sa figure
Jupiter amoureux voulut se revêtir
Pour enlever Europe au rivage de Tyr.

Celui des deux Gémeaux qui fit part à son frère
De son droit d'immortalité
Descend avec la nuit dans un sombre hémisphère,
Tandis que de l'autre côté,
D'une course prompte et légère,
Son frère dans les cieux monte avec la clarté.
Les favorables feux qui brillent sur leurs têtes
Présagent un heureux repos,
Et, dans les affreuses tempêtes
Dissipent la terreur des pâles matelots,
Et calment les vents et les flots.

L'Écrevisse, qui trace à la saison ardente
Un chemin aride et brûlant,
Sent déjà la clarté naissante,
Et, pour la saluer, s'avance en reculant.

Le superbe Lion est enflammé de rage;
On voit ses yeux étinceler.
Tout l'éclat dont au ciel Junon l'a fait briller
Lui paroît un foible avantage;
Rien ne le sauroit consoler
De s'être vu ravir, malgré son fier courage,
L'invulnérable peau qu'il avoit en partage,
Et dont la main d'Alcide osa le dépouiller.

Avec soin la jeune Érigone
A choisi des épis nouvellement dorés,
Et d'une main adroite en a fait la couronne
Dont ses blonds cheveux sont parés.
Elle paroît atteinte encor de la tristesse
Qui, par un excès de tendresse,
De son père meurtri lui fit suivre les pas
Au-delà même du trépas.
Sa chienne, d'une ardeur fidèle,
Jusque dans les horreurs de la nuit éternelle,
Lui tient soigneusement compagnie en tous lieux;
Et d'un soin empressé court encor devant elle
Dans les vastes plaines des cieux.

La juste Balance d'Astrée
Va servir au Soleil pour ajuster son cours;
Et, placée au milieu de la voûte azurée,
Pour rendre aux nuits le temps qu'ont usurpé les jours,
Pèse exactement leur durée.

Le dieu, toujours jeune et charmant,

Qui prit soin de planter le tortueux sarment,
Et d'en tirer un doux breuvage,
A l'approche du jour doucement se dégage
D'un profond assoupissement.
Il oppose sa main à la vive lumière
Qui vient frapper ses yeux d'un éclat trop brillant,
Et, laissant à loisir dessiller sa paupière,
Se dispose à la joie, et rit en s'éveillant.

Le verdoyant lierre et la pourpre nouvelle
Des pampres cueillis fraîchement
Sont la parure naturelle
Qui du lit de Bacchus fait le riche ornement.
Son vieux nourricier a fait gloire
De passer sans repos toute la nuit à boire;
Plus rempli qu'assouvi de vin,
Il se laisse assoupir par le frais du matin.
Il s'appuie en dormant sur la bête pesante
Qui d'une allure douce et lente
Le porte chaque jour sans se lasser jamais;
Sa main soutient encor la précieuse charge
D'une cruche profonde et large,
Sans quoi le bon vieillard ne peut dormir en paix.

Un tigre plein de vin tout étendu sommeille;
Un autre, dont les sens de rage sont saisis,
En mordant les raisins que Bacchus a choisis,
Mêle une blanche écume à leur liqueur vermeille;
Tous deux n'éprouvent pas une ivresse pareille,
Et les mêmes vapeurs d'un jus délicieux

Rendent l'un immobile, et l'autre furieux.

Un jeune et folâtre Satyre,
A des jeux badins appliqué,
Lorsque près de Bacchus il ne songe qu'à rire,
Se sent mortellement piqué.
L'affreux Scorpion qui le blesse
D'une queue aiguë et traîtresse
Fut en naissant victorieux
De l'énorme Orion, jadis l'effroi du monde,
Qui marchoit fièrement, d'un pas prodigieux,
Dans les creux abîmes de l'onde,
Et portoit quelquefois son front audacieux
Au-dessus de la nue, et jusque dans les cieux.

Le Centaure qu'Achille eut autrefois pour maître,
Et dont le choix des dieux fit le céleste Archer,
Tient l'arc qui le fait reconnoître,
Et d'un regard chagrin semble déjà chercher
Les flèches qu'il doit décocher
Contre les pâles fleurs que l'automne a fait naître.

Loin du grand jour, l'Amour discret
Tient un doigt sur sa bouche, et, soigneux de se taire,
Montre qu'un amoureux mystère
Doit être sous le sceau d'un éternel secret.

L'astre du point du jour, volant devant l'Aurore,
L'éclaire par honneur plutôt que par besoin,
Et vers le vieux Tithon la conduit avec soin :

Si l'Aurore le suit encore,
Elle ne le suit que de loin.
Un Amour vigilant, qui, toujours plein d'adresse,
Pour les tendres cœurs s'intéresse,
Et fait son emploi le plus doux
D'endormir les fâcheux jaloux,
Va, pour favoriser l'amoureuse déesse,
D'assoupissans pavots couvrir son vieil époux.

Tithon, fuyant le jour dans une épaisse nue,
Tient un bras décharné sous sa tête chenue,
Et, lassé de trop vivre et de toujours vieillir,
Dans un sommeil profond cherche à s'ensevelir.

Plus loin, le morne Hiver, qu'un brouillard environne,
Coiffé de longs frimas, s'assoupit et frissonne;
Son manteau paroît blanc sous la neige qui fond;
Plus il s'en enveloppe, et plus il se morfond.

Le frileux Capricorne en tremblottant s'avance;
Pan, caché sous sa peau, s'y tint en assurance,
Lorsque les fiers Géans, unis et révoltés,
Firent prendre la fuite aux dieux épouvantés.

L'aimable Enfant qu'un aigle enleva de la terre
Pour servir d'échanson au maître du tonnerre,
Répand les froides eaux dont il a dans les cieux
Rafraîchi le nectar de la table des dieux.

Dans le vague des airs que ce déluge noie,

Les célestes Poissons s'élancent avec joie,
Et tous deux à l'envi disputent en nageant
A qui fait mieux briller ses écailles d'argent.

Le dieu qui du sommeil eut l'empire en partage,
Près des bruyantes eaux, sous un sombre nuage,
Mollement étendu sur un lit de pavots,
Se livre avec plaisir aux charmes du repos,
Et goûte le premier la paix douce et profonde
Qui coule de son sein dans tous les cœurs du monde.

Déjà la Nuit s'envole, et cède au Jour naissant;
Au bas de l'horizon en hâte elle descend:
L'air, que d'une aile épaisse elle frappe autour d'elle,
S'épaissit, et résiste à la clarté nouvelle.
Les oiseaux ténébreux à sa suite attachés,
Avec elle fuyant, volent effarouchés:
Les Fantômes affreux vont sur sa route sombre
Et sous son noir manteau chercher un reste d'ombre,
Et, par l'éclat du jour poursuivis et blessés,
Tombent, en se cachant, pêle-mêle entassés.

Des Heures de la Nuit la troupe fugitive
Ne peut plus supporter la lumière trop vive;
Et toutes en leur rang courent se retirer
Aux lieux que le Soleil a cessé d'éclairer.

Au bout de la céleste plaine,
Diane, sur son char d'ébène,
Fuit avec un soin diligent;

L'éclat de la clarté naissante
Détruit la splendeur pâlissante
De son diadême d'argent.

Elle s'empresse en apparence
De céder à l'astre du jour;
Mais sa secrète impatience
N'est que de céder à l'Amour.

C'est vers ce cabinet que Diane s'avance;
Elle y va trouver son amant:
L'Amour mystérieux et le sage Silence
Veillent tous deux d'intelligence
Autour d'Endymion dormant.

Dans un profond sommeil la déesse le plonge;
Sa fierté trouble encor les plus doux de ses vœux:
Si son amour veut rendre Endymion heureux,
Sa pudeur veut au moins qu'il ne le soit qu'en songe.

Dans l'autre cabinet sont les paisibles lieux
Et le champêtre lit où repose Céphale:
Ce jeune époux, fidèle à l'amour conjugale,
Semble craindre d'ouvrir les yeux
Aux beautés qu'avec pompe étale
La divinité matinale
Qui conduit le Jour dans les cieux.

Céphale en reposant n'a rien qui l'embarrasse;
Un rameau près de lui porte avec son carquois

Le résonnant airain qui lui sert à la chasse,
Et dont le bruit a tant de fois
Fait trembler les hôtes des bois.

L'Aurore, de Céphale absente,
A choisi pour le suivre une Nymphe volante,
Qui l'observe en ces lieux sous un feuillage épais :
La Nymphe à son repos joint des douceurs nouvelles,
Et prend soin, en battant des ailes,
Qu'il respire un air pur et frais.

De cent petits Amours la troupe dispersée
Autour de ce salon charmant,
Avec une ardeur empressée,
A cent divers travaux s'applique incessamment.

L'un verse sur des fleurs une eau rafraîchissante
Qui leur donne un nouvel éclat ;
L'autre, pour enfoncer une bêche pesante,
La presse d'un pied délicat.
L'un, flatté d'une douce attente,
Sous une maison transparente
Enferme un fruit délicieux ;
L'autre, d'un soin industrieux,
Fait d'un arbre qu'il greffe une agréable étude :
Le travail même le plus rude
Se change en doux plaisir dans ces aimables lieux
Pour ces Amours laborieux.

La divinité vigilante

Qui sert de guide à la clarté,
De cette demeure charmante
Bannit la molle oisiveté.

Il faut que chacun y ménage
Les doux momens des plus beaux jours;
Tout y devient soigneux et sage
Jusques aux plus tendres Amours.

Le maître de ces lieux veut que le loisir même
S'occupe ici toujours de quelque soin pressant:
Tout ce qu'on y voit se ressent
De son exactitude extrême,
Et de son génie agissant.

FIN DU POËME DE SCEAUX,

ET DES OEUVRES CHOISIES DE QUINAULT.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE ET DU TOME SECOND.



